

FERNAND AVICE

TINCHEBRAY

DE MON TEMPS

FERNAND AVICE

-----

TINCHEBRAY DE MON TEMPS

(Souvenirs d'Enfance)

-----

"O vous, images et visions de ma jeunesse !...  
Je songe à vous aujourd'hui comme à des morts  
bien-aimés..."

(NIETZSCHE : "Ainsi parlait Zarathoustra")

À vous, mes Chers Anciens,  
À vous, mes camarades qui reposez au cimetière ;  
À vous, mes amis de toujours,  
je dédie ce modeste travail,  
qui n'a nulle autre prétention que de sauver les quelques  
pans encore debout de notre commun passé.  
... Avant qu'ils ne s'écroulent, érodés et minés,  
comme je suppose, par cette destructrice autrement redoutable  
que le Temps : l'indifférence.

## NOTE LIMINAIRE

-=-=-=-=-=-

Jean Guéhenno, de l'Académie française, débuta dans la vie active comme ouvrier d'usine, à Fougères. Pour devenir, finalement, Inspecteur général de l'Instruction publique.

Le 10 Décembre 1966, après avoir lu ou relu deux de ses livres, je lui adressais la lettre ci-après :

"Monsieur l'Inspecteur général,

Ma mère, qui mourut dans sa quarante et unième année, la veille de mon départ au régiment, me familiarisa de bonne heure avec Crésus, le lydien, et surtout avec les Rothschild. Il m'arrivait, trop souvent à son gré, de réclamer quelque menue monnaie : 5 centimes, 10 centimes même, pour acheter des bonbons. Et, bien sûr, je les obtenais non sans qu'elle s'écriât invariablement :

- Crois-tu donc que j'ai la fortune à Rothschild !...

Certes, elle ne l'avait pas, la pauvre femme, polisseuse de peignes qu'elle fut durant le temps de sa courte vie, avec un mari buveur, mon père, au demeurant le meilleur ouvrier "peigniste", comme on disait à Tinchebray dans ma Normandie natale, et qui rapportait parfois, tant il était habile, jusqu'à des semaines dépassant les trente francs.

C'était avant Quatorze. Mais les douze ans qui nous séparent, M. l'Inspecteur général (je suis de 1902) ne sont vraiment rien, s'il est vrai, comme on le dit, qu'après soixante ans on a tous le même âge.

Oui, nous sommes assurément du même âge, M. Guéhenno. Je veux dire par là que, venant de relire votre "Changer la vie", après avoir lu, ces jours derniers, "Journal d'un homme de 40 ans", il est des épisodes de la condition ouvrière que j'ai connus, moi aussi, douze ans après vous, avec la même acuité et, bien souvent, dans des circonstances proprement similaires. Je suis tout prêt à penser qu'il est peu de vos collègues de l'Académie (et surtout pas dans le "parti des ducs" !) qui soient à même, comme je le suis, de sentir la vérité qu'exhalent vos deux livres. C'est qu'il faut, pour cela avoir été "dans le bain". Comme vous le fûtes et comme je l'ai été après vous...

J'ai eu, il y a bien des années, le plaisir - dont je ne pus alors m'empêcher de tirer quelque vanité - de prendre la parole devant le Conseil d'État, pour le compte du ministère des armées. Vanité bien humaine et, sans doute, un peu "primaire", au sens péjoratif, devant le chemin parcouru depuis le temps où je "tirais" les vaches, dans l'état social de petit domestique de culture...

Un de vos collègues (vous l'avez peut-être connu ?) M. Récéjac, si ma mémoire est fidèle et je crois qu'elle l'est, Inspecteur d'Académie de l'Orne vint assister, à Tinchebray, aux épreuves du Certificat d'études. J'avais douze ans. Je venais de réciter ce texte de Boileau que notre livre de récitation intitulait : "La manie des conquêtes" :

"Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage..."

M. Récéjac me demanda d'expliquer :

"Faire trembler le Scythe au bord du Tanaïs  
"Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère..."

Ce que je fis. L'Inspecteur décida (en avait-il le droit ?) que je méritais le maximum : 10. Quelle fierté ! J'étais reçu premier du canton. Mais là s'arrêtèrent mes études. Car, la guerre venue et le père mobilisé (votre affiche blanche de la rue Gay-Lussac !) ma mère avait besoin, absolument, de la pièce de cent sous que mon activité extra-scolaire de porteur de lait à domicile, avant l'heure de l'école, ramenait chaque semaine à la maison. Ce qui me mit non pas au collège de Flers, dont je rêvais, mais plus prosaïquement au "cul des vaches"...

Du temps a passé. Je me suis, comment dire ? instruit de la manière la plus anarchique qui soit : dans le désordre, sans méthode, sans objectif proprement défini. Mais avec au cœur un désir impérieux : apprendre !

Et c'est en cela que j'éprouve cette fierté d'avoir eu, comme vous, à un moment de ma vie, celui-là même où vous étiez le "voyou" que vous dites aux yeux de votre mère - auquel correspondait à peu près à ceux de ma grand-mère le "monstre infernal" ! - d'avoir connu cette existence d'enfant d'ouvriers, animé du même désir d'évasion, de ce même désir violent de "Changer la vie". la nôtre...

Au risque de vous avoir importuné (mais c'est une servitude de l'état d'écrivain) j'ai voulu vous dire la pleine résonance que vos deux livres ont trouvé en moi. Et c'est en vous demandant d'excuser ma hardiesse que je vous prie de croire, Monsieur l'Inspecteur général, à mes sentiments de respect et d'admiration.

Fernand Avice.

L'illustre académicien eut la gentillesse de me répondre, le 21 du même mois, en ces termes :

Monsieur,

J'ai été très touché par votre lettre et je vous remercie. Je suis heureux que mes petits livres vous aient donné à vous-même l'occasion de vous souvenir.

Veillez croire, je vous prie, à mes sentiments de cordiale sympathie."

Guéhenno.

oooo

De cette correspondance m'est venue l'idée d'égrener devant vous ces quelques souvenirs du "Tinchebray de mon temps".

--==ooOO§OOoo==--

AVANT-PROPOS

oooooooo

Tinchebray de mon temps !... De mon temps, qu'est-ce à dire ? Sinon celui de la prime

jeunesse, celle du galopin, du brise-fer, de l'écolier turbulent et indocile, désespoir avoué des maîtres et parents (indulgents ou talocheurs selon les circonstances). L'adolescence, c'est autre chose. S'il est vrai qu'au soir de la vie et, mieux encore, à l'article de la mort, les plus lointains de nos souvenirs remontent, pour ainsi dire, à la surface de la mémoire, aussi précis, aussi présents que s'ils étaient d'hier, les plus précieux étaient assurément les plus éloignés. Pourquoi précieux ? Mais parce que témoins d'une époque riche entre toutes pour chacun de nous, incommensurable au sens mathématique du terme ; hé oui ! Songez-y, mes vieux camarades, sans commune mesure avec "l'après". Pour la simple raison que la jeunesse est irremplaçable, et que nous en mesurons le prix quand nous l'avons perdue. Irrémédiablement.

ooooo

Le vieux monsieur que je suis devenu, bientôt, hélas ! "vieillard" chenu comme il sied à son âge, point encore radoteur (laissez-lui le bénéfice et la responsabilité de cette affirmation !) a pensé intéresser ses vieux amis de Tinchebray - il en reste bien encore quelques-uns ? - en évoquant devant eux, pour eux, familièrement, dans le simple langage de tous les jours ce que fut notre commune jeunesse. Et, pour les autres, ce qu'était notre ville avant la guerre. Je veux dire la grande, celle de 14-18.

Chemin faisant, il m'arrivera bien d'évoquer nombre de personnages, notables, sérieux ou pittoresques, dont les noms de certains figurent même sur le granit commémoratif de la place Saint-Rémy. C'est dire que si je parle avec respect et émotion des uns, avec plus de familiarité des autres sachez que mes propos, quelquefois saupoudrés d'ironie lorsque l'anecdote rapportée s'y prête volontiers, se garderont toujours d'être, en esprit, malveillants ou méchants. Et quel que soit le nom qui viendra sous ma plume. Le rire est le propre de l'homme, a dit Rabelais. De fait, on peut bien rire, et de bon cœur, à l'occasion, sans pour autant y mettre malice ou offenser le monde. Tel est mon sentiment.

ooooo

Mon ambition en écrivant ce livre est de distraire, agréablement si possible, les anciens, mes contemporains et mes aînés - il en reste, Dieu merci ! - au rappel de nos souvenirs communs. Promenade dans le passé égale rajeunissement ! Et de montrer aux jeunes, aux nouveaux Tinchebrayens, si les uns et les autres me font l'honneur de me lire, ce qu'était dans le temps notre petite ville.

ooooo

Si, d'aventure (c'est une construction de l'esprit) un gars à mémoire courte s'étonnait :

- D'où vient-il celui-là, qui se mêle de parler du chez nous de jadis ?

Je répondrais que, déjà, ma lettre à Jean Guéhenno l'explique assez clairement. J'ajouterais aussi cette précision.

Mon acte de naissance est à la mairie, comme d'ailleurs ceux, sans exception aucune, de mes ascendants. Par ma mère, née Dégrenne, depuis Louis XV ; par mon père, depuis Louis XVI, au témoignage des archives communales. Ce n'est pas rien ! Faute de documents plus anciens, ma prospection dans le temps a dû s'arrêter là.

Mais il ne faut décourager personne et je rêve d'aïeux ayant vécu dans ce coin de Normandie depuis des temps immémoriaux !

--==ooOO§OOoo==--

## DU TEMPS QUE J'ETAIS ÉCOLIER

### I

#### LA MATERNELLE

ooo

Curieuse destinée que la mienne, qui s'achève comme elle a commencé : autour des jupes d'une maîtresse d'école maternelle ! Celle du moment, coquette à souhait, au meilleur sens du terme, permet très raisonnablement à sa robe de couvrir le genou. C'est de son âge encore. Et puisqu'elle a de jolies jambes...

Certes, ma première institutrice était moins court vêtue. Avec la sienne elle balayait positivement la cour de l'école et les planchers. Pas tout à fait cependant. Car Mademoiselle Letellier relevait soigneusement sa robe, par derrière - oh ! un ou deux centimètres, pas plus - à l'aide d'une belle agrafe argentée pour l'empêcher, quoique imparfaitement, de se comporter en balai. C'est dire que nous ne vîmes jamais la cheville de notre chère maîtresse. Ai-je besoin, après cela, de préciser que mon récit se situe aux toutes premières années du siècle ? Disons entre 1905 et 1906 : ce n'est pas d'hier, vous le voyez...

"Mon école à moi", comme disaient les bambins d'alors... et leurs arrière-petit-fils de 1969, était très accueillante. Et si jolie ! Je la trouvais merveilleuse. Son atmosphère m'enthousiasmait. Si indispensable même à mes jeunes aspirations que, certain jour, étant malencontreusement tombé dans le bassin de la place Saint-Rémy, par suite d'une acrobatie interdite, je me présentai tout de même, trempé comme une soupe, à la porte de la classe. Il va sans dire que Madame Yver, la femme de service, me ramena dare-dare à la maison. Mais jugez par ce trait combien j'aimais l'école.

Notre école maternelle de 1905 a peu changé. Du moins extérieurement.

On a tout juste ajouté une aile à la classe des grands. Mais je suppose qu'elle a été transformée et équipée au goût du jour.

En ce temps-là, elle avait deux classes et je crois bien qu'il en est toujours ainsi. De mon passage chez les petits, entre deux et trois ans, à l'âge où les garçons portaient la robe comme les filles (j'en avais une belle rouge !) j'ai gardé le vague souvenir de nos gradins, qui permettaient à l'adjointe une surveillance aisée de notre turbulence. Le souvenir aussi, celui-là plus précis, des deux ou trois hamacs destinés aux dormeurs, et à quelque autre usage dont je parlerai plus loin.

J'aimerais tant revoir cette photographie de groupe où je figure au premier rang, sur le banc des tout-petits, vêtu de la fameuse robe rouge avec son joli col de dentelle. Une vraie petite fille ! disaient malicieusement les grandes personnes. Ce qui révoltait la virilité de mes trois ans.

L'opérateur, M. Calbris, n'en finissait pas de disposer convenablement son petit monde, on

devine pourquoi ; et, pour ajouter encore à ses ennuis professionnels, j'avais obtenu de son inlassable patience de voir ce qui se passait sous le voile noir qui coiffait l'appareil. Savez-vous ce qui m'étonna le plus ? L'image renversée sur le verre dépoli ? Non pas. J'étais seulement intrigué de ne pas me retrouver, tête en bas ou pas, parmi mes petits camarades du premier rang ! Telle était la logique de mes trois ans. (Heureusement, j'ai conservé la belle image que, deux ou trois ans plus tard, ce brave M. Calbris "tira" de Marie Dubreuil et de moi-même à l'occasion de notre prix d'honneur).

Mademoiselle la directrice, devenue plus tard Madame Lebarbé, était une éducatrice-née autant que maîtresse femme. Elle nous marqua durablement de son empreinte. L'apparente sévérité de son visage se démentait, par un comportement réellement maternel. Il m'arrive bien d'entendre dire, dans le milieu où je vis, que les institutrices mères de famille seraient plus compréhensives que leurs collègues célibataires. C'est bien possible. Cependant, quand on aime les enfants, est-il besoin d'en avoir à soi pour être attentionnée auprès de ceux des autres ? C'était le cas de notre maîtresse. Elle nous aimait et nous le lui rendions bien. Non sans la craindre. Pas de l'appréhension physique du marmot redoutant la fessée trop souvent méritée. Ce n'était pas cela. Mais plutôt cette crainte révérencielle particulière aux tout-petits, qui n'est au fond que leur manière à eux de manifester le respect. Pour tout dire, Mademoiselle nous en imposait.

Assez grande (mais quelle femme ne l'est pas aux yeux des enfants de la maternelle ?) elle portait sur l'aile du nez un nævus lenticulaire, grain de beauté bleuté, qui nous intriguait fort. Pourtant, aucun de nous n'eut jamais l'audace de la questionner sur cette particularité physique. Plus d'un, sans doute, en refréna l'envie. Mais c'était la maîtresse !

Nous étions moins timides envers les autres dames, ce qui n'était pas de tout repos, on va le voir, pour les parents. C'est ainsi que je demandai certain jour à une brave femme pourquoi elle avait des moustaches ! Ce qui n'était pas niable. Que vouliez-vous que fit ma mère, pour ne pas perdre contenance, sinon de m'allonger la claque qui convenait ? Madame C..., loin de se formaliser de mon impertinente question, même pas contrariée, intercédait généreusement en faveur du petit polisson.

Mais revenons à notre maîtresse. Ayant déjà décrit sa jupe, je dirai que son corsage, très ajusté sur le corset, avait grand air avec ses manches à gigot et son col droit, maintenu par des baleines au ras de la mâchoire. Sa coiffure était des plus savante, malaisée à décrire. Il me souvient d'un chignon artistement dressé, avec deux boucles entre-croisées couronnant l'édifice. Certes, pour atteindre à tant de perfection, il ne fallait pas se lever un quart d'heure avant l'ouverture du portail !

Le jeune adjointe n'était pas autrement vêtue et se coiffait avec la même recherche. Enfin les trois femmes, institutrices et femme de service, usaient de la fameuse agrafe, releveuse de jupe.

Un mot sur madame Yver, notre femme de service dont j'ai déjà parlé. Côté instruction, ce n'était pas la Rose du livre de Frapié ("La Maternelle"), cas romancé d'une licenciée ès-lettres nécessiteuse, qui n'avait pu entrer dans l'enseignement préscolaire que par ce modeste emploi, ... faute du brevet élémentaire ! Mme Yver était la bonté même, et combien maternelle. Pour sa directrice, une indispensable et précieuse auxiliaire. Balayage et lavage des parquets, entretien des poêles en hiver, menus travaux de toute sorte et, naturellement, chez les petits, le règlement des fréquents accidents de culottes : telles étaient ses occupations réglementaires. Ah ! Elle ne chômait pas, la bonne Mme Yver. Il m'est agréable de le relever en passant : en 1969, soixante



quatre ans après ce que je raconte, je constate la même conscience, le même dévouement dans l'accomplissement de cette tâche ingrate mais si utile, chez la jeune femme qui assiste mon épouse, directrice d'école maternelle, on l'aura déjà compris.

ooo

La classe des "grands", celle de Madame la directrice (appelons-la maintenant Mme Lebarbé) était immense. Du moins était-ce l'impression qu'en ressentaient nos quatre ou cinq ans.

L'ameublement était des plus modeste, néanmoins sans pauvreté. Une simple table tenait lieu de chaire. Pas de bancs individuels, mais de ces longs pupitres à sept ou huit places, contemporains peut-être de la naissance des maternelles, et qu'on ne trouve plus, s'il en reste, que dans les greniers des mairies de campagne.

Les petites filles occupaient les premiers rangs. Nous étions, les garçons, cantonnés au fond de la classe. Comme dans toutes les écoles, les murs étaient garnis de gravures, belles à nos yeux quoique dépourvues de tout cachet artistique. C'était dommage pour notre initiation aux arts, mais personne n'y pouvait rien. Des paysages de France et des colonies ; les portraits-type des quatre races : le Caucasien (nous !), le Chinois et ses nattes tressées, le Sénégalais bien lippu, enfin un Peau-Rouge emplumé, du genre "Œil-de-Faucon". On remarquait aussi des scènes de la vie écolière ou familiale.

Le matériel pédagogique n'était guère encombrant et, pour tout dire, réduit à l'essentiel : deux tableaux noirs posés sur chevalet, un grand boulier aux rangées multicolores, plus quelques tableaux de lecture, appendus par leurs œillets de cuivre. Je les revois nettement dans ma pensée, ces tableaux-là, témoins de nos premiers efforts intellectuels. L'un d'eux nous révélait, sans que nous y prenions garde, une scène proprement atroce. Sa lecture, très syllabée, nous apprenait en effet que "l'ours MARTIN a dévoré le dompteur. Rien que ça ! Événement pour nous insignifiant. Nous observions seulement que MARTIN avait droit aux rouges majuscules ; et cette couleur du sang que nous connaissions bien par nos bobos continuels, ne pouvait évoquer en nous l'abominable fin de cet infortuné belluaire !

Nous apprenions ainsi le rudiment. Les "moyens" s'initiaient aux lettres dans leur album appelé ABC, ou griffonnaient sur leur ardoise des graphismes peu intelligibles. Enfin, ils "écrivaient" ! Les "grands" en retard ne faisaient pas autre chose.

Pour les vrais "grands", les avancés, les forts (sans me flatter, j'en étais) le travail était des plus sérieux. Quelle fierté de déchiffrer déjà des mots en leur entier dans notre syllabaire-abécédaire ! Mais la vraie promotion, en cours d'année, c'était de troquer l'ardoise et son crayon contre le cahier et, surtout, le porte-plume. Écrire à l'encre, comme les grandes personnes, comme Mme Lebarbé elle-même, c'était inouï ! Mais écrire quoi, au juste ? Eh bien, des barres verticales et obliques, des boucles, des ronds, indispensable préparation pour qui ambitionne de former un jour de véritables lettres ayant l'air de quelque chose : des n, des m, des g, des a, des o, des i... En juin, nous avions quasiment maîtrisé l'alphabet. Nous savions également modeler les chiffres. Et même les reconnaître.

C'était la maîtresse qui nous changeait les plumes, assez souvent cassées (avec cette manie qu'elles avaient trop souvent de se piquer dans le papier !). Pas de "sergent-major", au bec trop dur, mais une plume souple devant permettre, plus tard, d'essayer la difficile acrobatie des pleins et des déliés. Madame humectait légèrement de salive la plume neuve, pour la débarrasser de son

léger enduit et faciliter le glissement de l'encre.

Et puis, nous récitons et nous chantions.

Sans complexe pour une fois, nous détaillions, avec les filles, un joli couplet dont l'air chante en ma tête en écrivant ces lignes :

"Ma poupée a la chevelure  
Couleur des blés...  
Ma poupée a la chevelure  
Couleur... des... blés !"

Bien sûr, si l'on nous avait mis la dite poupée entre les bras, nous l'aurions rejetée avec indignation !

J'ai souvenance aussi de telle récitation, genre Louis Ratisbonne (il en est peut-être l'auteur) qui nous faisait toucher du doigt les inconvénients du bavardage.

Telle qu'elle m'est restée, la voici :

"Apprenez-moi une chanson,  
Demandait la bavarde pie  
A l'agréable et gai pinson  
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.  
Ah ! ça, vous vous moquez, ma mie :  
Pour savoir chanter  
Il faudrait d'abord savoir écouter,  
Et jamais babillard n'écoula de sa vie !"

oooo

Quand la maîtresse devait s'absenter un moment, elle désignait la plus sage de nos petites camarades, Marie Dubreuil, (ma partenaire de la photo des prix) pour surveiller la classe.

Bien entendu, Mme Lebarbé à peine sortie, notre dissipation allait se donner libre cours. Très pénétrée de sa mission, Marie essayait bien, sans trop y parvenir, d'imposer un silence relatif, en frappant sur la table avec la baguette de la maîtresse. La position de la surveillante n'était pas très enviable, ni même de tout repos. Les plus hardis galopins allaient jusqu'à la braver en lui tirant la langue. Pas moi, car Marie figurait alors (ou déjà) en bonne place dans mon "cœur innombrable" !

D'ailleurs, elle ne se laissait pas intimider par les garçons. Silencieusement, lèvres pincées, l'œil attentif, elle dédaignait de répondre aux insolences puériles de ses petits provocateurs. Mais tout était retenu et soigneusement noté dans sa tête. Ceux qui étaient allés trop loin dans la dissipation, prenant soudain conscience de l'imminence d'une punition, pouvaient toujours tenter de fléchir la fillette par des :

- Marie ! ne le dis pas à la maîtresse...
- Marie ceci, Marie cela...

C'était perdre son temps. Marie était bien décidée à tout raconter à Madame, soucieuse de

n'oublier personne. Il est juste de reconnaître qu'elle le faisait sans parti pris comme sans favoritisme excessifs, ayant déjà le sens de l'objectivité. S'il m'arrivait d'être fautif, je n'étais pas plus épargné que les autres. Finalement, les perturbateurs, grondés par la maîtresse revenue, s'en allaient contempler le mur une dizaine de minutes. Avec l'obligation, mal respectée, de mettre les mains derrière le dos. Pour nos menus chahuts, la sanction n'était jamais sévère.

Marie, chargée de mission comme je viens de dire, était au demeurant une gentille camarade et les enfants punis sur son rapport obligé ne lui en voulaient pas, une fois leur "peine" accomplie.

En revanche, nous gardions une rancune tenace envers un délateur insupportable et malicieux, un vrai mouchard pour tout dire, dont les racontars, le plus souvent exacts, il faut le reconnaître, nous valaient force punitions. C'était le petit doigt de Mme Lebarbé... Lequel ? Les deux, peut-être.

- Fernand ! disait d'un ton sévère notre maîtresse, mon petit doigt m'a dit que...
- Georges ! Je sais par mon petit doigt que...

Bref, nous y passions à peu près tous.

Mais il était exceptionnel qu'il désignât une petite fille ; sans doute parce qu'elles étaient sages "comme des images" ou, plus simplement, moins turbulentes que les garçons.

C'est un fait, ce petit doigt calamiteux ne cessa jamais de nous étonner. La sûreté de son information en eût fait, chez les militaires, un excellent agent de deuxième Bureau ! En somme, un bien vilain espion...

ooooo

Cependant, les "fauteurs de désordre" ne s'en tiraient pas toujours à si bon compte. Après tout, être envoyé au coin ce n'était pas méchant, même avec la contrainte de regarder le mur. Sanction trop anodine pour d'aucuns (dont j'étais) inefficace au point que le puni, bien loin de pleurnicher, était plutôt secoué par un rire incoercible, tout en coulant à la dérobée un regard amusé vers les petits camarades. Se délecter ainsi, aussi effrontément de sa punition, voilà une attitude que la maîtresse ne pouvait pas souffrir ; positivement, cela l'horripilait. C'est alors que les choses allaient se gêner !

Mme Lebarbé se devait de réprimer sur le champ une attitude aussi provocante, et n'y manquait jamais. Elle appelait Mme Yver et lui donnait, sur un ton de sévérité qui arrêtaient les rires, l'ordre d'aller coucher le garnement dans un hamac de la classe des petits. Le coupable réalisait alors, trop tard hélas ! l'étendue de son "infamie". Le passage au hamac, pour les grands, c'était la pire des sanctions, le déshonneur suprême !

Hu !... Hu !... Hu !... les tout-petits, peu accessibles au sentiment de compassion, s'en donnaient à cœur joie, accueillaient par ces huées la détresse poignante de l'arrivant. Et le Fernand Avice (c'est de lui qu'il s'agit) hoquetant de sanglots (bien terminé le rire !) enfouissait son visage dans ses mains pour camoufler sa honte, tout en gigotant rageusement dans ce hamac de malheur...

D'autres fois, du temps qu'elle était encore Mademoiselle Letellier, la maîtresse m'emmenait avec elle dans sa cuisine, lorsque j'avais mérité d'être retenu après la classe du soir. Mais là, sans l'humiliation publique du hamac, je n'avais pas une mentalité de puni : pas de pleurnicherie

inutile ! Ma curiosité s'y trouvait au contraire éveillée à souhait car elle avait de quoi se satisfaire. La grande horloge qui égrenait le temps dans le silence de la pièce, retenait un instant mon attention. Son balancier de cuivre historié m'incitait même, par mimétisme, à un discret dandinement. J'aimais aussi regarder les belles flammes bleues jumelles du réchaud à pétrole, sur lequel cuisait la soupe. Si Mademoiselle s'absentait un moment, l'envie quasi-irrépressible me prenait alors de tripoter les boutons des mèches pour voir l'effet produit. Toutefois, la prescience de l'énormité d'une telle action, jointe à la crainte réelle d'une sanction supplémentaire, dont la plus redoutable eût été d'en informer mon père, m'arrêta toujours sur le chemin de la tentation.

Ce n'est pas tout. Il y avait mieux que le hamac ou la retenue du soir pour mater les enfants difficiles, voire indomptables. Du moins, Madame la directrice le croyait-elle. Un jour que je l'avais singulièrement exaspérée par ma turbulence outrancière elle éclata :

- Fernand !... Puisqu'il en est ainsi, tu passeras toute la journée de jeudi chez moi !...

En sa pensée, la perspective d'une telle punition ne devait pas manquer d'impressionner fâcheusement le galopin et l'assagir pour un moment. En quoi elle se trompait complètement.

Chez elle, cela voulait dire à la ferme que son mari faisait valoir à la Vrainerie, en haut de la côte, à deux bons kilomètres de Tinchebray.

Le croirait-on ? Cette "invitation" qui se voulait menaçante et punitive, me combla incontinent de joie ; j'eus tant de peine à le dissimuler !

Changement d'herbage réjouit les "viaux" dit-on en Normandie, et le gamin qu'on prétendait ainsi punir - et sévèrement - se trouvait, au contraire, pareillement réjoui par cette promesse d'un jeudi de grand dépaysement. N'étaient le ton justement courroucé de la maîtresse et le sentiment de ma culpabilité, j'aurais plutôt pensé à une récompense exceptionnelle, quelque chose comme un énorme bon point qui venait de m'être attribué.

Donc, Mme Lebarbé avait lancé comme ça, inconsidérément on le verra, son invitation-punition pour la frime, et que j'avais prise, moi, au pied de la lettre, pour argent comptant ! Ce n'était qu'un malentendu, mais il eut des conséquences. Disons tout de suite qu'elles me comblèrent.

Qui fut bien étonnée le jeudi matin, sur les dix heures, de voir arriver à la Vrainerie un Fernand épanoui, conduit par sa grand-mère mécontente, percluse comme elle était à cause de ses douleurs ? J'avais tourmenté la pauvre femme, peu convaincue de l'opportunité de sa visite, jusqu'à ce qu'elle finisse par céder. Il me faut bien l'avouer, en ce temps là j'étais un fieffé garnement !

Je passai la journée entière chez ma maîtresse, choyé comme bien on pense. Le soir, M. Lebarbé attela sa voiture et me reconduisit chez mes parents, qui se confondirent en excuses... et en remerciements.

Ce jeudi-là, on faisait à la ferme de la confiture de groseilles (nos "grades") et je n'en perdais pas, comme on dit, une miette. Entendez que cette "leçon de chose" active me passionnait. Sans compter tant de bonnes sucreries à goûter !

Mme Lebarbé écrasait les groseilles dans sa bassine de cuivre, avec un pilon de bois, quand je

lui fis cette cocasse réflexion, qu'elle me rappelait bien des années après :

- Madame, tu vas les "écamicher" ?

Les "écamicher" !... Je voulais dire : les écraser.

Jamais elle n'avait entendu ce mot. On le chercherait vainement, je crois dans notre patois local. En sorte que j'assume, sans déplaisir sinon avec un soupçon de fierté, la responsabilité de ce néologisme occasionnel qui n'aura servi qu'une fois !...

ooooo

Durant les récréations, il nous arrivait bien de nous battre entre garçons et je sais qu'en cela les choses ont peu changé. Il m'était doux de me vanter à la maison, le seuil à peine franchi, de mes combats singuliers, mais uniquement lorsque je m'estimais vainqueur.

- J'en ai encore abattu un ! annonçais-je en toute immodestie. Ce qui amusait bien ma mère.

J'étais moins agressif envers les petites filles. Ma préférée d'alors Yvonne Lebarbé (sans parenté avec notre maîtresse) blonde et frisée, était je dois le dire, mon grand amour. J'allais la prendre chez ses parents matin et soir et nous arrivions à l'école en nous donnant la main. Touchante idylle que notre amour d'enfants. Yvonne fréquentait encore la classe des "petits". Était-ce sa présence qui me rendait si affreux le supplice du hamac ? Avions-nous seulement huit années d'existence à nous deux ? Ce n'est pas sûr.

Dans la cour, quand je n'avais pas de querelle à vider avec mes camarades ou que je dédaignais les plaisirs collectifs, je m'asseyais sagement - mais oui ! - tout près d'Yvonne, sur les marches du perron, et je lui disais :

- Yvonne, tourne les "sons-sons" !...

Les "sons-sons", c'étaient ses frisons. Gentille et docile, ma petite fille secouait la tête et sa chevelure me fouettait, me caressait plutôt délicieusement le visage. J'étais alors au comble de la félicité.

Qu'en eût dit Sigmund Freud avec sa théorie de la libido !

Quand j'atteignis l'âge raisonnable de sept ou huit ans, je rougissais de honte et trépignais de colère si on me rappelait, par taquinerie, cette faiblesse amoureuse de ma plus tendre enfance...

Pauvre chère Yvonne... je l'ai revue il y a quelques années. La vie ne l'avait pas gâtée. Mais c'est un fait, elle a gardé et ses frisons et la couleur de ses cheveux, qui ne doivent rien à la teinture...

oooooo

La grande affaire de l'année avec les prix c'était Noël.

Dans la quinzaine qui précédait la fête, la maîtresse nous annonçait l'étonnante nouvelle : elle allait écrire au Père Noël en personne, pour l'informer de notre conduite, qui n'était pas fameuse

(je parle pour moi et quelques autres) et lui exposer nos désirs, qui étaient grands. Le silence s'établissait, d'emblée, sans que Madame eût besoin de le réclamer et moins encore de l'imposer. Nous étions devenus, soudain, très attentifs !

C'est par les filles que la maîtresse commençait et d'abord par la première de la classe.

- Marie Dubreuil, que désires-tu ?

- Une poupée ! répondait la gamine.

Et Mme Lebarbé, détachant bien les mots, énonçait à haute voix ce qu'elle inscrivait sur la lettre : "Une... poupée... pour... Marie... Dubreuil", et passait à la suivante :

- Jeanne Hardouin ?

- Un fourneau !

Ainsi de suite. Émilie Lavigne, Louise Pallix, Yvonne Echivard (morte à l'âge de seize ans), Marie Banner, Lucienne Besnier... toutes enfin, l'une après l'autre, annonçaient l'objet de leur convoitise. Ce qui était le plus souvent demandé ? Poupée, fourneau, ménage, dînette, épicerie et sa balance... Que sais-je encore ?

Notre tour, impatientement attendu, arrivait enfin. J'étais le premier des garçons, oui, malgré l'état chronique de ma dissipation (peut-être n'avais-je pas que des défauts ?). C'est donc par moi que la directrice entamait son questionnaire.

- Fernand Avice ?

- Un fusil ! répondais-je illico. Je pensais au fusil à amorces, à cause de la détonation. J'aimais le bruit ! Pas contrariant, le Père Noël exauça effectivement mon souhait.

- Georges Léger ?

- Un jeu de courses !...

La vie nous a complètement séparés après la communale. Je n'ai jamais revu Georges Léger. Serait-il par hasard devenu un mordu du tiercé ?

L'appel se poursuivait : Louis Gallet, Léon Desdoits, Alexis Duchesnay, Marcel Blanchet...

Ce qui prédominait nettement chez les garçons, c'étaient les panoplies le fusil "Euréka" à ressort et sa munition, flèche de bois à bout de caoutchouc-ventouse. La panoplie du "petit menuisier" en tentait quelques-uns. D'autres penchaient pour un képi de garde champêtre, avec baudrier et sabre en fer-blanc. Les "bruiteurs" en puissance choisissaient volontiers un tambour, pour le malheur de la famille et des voisins... Émile Surville, peintre décorateur de son état, avait peut-être demandé, ce jour-là, une boîte de couleurs ?...

Nos désirs soigneusement recueillis, Mme Lebarbé cachetait devant nous la précieuse lettre. Nous la regardions faire et rien ne nous échappait.

Sur l'enveloppe elle écrivait, l'énonçant lentement à haute voix : "Pour... le... Père... Noël". Puis

elle y collait un timbre et il ne restait plus alors qu'à porter sans retard son envoi à la poste. A la poste... c'est-à-dire au bazar de la grand-rue.

Chaque année, en effet, la commune offrait aux enfants de la maternelle un jouet, bien modeste sans doute, mais qui faisait notre bonheur. Le Père Noël ne perdait pas son temps, ayant d'autres enfants à contenter de par le vaste monde, en sorte que son colis nous arrivait, par des voies mystérieuses, le jour même du départ en vacances.

Les enfants des familles nécessiteuses recevaient de surcroît une pièce d'étoffe grise, pour faire des tabliers. Assurément, cette distribution supplémentaire procédait d'une idée généreuse et louable. Et pourtant ! De cette différence, insignifiante seulement en apparence, nous en tirions, nous autres les "nantis", les "pourvus", les "riches" enfin, un sentiment de sottise vanité, quoique fils ou filles d'ouvriers pour la plupart de petites gens, et donc de condition modeste. Ainsi, il y en avait de moins chanceux que nous ! C'était nous révéler je ne sais quelle "inégalité sociale", comme, plus tard, nous l'entendions dire par notre directeur de l'école communale. C'était si peu en rapport avec la réalité ! Il n'empêche. Nous n'étions pas loin de nous prendre, par comparaison, pour des rejetons de familles fortunées !... Où la vanité va-t-elle se nicher !...

Être riche !... Je le fus effectivement - et ostensiblement - certain matin, aux yeux de la pâtissière qui tenait boutique sur le chemin de l'école. Ayant présenté en paiement, à cette commerçante scrupuleuse, une pièce de dix sous, cinquante centimes en bel et bon argent, elle me regarda d'un air soupçonneux.

- Où as-tu pris cela ? questionna-t-elle.

Soucieuse de sa responsabilité, elle refusa ma pièce. Mais j'avais déjà dévoré le gâteau. La pâtissière en parla à ma grand-mère. On rechercha chez nous d'où provenait l'argent. Quel scandale et quelle affaire ! En fait, je l'avais trouvée, ma pièce de dix sous, en furetant dans un tiroir. Tout cela, toute cette enquête, parce qu'un enfant de la maternelle se promenait avec cinquante centimes en poche ! Il est juste de dire que c'était en 1907 ou 1908. Telle était la valeur de l'argent en ce temps-là. Faut-il sourire ? Je ne le pense pas. En 1969, une soixantaine d'années après l'événement, peu de personnes, exception faite, peut-être, pour les institutrices, s'étonneraient de trouver en la possession d'un bambin de cinq ans, un billet de cinq cents, voire de mille francs (anciens). Est-ce un progrès ?

oooooooo

Je parlerai plus loin, dans un chapitre à part, de la distribution des prix aux écoles communales.

Bien entendu, les enfants de la maternelle n'étaient pas oubliés. Nous avions même de très beaux livres. Mon prix d'honneur, comme celui de Marie, étaient de magnifiques ouvrages reliés en rouge et dorés sur les tranches. J'étais très fier de mon "Secret de Béatrice" et Marie ne l'était pas moins du volume qu'elle avait reçu.

En ce grand jour de triomphe et de fête (la distribution se faisait toujours le 14 juillet) j'avais été richement endimanché de neuf : bottines vernies, culotte bleu-marine, faux-col empesé, large cravate de soie, blouson de flanelle blanche. Mais, la cérémonie terminée, ma mère ne commit-elle pas l'imprudence, elle qui connaissait bien son gars, de me laisser avec mes beaux atours le reste de la journée ? Fatalement, ce qui devait arriver arriva. En grim pant à un poteau télégraphique (oh ! guère plus d'un mètre) c'en fut assez pour teinter le devant du blouson et les

manches en un beau vert frais soutenu. Pour s'orienter sans la boussole, les militaires en campagne reconnaissent la direction de l'Ouest à la mousse qui garnit le tronc des arbres... ou les poteaux télégraphiques. Sans doute avais-je embrassé le mien le visage tourné vers l'Est !

C'est l'unique fois que le blouson fut porté dans sa blancheur immaculée. Pour l'assortir, on le teignit en sombre, du même bleu que la culotte.

ooooo

Le début de mon récit aura pu surprendre quelques lecteurs. Je les comprends. A regarder mon âge, il est permis de s'étonner de voir encore ma femme à la tête d'une école maternelle. La raison en est simple. Elle est beaucoup plus jeune que moi et j'aurais mauvaise grâce à le lui reprocher.

Au témoignage de son inspectrice, l'école qu'elle dirige est l'une des plus belles du département. La commune où nous vivons est aisée et la municipalité, très compréhensive, en fait profiter ses écoles, dont elle est justement fière. C'est tout à son honneur. Le matériel scolaire est moderne et varié ; et rien ne manque au bonheur des enfants. Les méthodes pédagogiques ont changé avec la vie et c'est bien naturel. 1969 n'est pas 1908. Quant au confort, point n'est besoin de l'expliquer. Il a suivi. Nombre d'enfants arrivent à l'école en voiture et repartent de même. Autre temps, j'allais presque dire, autre civilisation. Mais sont-ils pour autant plus évolués, ces écoliers de 1969, que nous l'étions à leur âge ? Même s'ils s'endorment à la télévision, rassasiés des exploits d'un Thierry-la-Fronde ou d'un certain Zorro ; même s'ils reconnaissent, trop facilement, un ticket de tiercé ? Au sortir de la maternelle, en sauront-ils plus que nous, en 1908 ?

Cependant, ils ont ceci de commun - et c'est heureux - avec les "ancêtres" que nous sommes devenus. Ils aiment leur école, comme nous aimions la nôtre. Sans doute parce qu'elle est neuve et très belle. Et plus encore peut-être, je suis en droit de le penser, à cause de la gentillesse, si maternelle, de leurs maîtresses et de la femme de service. Comme l'étaient, également maternelles et gentilles, les nôtres de jadis et cette bonne Mme Yver.

ooooo

Ce n'est pas sans émotion que je me suis complu, l'espace de ces pages, à faire revivre ces souvenirs de ma petite enfance. J'ai le bonheur de pouvoir remonter jusqu'à l'extrême limite au-delà de laquelle la mémoire va se perdre dans l'insondable nuit de notre commencement.

L'école maternelle marqua notre devenir profondément, et plus qu'on ne le croit communément. Déjà, en ce début de siècle, elle avait cessé d'être une simple garderie. Nous lui sommes redevables, mes vieux amis, de ces choses précieuses, irremplaçables à cet âge tendre : éveil de la sensibilité et de l'intelligence ; de la compréhension ; également éveil de la conscience presque intuitive d'une nécessaire discipline. "Il ose parler de discipline" ! penserez-vous, après tout ce que je viens de raconter sur mon comportement. Eh bien ! oui. Dissipé, turbulent, tout ce qu'on voudra en fait de polissonneries, bien sûr. Mais je n'étais pas indiscipliné. Ne confondons pas les défauts et les genres !...

La maternelle, notre maternelle de Mme Lebarbé, ce fut le lieu où, dans le tâtonnement et la difficulté, certes, nous avons fait l'apprentissage du rudiment ; là où nous avons acquis notre tout premier savoir.

"J'ai fait mon entrée dans l'Université à l'école maternelle de mon village", écrivait naguère un



Inspecteur général de l'Instruction publique. Simple boutade ? Ce n'est pas sûr...

Plaignons ceux d'entre nous, s'il y en a, qui n'ont rien conservé en leur mémoire du passage sur les bancs de l'école des tout-petits. C'est un peu comme s'ils avaient porté en terre la dépouille mortelle du plus précieux de leur enfance.

Mais, comme l'écrivait Fustel de Coulanges, il y a plus d'un siècle, au seuil de sa "Cité Antique" :

"Heureusement, le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui..."

On ne saurait mieux dire.

## II

### L'ECOLE COMMUNALE

oooooooo

J'ai toujours aimé l'école. Au point que j'eus bien du chagrin de la devoir quitter, définitivement, après le certificat d'études. Mais à quoi bon philosopher là-dessus ?

C'est donc avec un vif plaisir et fier comme Artaban qu'à la rentrée d'octobre je franchissais le portail de l'école des garçons. La cinquième classe, celle des petits, recevait les élèves de Mme Lebarbé, renforcés des trois ou quatre redoublants qui avaient mal assimilé, semble-t-il, l'indispensable rudiment.

Aucun de nous, d'ailleurs, n'était désorienté, même en ce premier jour. Les cahiers qu'on nous distribua ressemblaient comme des frères à ceux que nous avons eu, en fin d'année, chez Mme Lebarbé : même format (pas de ces demi-cahiers pour grands débutants) comportant sur les pages deux rayures parallèles écartées de trois millimètres, pour canaliser et calibrer notre écriture, avec des traits obliques tous les deux ou trois centimètres, pour régulariser sa pente.

Mais surtout notre nouveau maître, M. Henri Colombert, ne le cédait en rien, en fait d'autorité, à notre ancienne maîtresse. Il nous en imposait, aussi bien par son physique qui était celui d'un beau et grand garçon, que par le ton de sa voix, bien timbrée, de celles qui savent se faire respecter et obéir des enfants, sans pour autant les effrayer. Et puis, nous n'étions pas timides.

Cher M. Colombert ! Je le revois avec sa cravate lavallière qu'il était le seul à porter et que nous regardions avec curiosité. Que je le dise tout de suite : nous devions le retrouver, deux ans plus tard, en troisième classe. Il fut tué à l'ennemi en 1918 et sa jeune femme ne lui survécut que peu de temps, emportée en quelques jours par la terrible grippe espagnole, dont on ne sut jamais la vraie nature. Terrorisés, les gens parlaient de peste, de choléra, de typhus... Ce qui est certain, c'est qu'en 1918 elle tua des milliers et des milliers de personnes. Comme si la guerre, déjà...

Dès les tout premiers jours de la rentrée, nous refaisions les exercices de l'an passé à la Maternelle, histoire de nous remettre en forme après les grandes vacances : barres verticales et obliques, des ronds, des boucles, bref le mécanisme alors en usage pour conduire à la formation de toutes les lettres.

Et puis, au cours des jours, des semaines, les choses se compliquaient. On écrivait des mots, des phrases entières. Les plus doués s'en tiraient honorablement, soucieux d'avoir un cahier propre, je veux dire sans y faire trop de taches. Et, bien sûr, on commençait d'apprendre nos chiffres, seulement entrevus chez Mme Lebarbé, à compter, à dessiner, à chanter. Et à lire. Notre livre de lecture, qui nous servit encore en quatrième, faisait vivre sous nos yeux, en un texte plus ou moins syllabisé, une famille proprement édifiante : grands-parents, père, mère et leurs deux enfants étaient exempts de tout reproche. A commencer par André et Léontine, lesquels ne donnaient que pures satisfactions, à la maison, à l'école il va sans dire, enfin dans toutes les circonstances de leur jeune existence. Notre livre était imprimé en caractères variés : romains, italiques, cursive anglaise, pour nous familiariser avec les lettres et nous habituer à les reconnaître sans peine sous leurs différents aspects. Et quand nous déchiffrions, parfois péniblement, l'histoire de ces enfants modèles dont nous étions, pour la plupart, les antonymes, nous savions bien que, jamais, nous n'atteindrions à tant de perfection. Lequel d'entre nous osa rêver d'être un enfant "comme dans le livre" ?

oooooooo

M. Masseron, notre maître de la quatrième classe, était aussi timide que M. Colombert avait d'assurance. Fluet, l'air maladif, je ne suis pas certain qu'il termina une carrière normale dans l'enseignement. En le voyant, les grandes personnes pouvaient songer à la tuberculose. Il parlait peu, presque à voix basse, et il ne s'emportait jamais, même au plus fort de nos dissipations. Quelques coups de règle frappés sur le pupitre ramenaient aussitôt le silence. Tout gosses que nous étions, et parce qu'on l'aimait bien, ce maître si gentil qui n'élevait jamais la voix, on sentait confusément qu'il nous fallait le ménager.

C'est M. Masseron qui nous apprit en lecture, qu'il ne fallait pas dire : Monsieur, comme c'était écrit, car nous lisions : mon-sieur, mais bien : Me-si-eû, ce qui nous étonnait. Mais puisque c'est le maître qui le disait...

Je voudrais bien me rappeler cette chanson à la gloire du blé, que nous chantions en quatrième. Hélas ! si j'ai conservé l'air en ma mémoire, le texte est plein de trous.

"Grain de blé, grain solitaire,  
Toi que l'homme a mis en terre"...

.....  
Par un doux mystère ;  
Ô brin d'herbe...  
Tu seras riche épi d'or"...

Les plus malingres d'entre nous avaient le privilège enviable de pouvoir s'offrir, en la personne d'un "vétérane" de la classe, assez costaud et combatif, un protecteur, un défenseur attiré. Notre faiblesse physique en avait grand besoin dans nos querelles avec les forts ! Mais Tabesse ignorait le désintéressement. Il faisait rétribuer son concours occasionnel d'une manière originale, par un espèce d'abonnement, qui nous valait d'ailleurs des désagréments familiaux.

- Alors tes cahiers n'ont plus de couverture maintenant, questionnait sévèrement mon père ? C'est le maître qui les arrache ?

Il me fallait répondre, comme les petits camarades devaient le faire chez eux, d'une voix qui se voulait larmoyante et piteuse, que la couverture du cahier, joliment illustrée : grands hommes,

batailles et autres événements jalonnant notre histoire, nous l'avions donnée à Tabesse, collectionneur de belles images... parce qu'il nous "défendait" !...

oooooooo

Est-ce chez M. Masseron ou de nouveau avec M. Colombert en troisième classe, que nous prîmes contact avec l'Histoire de France de Ernest Lavisse ? Je ne saurais le dire. Ernest Lavisse (dont le nom sonnait un peu comme celui de mon père, pareillement prénommé) n'était pas le premier venu. Directeur de l'École normale supérieure, membre de l'Académie française, ce très distingué historien s'était complu, comme pour se délasser, semble-t-il, de ses immenses travaux d'érudition, à résumer pour les écoles primaires, sa monumentale "Histoire de France".

La plaquette à l'usage des petites classes était abondamment illustrée et les images retenaient plus sûrement notre attention que le texte, dont il fallait apprendre par cœur le résumé. Le livre s'ouvrait sur les fameuses phrases : "Autrefois notre pays s'appelait la Gaule"... "Nos ancêtres les Gaulois vivaient dans des huttes de terre... Ils ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombe sur la tête..."

Plus tard, mais pas tellement dans notre livre, Clovis, le fier Sicambre, invoquait à Tolbiac le Dieu de Clotilde ; et Saint-Rémy, à Reims, l'obligeait à courber la tête, l'année d'avant l'histoire du vase de Soissons. Et voici que venaient les gens méchants : "les loups", assassins des petits-fils de Clovis. L'horrible Frédégonde qui nous faisait horreur... Puis un roi fainéant, mollement allongé sur sa litière, traversait une autre page dans un chariot que tiraient deux bœufs, poussés par le bouvier.

Certes, nous n'étions pas fâchés d'apprendre que Charlemagne, dans l'école du Palais, admonestait les fils des nobles et ne manquait pas de complimenter les enfants pauvres, que nous considérions un peu comme des cousins très éloignés.

Je n'aurai garde d'oublier nos ancêtres particuliers, ces fiers Normands, aussi hardis marins sur leurs légers drakkars qu'indésirables visiteurs. N'étaient-ils pas singulièrement pillards et sans ombre d'urbanité ?

Prendre prétexte de funérailles chrétiennes pour se faire introduire frauduleusement dans l'abbaye, caché dans un cercueil, et donner le signal du pillage en fendant le crâne de l'évêque qui s'apprête à bénir votre pseudo-dépouille, né témoigne pas non plus, pour un de leurs chefs, d'une courtoisie et d'une éducation très raffinée. Mais à la guerre comme à la guerre ! (Avouerai-je maintenant que cet acte caractérisé de brigandage, loin de nous indigner, ne nous déplaisait pas. Je dirai à notre décharge que la belle illustration qu'en donnait notre livre y était bien pour quelque chose).

Je tourne encore des pages... la féodalité, c'était essentiellement pour nous le sire du Puiset, seigneur cruel... et insomniaque. Est-ce pour cela que, chaque nuit, à tour de rôle, serfs et manants de service bâtonnaient l'eau des douves du château, aux cris de : Paix ! Paix ! renaudes" ! (C'était écrit dans notre histoire) pour empêcher les grenouilles de coasser ? La féodalité, c'était aussi l'infortuné seigneur-évêque de Laon, qu'un dessin nous montrait tiré de sa barrique-cachee par une foule d'excités ; et recevant un maître coup de hache, comme son collègue du temps passé, en règlement final de ses démêlés avec la Commune, fraîchement installée...

Les siècles défilaient !... Il s'en fallait de peu de pages dans notre mince livre d'histoire, pour

traverser le Moyen-Age de part en part. Sans y avoir pris garde nous étions déjà rendus à la guerre de Cent ans. C'était à n'y pas croire ! Cent ans de guerre ininterrompue. Ne pas cesser de s'entre-tuer pendant tout un siècle, on ne comprenait pas. On pensait tout de même que les gens devaient quelquefois s'arrêter pour souffler un peu ! Et qu'il fallait assurer les relèves.

Outre Philippe le Bon à Poitiers, obligé de se garder à droite et à gauche sur les conseils de son fils, le futur Charles V, trois noms prestigieux avaient pour nous même importance et suscitaient même enthousiasme. Du Guesclin, Jeanne d'Arc, c'était la moindre des choses. Mais le Grand-Ferré, tout épisodique qu'il fût, ne nous semblait inférieur en rien aux deux autres, ni en courage - et c'était vrai - ni en mérite, ni même en importance. A nos âges il était bien permis d'être dépourvu d'esprit critique.

Ce Grand-Ferré, bûcheron de son état, savait manier la hache, ce qui est naturel. Il comptait à son actif plus de quatre-vingts Anglais auprès desquels, on s'en doute, il n'avait pas bonne presse. Tant d'efforts avaient rendu malade notre gaillard et il dut s'aliter. Tout se sait, hélas ! et une poignée d'Anglais se proposèrent de venir l'assommer dans son lit, aux moindres risques. Ce n'était pas chevaleresque et ils en furent punis. Prévenu par sa femme qui le veillait, notre bûcheron se lève et armé de sa bonne hache, faisant mouche à tous les coups, il empêche à tout jamais ses lâches agresseurs de revoir leur pays. Las ! S'étant trop échauffé à la lutte, le Grand-Ferré but coup sur coup nombre de verres et mourut, vraisemblablement de "chaud et froid".

...Comme la pauvre "Gnon-Gnon" dont je rappelle le souvenir au chapitre des sobriquets.

Voilà ce que nous apprenait Ernest Lavisse. Et bien d'autres choses.

oooooooo

A la rentrée, nous retrouvions en troisième classe, où quelques redoublants nous voyaient arriver sans plaisir excessif, notre M. Colombert de la cinquième. Deux ou trois attardés recommençaient une autre année avec M. Masseron.

Nous en étions à peu près au niveau du cours moyen actuel et nous avions, le plus grand nombre, emmagasiné pas mal de connaissances. Pour tout dire, notre "promotion" était assez homogène, à deux ou trois exceptions près, dans l'un ou l'autre sens.

Une innovation nous attendait dans notre nouvelle classe, très propre à susciter l'émulation et à stimuler notre zèle. C'était le "cahier de roulement" que nous tenions, à tour de rôle, toute la journée. Je me rends compte, à présent que je vis au contact d'enseignants, que M. l'Inspecteur en feuilletant ce cahier collectif, pouvait aisément apprécier la valeur d'ensemble d'une classe et se faire une opinion sur les qualités pédagogiques du maître.

Un jour que le cahier me revenait après un long périple, je constatais avec indignation que la page blanche sur laquelle je devais commencer à écrire, était ornée d'une tache d'encre que je ne pouvais pas accepter. Je le fis constater au maître qui "neutralisa" la page maculée afin de rassurer le pointilleux élève que je représentais...

M. Colombert était un excellent instituteur à tous égards, et je regrettais presque, malgré une pointe d'orgueil, d'avoir à le quitter en cours d'année scolaire.

Voici en effet ce qui m'arriva un jour d'inspection... et me priva, sans conteste, du premier prix

de la classe. Après des interrogations à la cantonade, M. l'Inspecteur, derechef, me posa d'autres questions, auxquelles je dus répondre de manière très satisfaisante. Car il décida, souverainement ou presque, sans que mes parents fussent consultés, mais sans doute en accord avec M. le Directeur et M. Colombert, que je devais passer, sans plus attendre, dans la classe supérieure. Peut-être faisais-je partie des exceptions dans le bon sens ? Après tout, ce n'était pas mal jugé puisque je fus classé pour les prix de ma nouvelle classe premier ex æquo avec Henri Breillot...

Avant de quitter M. Colombert, que je rapporte un trait de caractère qui montrera en quel esprit le règlement scolaire était appliqué dans sa classe. On sait que les boissons alcooliques ou fermentées ne doivent pas pénétrer à l'école. Mais tout de même !

Ce jour-là, l'emploi du temps prévoyait le dessin, et le maître avait choisi pour modèle une bouteille d'un litre, à moitié remplie de cidre. Oui mais... le cidre n'est pas du simple jus de pommes : c'est une boisson fermentée. Eh bien ! le croiriez-vous ? M. Colombert, pour respecter la règle, avait fabriqué avec de l'eau et une quantité convenable... d'encre rouge, un liquide qui, ma foi, imitait assez bien la couleur naturelle d'un bon cidre frais tiré...

oooooo

Mes premiers jours en deuxième classe me valurent une discrète mise en observation, tant de la part de mon nouveau maître que des élèves, qui n'étaient pas loin de considérer mon intrusion, pourtant involontaire, comme de mauvais augure pour le classement d'avant les prix. Dame ! Un gars qu'on vous amène comme ça en cours d'année et dans les conditions que je viens de relater, ne pouvait être que brillant. C'est justement ce que M. Dromer cherchait, sans y paraître, à vérifier. N'étais-je pas un élève "imposé", ce qui pouvait faire penser à la protection de quelque personnalité locale ou autre. Mais quand il sut que mon père travaillait en usine, sa prévention s'évanouit aussitôt. Quant à ce que je valais, on avait dû le renseigner. Toujours est-il que M. Dromer s'intéressa beaucoup à sa nouvelle recrue - la plus jeune de la deuxième classe. De mon côté, je ne pense pas l'avoir déçu, au moins par mon travail. Car ma dissipation, hélas ! était chronique.

Au bout d'une quinzaine, je fus également adopté par les autres qui voulurent bien, ignorant la condescendance, me regarder comme un des leurs.

Le nouvel élève ne tarda pas à se hisser aux premières places et jusqu'à la première, qu'il partagea toujours, ex æquo, avec Henri Breillot. J'aimais bien le français et mes rédactions avaient parfois l'honneur de la lecture à haute voix faite par le maître. Jugez de ma fierté !

M. Dromer adorait faire des "expériences". Il nous fabriquait de l'électricité avec une machine à disques d'ébonite mue à la manivelle et recueillait sa production dans une bouteille de Leyde. Nous approchions le doigt de la petite boule terminant la tige recourbée et nous voyions jaillir une faible étincelle, qui nous piquait un peu. D'autres fois, M. Dromer faisait de l'oxygène, en remplissait des éprouvettes et nous montrait certaines propriétés de ce gaz vital : par exemple, une allumette presque consumée se rallumait dans l'éprouvette. Ces vivantes leçons de choses nous trouvaient toujours attentifs et personne ne songeait à chahuter. La pire sanction aurait été dans ce cas d'être envoyé au coin à regarder le mur. Un autre jour, le maître produisait du gaz d'éclairage avec un peu de houille chauffée dans le fourneau d'une pipe en terre.

oooooooo

Chez M. Dromer en fin d'année, ensuite au cours moyen de M. Mégissier, nous commençâmes la lecture du "Tour de France par deux enfants".

Il me faut parler un peu longuement de cet admirable ouvrage, qui aura éduqué à tout le moins la génération de nos parents et la nôtre. L'auteur, un Monsieur Bruno, s'était vu, pour son œuvre, couronné par l'Académie française : la couverture le mentionnait. Or, un simple livre de lecture recevant une telle considération, ce n'était pas des plus courant. Je gage qu'en cherchant bien on en trouverait encore nombre d'exemplaires, endormis à jamais, dans des greniers de mairies ou d'écoles de campagne, assez conservatrices...

"Par un épais brouillard du mois de septembre, deux enfants, deux frères, sortaient de la ville de Phalsbourg, en Lorraine. Ils avaient déjà franchi la grande porte fortifiée qu'on appelle "Porte de France..."

Ainsi débutait notre "Tour de France". Je cite de mémoire à plus d'un demi-siècle de distance. Pourtant, je ne crois pas avoir trahi - ou si peu - ces deux phrases initiales, aussi ancrées dans la mémoire que "nos ancêtres les Gaulois" de Ernest Lavisse.

Rappelons que Phalsbourg se trouvait alors dans cette partie de la Lorraine devenue allemande après le traité de Francfort.

L'auteur nous racontait les mille péripéties d'un long, très long voyage à travers la France entrepris par deux orphelins, André et Julien Volden, à la recherche de leur unique parent, l'oncle Frantz. Ainsi que le voyage de ces pauvres enfants, notre lecture se faisait par étapes, par courts chapitres ou même seulement par paragraphes, s'ils étaient un peu longs. Elle était bien enrichissante pour qui savait retenir. Ce qui était mon cas, je le dis sans modestie excessive !

Notre livre de lecture nous apprenait en effet un peu de tout sur notre pays : ses grandes villes, ses industries, ses richesses naturelles, ses grands hommes, la vie de ses provinces... Il fourmillait en outre de leçons de morale et d'instruction civique, de leçons de choses, d'histoire, de géographie, que sais-je encore ? Personnellement, je lui dois une infinie gratitude pour tout ce qu'il m'aura enseigné, pour tout ce qu'il nous aura appris, à nous petits primaires, obligés d'être mis au travail dès le certificat. Quand nous avons pu l'obtenir.

M. Bruno avait compliqué à dessein l'itinéraire de nos deux orphelins, multipliant difficultés et contretemps, afin de leur faire admirer ainsi qu'à nous, petits lecteurs, les belles provinces de notre pays et mesurer, tout enfant qu'ils étaient, que nous étions, l'immense valeur de notre patrimoine national. On peut dire que l'auteur avait atteint son but : son irremplaçable livre de lecture nous a marqué durablement.

Voici ce que j'en retenais vers mes neuf ou dix ans et que j'ai, pour toujours, gardé en ma mémoire.

C'est mon "Tour de France" qui m'a appris que le père de Colbert, marchand drapier rémois, tenait boutique à l'enseigne "Au long vêtu" ; que le général Drouot, des campagnes de l'Empire, repassait ses leçons d'écolier, le soir, à la lueur du four de la boulangerie paternelle ; que Jacquard inventa le métier à tisser et Philippe de Girard le métier à filer le lin ; que Pierre Puget et David d'Angers étaient statuaires ; que Pierre-Paul de Riquet, ingénieur, fit creuser le canal du Midi ; que Vauban était sans égal pour fortifier les villes ; que Dupuytren fut le plus grand chirurgien de son temps et Louis Pasteur un bienfaiteur de l'humanité ; que le navigateur La Pérouse, albigeois,

périt assassiné par les sauvages de Vanikoro, au Pacifique ; que Claude Gellée, dit le Lorrain, un de nos grands paysagistes du XVII<sup>ème</sup> siècle, se complaisait enfant, à contempler les couchers de soleil ; que le malouin La Bourdonnais avait beaucoup voyagé, au service de la France, et fut mal récompensé par un embastillage prolongé.

Comme dans notre petite histoire, nous retrouvons nos héros habituels : Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Bayard, la gloire du Dauphiné, et tant d'autres grands noms que je ne saurais tous citer. La liste en serait interminable ;

Il n'est pas jusqu'à l'épisode des Bourgeois de Calais qui n'ait trouvé place dans notre livre. L'occasion s'en présenta lorsque André et Julien partis pour rejoindre leur oncle à Marseille, se retrouvent, poursuivant leur recherche, dans le Nord du pays. Je me rappelle l'illustration représentant Philippine de Hainaut agenouillée aux pieds de son cruel époux, le roi Édouard III, et implorant la grâce des infortunés otages, sur le point d'être pendus.

"Ah ! Madame, faisait-on dire au roi, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs !"

Que de grands hommes dans notre France ! Mais ce n'était pas tout. Mon précieux livre était une source inépuisable de savoir, d'un savoir à notre portée. Il nous apprenait, par exemple, comment se fabriquait le fromage de Gruyère, en Franche-Comté. C'est par lui également que je connus la façon d'engraisser la volaille en Bresse, ou d'élever les vers à soie dans les magnaneries de la vallée du Rhône. Et c'est toujours par "Le Tour de France" que je sais, depuis près de soixante ans, que les paysans du Jura occupaient leurs longues veillées d'hiver à la fabrication de pièces d'horlogerie pour les ateliers de Besançon ; que les couteaux se faisaient à Thiers, en Auvergne, et que les armuriers de Saint-Étienne trempaient, pour le durcir, l'acier des épées dans les eaux du Furens.

L'énorme marteau-pilon à vapeur des usines du Creusot, qui pouvait tout aussi bien forger une lourde pièce de métal chauffé à blanc, que briser une coque de noix sans abîmer le fruit ; ou encore boucher délicatement la bouteille de l'ouvrier, nous émerveillait en même temps que le petit Julien. N'était-ce pas prodigieux de voir la docilité avec laquelle le monstre obéissait aux ordres, même saugrenus, de son maître ?

De même, je sais depuis l'âge de 9 ans, grâce à ce parfait éducateur, qu'un certificat de travail n'a de valeur réelle qu'après sa légalisation par le maire ou le commissaire de police. Le fac-similé d'un tel document figurait dans les illustrations. C'était celui qu'un serrurier d'Épinal avait délivré à André Volden "pour valoir ce que de droit".

Mais il faut bien s'arrêter, autrement je n'en finirais pas. Je passe donc sous silence, non sans au moins le mentionner, les leçons de géographie contenues dans notre livre : les Alpes, les Pyrénées, les monts d'Auvergne, l'océan, les mers, les ports : Marseille, Bordeaux, Le Havre, Dunkerque...

Il m'était bien permis, n'est-ce pas, en présentant mon "Tour de France" de parler de gratitude ?

Un mot encore. Ce fameux livre était commun aux écoles libres et aux écoles publiques. Simplement, notre édition se trouvait échoppée, "expurgée" depuis les lois de séparation, de phrases telles que : "Les deux enfants firent une fervente prière avant de s'endormir"... ou bien "remercièrent Dieu de les avoir conduits dans le bon chemin". Pour le reste, on n'avait rien changé de l'édition originale.

La grande classe, la première, celle de M. Mégissier, le directeur, comportait deux sections : le cours moyen et le cours supérieur, lequel nous amenait jusqu'au certificat. Ce qui n'empêchait pas l'infatigable maître de préparer quelques "élites" au brevet élémentaire. Les vicissitudes de l'existence ne me permirent pas - l'ai-je point raconté ailleurs - de me joindre à ce petit groupe de privilégiés.

Le croirait-on ? Le brillant élève de chez M. Dromer, premier ex æquo, se révéla d'emblée médiocre au cours moyen de M. Mégissier, passant facilement, d'un mois sur l'autre, de la première aux dernières places, au désespoir de ma mère et à l'indignation active de mon père, qui savait me "payer" comme je le méritais.

Comment expliquer un tel revirement ? C'était très simple et sans mystère. Certes, j'apprenais mes leçons avec la même facilité que l'année précédente, n'ayant nullement sombré dans l'idiotie ou l'imbécillité. Je continuais à collectionner les mêmes bonnes notes, en toutes matières, ou presque. Mes compositions mensuelles restaient d'une qualité qui était souvent la meilleure. Seulement, voilà le hic ! Je tenais un rôle essentiel primordial, dans une équipe calamiteuse de dissipés. Turbulence, ricanements et surtout bavardage étaient les éléments majeurs de notre déplorable comportement. Personnellement, au témoignage peu suspect de notre maître, j'étais bavard "comme une pie borgne" !

Il arrivait même parfois que mon inconduite, au sens où l'entendait M. Mégissier, se compliquât, s'aggravât - et sérieusement - d'une manifestation intempestive de folle gaieté dont je n'étais pas maître. Un psychologue de métier n'aurait pas manqué d'étiqueter mon cas sous un vocable scientifique.

A propos de tout et de rien, au moment le plus imprévu et le plus fâcheux, par exemple dans un silence relatif de la classe, je sentais naître en moi une crise de fou-rire qui éclatait soudain, sans cause, inexplicable, bruyante, incontrôlable, irrépressible. En somme, ce n'était pas de ma faute et je n'y pouvais rien. Il fallait que la crise se passe ; et même la colère de M. Mégissier qui lui faisait pendant, ne pouvait pas l'arrêter. L'annonce d'une sévère punition, bien loin de me calmer, me faisait repartir de plus belle. C'était pathologique ! Je riais aux éclats... et j'étais malheureux.

Le maître me faisait alors passer dans le petit cabinet d'histoire naturelle où, durant un bon quart d'heure, j'avais loisir de contempler dans leurs bocaux remplis d'alcool, vipères, couleuvres, orvets, batraciens et autre courtilière. Je revenais péniblement au calme. Et M. Mégissier qui, au fond, devait comprendre mon cas, mais ne pouvait l'excuser au nom de la discipline, venait me prier sèchement de regagner ma place. Je n'avais plus qu'à essuyer mes larmes, mes larmes de fou-rire et m'efforcer de ne pas repiquer une nouvelle crise. Ce qui, bien entendu, aurait rempli de joie les petits camarades qui n'attendaient que ça !

Cette véritable infirmité, qui a peut-être un nom en neuropsychiatrie, m'aura poursuivi toute mon adolescence, de sorte que je pouvais, à l'occasion, prendre figure de demeuré...

Donc, M. Mégissier avait horreur de la dissipation, du chahut ; et surtout il voulait et devait avoir le dernier mot. La "gent caquetteuse", comme il nous désignait par ironie à ses moments de bonne humeur, étant quasiment imbattable sur les leçons et les devoirs, le maître avait trouvé un moyen efficace de nous "posséder" quand même. Au nom, peut-être, de l'équité, d'une morale bien comprise. Et au bénéfice certain de camarades moins doués, mais plus sages que nous qui ne



l'étions pas du tout.

Voici comment M. Mégissier avait résolu le problème. Exceptionnellement, et à notre intention, la note quotidienne de conduite était donnée sur vingt, alors que les matières d'enseignement étaient notées sur dix. Un seul avertissement faisait tomber quatre points, de sorte que cinq avertissements étaient sanctionnés, outre l'inévitable punition, par un zéro pointé !

Or, nous étions deux ou trois parmi les bons élèves, si l'on peut dire, à ne récolter chaque jour qu'un zéro en conduite. Ce qui nous conduisait fatalement à une moyenne mensuelle de même ordre. En outre, je ne jurerais pas que M. Mégissier, mettant le paquet, comme on dit, n'aggravait encore notre cas en affectant la note de conduite du coefficient deux. Soit, pour les sages, vingt que multiplie deux égale quarante ; et pour nous, zéro que multiplie deux égale, hélas ! toujours zéro. D'où, les mois néfastes, nos dégringolades spectaculaires.

Il fallait pourtant rentrer à la maison avec le résultat catastrophique et faire signer par mon père - c'était toujours le père qui devait signer et lui seul comme l'exigeait le maître - le petit carnet calamiteux. Le cérémonial de la signature était immuable : une solide raclée, qui n'était pas volée, précédait cette indispensable formalité. D'ailleurs, je n'aurais pas osé, pour éviter la correction, commettre ce faux en écriture privée : imiter le visa de mon père. Le risque était trop gros.

oooooooooooo

L'année d'après, nous arrivions au cours supérieur. C'était des plus sérieux puisque, pour la plupart d'entre nous, il n'y aurait plus rien après, en fait d'études. Perspective réjouissante pour d'aucuns, mais dont je n'étais pas.

Dès le premier jour de la rentrée, les perturbateurs venant du cours moyen reçurent un sérieux avertissement en forme de mise en garde. Il n'était plus question, en ce cours terminal débouchant sur le certificat d'études, de faire le "zouave", nous prévint charitablement M. Mégissier. Faire le zouave, on ne voyait pas trop ce que ça signifiait ; mais on comprenait bien, à la mimique du maître comme au ton de sa voix, que les choses se gâteraient très vite si on continuait sur la lancée de l'an dernier.

En fait, mon travail resta de qualité, parce que j'aimais l'étude. Quant à la conduite, eh bien ! elle s'amenda sensiblement. La notation qui nous avait fait grand tort au cours moyen, s'humanisa. La conduite, de nouveau, plafonna à dix points, sans coefficient. Mes zéros en discipline devinrent rares, toujours sur le tarif des cinq avertissements. J'avais désormais des notes acceptables ; une fois au moins, je me payai un huit ! Un seul avertissement pour toute la journée. C'est tout juste si M. Mégissier ne tira pas la cloche pour fêter l'événement ! Donc, plus de catastrophe à redouter de ce côté là.

Les bavardages étaient le plus souvent sanctionnés par des lignes à apprendre. Marcel Prunier (dont je salue au passage la mémoire) et moi, trop souvent repérés, nous apprenions les nôtres avec tant de facilité que c'en était désolant pour le maître, qui n'aurait pas été fâché que le pensum ne fût pas trop vite expédié. Il va sans dire que les lignes devaient s'apprendre en supplément et en dehors des leçons, soit à l'étude, soit à la maison, mais jamais durant les heures de classe. Les quelques milliers de vers que j'ai ainsi appris - et retenus - par tranche de 50, 100 ou même 200 lignes les mauvais jours, je le dois à M. Mégissier, à sa façon intelligente de nous choisir les textes-punitions. Citons entre autres "Les pauvres gens", "La vision de Dante", de Victor Hugo ; Le Cid, Les Horaces, de Corneille ; Les Plaideurs, de Racine :

" Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera.  
"Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera"...

Et, pour chaque pièce avalée de la sorte, j'ai appris tous les vers, de tous les rôles. Un rien !

On sait que les poèmes se retiennent, s'apprennent plus facilement que la prose. Aussi, quand notre maître était de mauvaise humeur, nous écopions de quelques pages de prosateurs, qui nous libéraient du pensum moins facilement et bien moins vite que nos amis poètes.

Voilà pourquoi, par exemple, j'ai su, en son entier, "La vie d'Ésope", de La Fontaine. Je vous en donne ce court passage que je cite, bien entendu de mémoire :

"Un certain jour de marché, Xanthus qui avait dessein de régaler quelques convives, lui commanda d'acheter ce qu'il y avait de meilleur au monde et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles furent accommodées à toutes les sauces : entrée, second, entremets, tout ne fut que langues..."

La langue, la meilleure... et la pire des choses, comme nous l'apprenait la fin de l'anecdote et comme le soulignait ironiquement M. Mégissier, quand je venais lui réciter ma punition.

○○○○○○

Dans ma lettre à M. Jean Guéhenno reproduite en tête du livre, j'ai déjà parlé de mon certificat d'études. Je n'y reviens que pour rappeler un détail. Le sujet de la rédaction - qui donc l'avait choisi ? - était bien insolite. Et propre à "étendre" les candidats, sans pour autant savoir ce qu'ils valaient vraiment. Qu'on en juge.

"Au début de la guerre, on vous a lu en classe l'histoire de la malheureuse Serbie. Dites ce que vous en avez retenu".

Je n'invente rien.

Tous les instituteurs du canton, ce jour-là à Tinchebray, étaient consternés. La plupart, à commencer par M. Mégissier, se déclaraient même incapables de traiter un tel sujet. Et nous alors, et ceux qui n'étaient pas là le jour de la lecture, effectivement prescrite par le Ministre de l'Instruction publique ?

Les maîtres ne manquèrent probablement pas de protester auprès de M. l'Inspecteur d'académie, présent comme je l'ai dit, et de M. l'Inspecteur primaire, pour qu'aucun zéro éliminatoire ne s'en vienne sanctionner maintes rédactions. Peut-être même un sujet plus conforme à ce qu'on peut demander à des enfants de douze ans fut-il proposé ? C'est qu'en effet le plus grand nombre des candidats, pour ne pas dire la quasi-totalité, étaient incapables d'écrire même un seul mot sur l'histoire serbe. Quelle singulière inspiration pour vérifier les qualités rédactionnelles de notre petit monde !... Sans doute nous laissa-t-on le libre choix du sujet. Le mien, l'orgueil aidant, se porta, c'était dans ma nature, sur le plus malaisé, sur la Serbie.

Heureusement pour mon inconséquence présomptueuse, j'avais gardé un souvenir, un seul, de la lecture officielle dont il s'agit. Je m'étendis donc complaisamment sur la légende d'un certain Marco Krialévitch (?), qui doit se promener dans l'histoire de la Serbie un peu comme notre

Grand-Ferré dans la guerre de Cent ans. Il est possible que mon effort de bonne volonté - qui était surtout une manifestation d'orgueil - fut apprécié et noté très au-delà de son mérite.

Est-ce à Marco Krialévitch ou à mon excellente récitation - au témoignage de M. l'Inspecteur d'académie - de "La manie des conquêtes", aux deux peut-être, que je fus redevable de mon classement : premier du canton de Tinchebray ? Tradition familiale au demeurant puisque mon père et ma mère, en leur temps, avaient été classés de même.

oooooooooooooooooooo

J'aurais pu dire tant de choses encore sur la classe de M. Mégissier. Comment il nous apprenait les chants en raclant quelque peu du violon ; ses accès de bonne humeur, de jovialité, quand il était content de nous, ce n'était pas fréquent ; le ton inimitable qu'il prenait lorsque, très courroucé, il nous appelait à sa chaire d'un redoutable "viens là !" qui ne présageait rien de bon...

Mais soyez tranquilles. Nous allons retrouver M. Mégissier au jour de la distribution des prix.

### III

#### LES PRIX

ooooo

La cour de la mairie, "sous la halle" comme on disait jadis, grouille pour l'instant d'enfants turbulents et joyeux, qu'accompagnent des parents endimanchés et le "tout-Tinchebray". On crie, on piaille, on rit, on s'interpelle ; on papote entre grandes personnes ; on confronte ses espoirs ou ses craintes.

- Je ne sais pas ce qu'a fait le mien cette année.
- C'est comme pour la nôtre... Enfin !...

Et l'on exhale, pour l'interlocutrice qui vous écoute à peine, un soupir hypocrite qui ne peut la duper. Car elle en tient autant à votre service !

C'est bien connu, surtout en Normandie : on dit le pire en supposant le mieux.

Au demeurant, tous ces parents espèrent "contre toute espérance", comme le dit un poète dont j'ai perdu le nom.

Les mères surveillent attentivement leur progéniture. Dame ! Il faut qu'elle reste présentable jusqu'à la fin.

- Paul, laisse donc ton col tranquille !
- Jean, ne mets pas ton doigt dans le nez !
- Lucienne, fais attention à ta robe !...

Les recommandations pleuvent, ainsi que les ultimes conseils. Aussi bien tout le monde est rayonnant, même un peu exalté, et les plus enthousiastes ne sont pas forcément les enfants.

C'est le jour des prix ! Et c'est aussi le Quatorze Juillet. Bref, c'est le grand jour, celui si attendu

de tous : écoliers, écolières et parents. Pour d'aucuns - qui ne sont pas les plus nombreux - le jour du triomphe public. Pour les autres, la masse, c'est simplement le jour de la grande fête des écoles et c'est cela surtout qui compte.

oooooooo

Mais voici que maîtres et maîtresses ont frappé dans leurs mains et, aussitôt, la jeunesse qui attendait impatiemment ce signal fonce vers ses bancs, classes séparées, les filles sur la droite, les garçons de l'autre côté.

Au fond de la cour, dans la galerie, une estrade a été dressée. Trois ou quatre marches y donnent accès. Des baliveaux l'entourent, qui en font comme une salle verte, abondamment fleurie. Çà et là, des écussons tricolores, garnis de drapeaux, ont été disposés. La galerie de droite en entrant (occupée maintenant par les bureaux de la mairie) abrite du soleil la fanfare municipale, aux ordres de M. Lamberty.

Graduellement, insensiblement, le silence s'établit. Tout à l'heure, à l'appel des premiers noms, il sera presque intégral.

Mais voici que se rassemblent autour de leur maîtresse une trentaine de grandes filles. Écoutons-les chanter.

"Charman...ante allégresse !  
Inno...O...cente ivresse !  
Veut que...eu l'on s'empresse,  
Tous les...es bancs sont pris.  
La grand salle est pleine,  
On s'y place à peine,  
La jeunesse est rei...ei...Ne :  
C'est le jour des prix !  
C'est le jour... des... prix !"

Allegro vivace, les élèves de Mademoiselle Guérin viennent d'entamer la partie concertante de la cérémonie.

A quoi répliqueront, dans la demi-heure qui suit, meublant l'espace d'entre acte, les grands gars de Monsieur Mégissier.

"Jeunes gens, jeunes filles,  
Ayons le cœur joyeux !  
Vers l'aurore qui brille  
Il faut lever les yeux.

oooooooooooooooooooooooooooo

"Haut les cœurs !... En avant !...  
L'espérance nous appelle...  
Son drapeau... flotte au vent...  
Chers amis... qu'elle est be...elle  
Au so...o...Oleil levant !..."

oooo

La distribution des prix commençait naturellement par les tout-petits, par les bambins de l'école maternelle. Elle se poursuivait, classe après classe, jusqu'aux plus grands : les élèves de M. Mégissier et les fillettes de M<sup>elle</sup> Guérin. On comprendra facilement que je limite mon récit à l'école des garçons. Les filles, au moins en cette circonstance, ce n'est pas mon affaire !

Les premiers enfants à récompenser étaient ceux de sept ans, les petits de la cinquième classe. Leur maître commençait aussitôt son appel :

- André... Prix de... Tant de fois nommé.
- Robert...

Et ainsi de suite.

oooo

Laissons pour un instant se dérouler sans nous la cérémonie et revenons, par la pensée, dans la classe des grands ; le cours supérieur, la classe terminale dirait-on aujourd'hui.

Dans la dernière semaine de juin, les prix étaient notre seule, notre unique préoccupation. Tous, nous voulions être dans les premiers, dans les tout-premiers, sinon le premier. Nos moyens étaient divers et, au total, plaçaient les meilleurs d'entre nous sur un pied d'égalité. Alexis... régnait sur l'orthographe. C'était le coq, disait M. Mégissier, annonçant le zéro faute ; Marcel... était remarquable en toutes matières. Même en dissipation où, cependant, j'étais presque en mesure de lui damer le pion ! Je triomphais en rédaction et en histoire. D'autres enfin, brillaient plus ou moins dans les diverses branches de notre léger savoir.

Ainsi, l'effort final de notre année scolaire allait trouver sa récompense, ou sa défaite, dans les ultimes compositions de l'année.

C'est dire qu'il fallait s'appliquer, écrire lisiblement, éviter les taches et les coins recroquevillés du cahier. Si possible, œuvrer au mieux de nos moyens intellectuels, servis par une mémoire fidèle ou défaillante ;

On en rêvait la nuit, de ces fameuses compositions ! Elles nous enfiévrèrent, nous exaltaient car, à dire le vrai, il s'agissait bel et bien de nos propres "Olympiades" ! Mais qui remporterait la médaille d'or, je veux dire le prix d'honneur ? Mystère !...

Certes, le classement final procédait équitablement du travail de toute l'année scolaire, des moyennes, mais, en dernier ressort, les compositions de juin restaient prédominantes. Comme si le maître entendait tirer de nous le maximum dans cette épreuve finale.

Le travail terminé, nous nous interrogeons, in petto : N'ai-je pas fait trop de fautes à la dictée ? Mes problèmes sont-ils justes ? Mon dessin n'est pas mal, mais l'histoire, mais les "sciences" ?...

Bref, nous étions un peu inquiets, tout en affichant, pour les autres, les "adversaires", une assurance qui ne trompait que les naïfs.

Les plus futés, les plus malicieux, dont j'étais, prétendaient, à l'inverse, avoir tout raté, n'avoir

rien su faire, alors que, dans notre for intérieur, présomptueux et suffisants comme nous étions, nous savions bien qu'il y avait NOUS d'abord... les autres après, que nous écrasions de tout le poids de notre condescendance...

Oui mais, comme on dit, il n'y a que le résultat qui compte. Et, précisément, ce résultat ne nous était révélé qu'au dernier moment de la distribution des prix, lorsque le maître appelait votre nom, parfois suivi, les bonnes années, de l'énumération imposante des matières où notre supériorité relative s'était, pour une fois, affirmée.

Mais allez donc savoir !...

oooooooo

Après cette petite digression, revenons dans la cour de la mairie où, justement, M. Dromer, le maître de la deuxième classe, vient de nommer son "major de promotion".

On allait donc passer aux choses sérieuses, celles qui nous concernaient directement : le palmarès du cours supérieur de la grande classe (Celui du cours moyen trompant notre impatience).

Par une espèce de machiavélisme mâtiné de "suspense", comme on dit maintenant, et qu'on appelait alors, en bon français, l'attente ou mieux l'expectative, l'appel des noms commençait par le dernier, pour remonter, de proche en proche, jusqu'aux meilleurs et finalement, terme suprême, jusqu'à l'Élu, avec un grand E.

Les derniers classés - ils le sentaient confusément - étant sans ambition, sans espoir et sans prétention, allaient chercher leur mince plaquette rouge et revenaient s'asseoir, sans honte comme sans gloriole de mauvais ton.

L'appel se continuait ainsi, dans l'indifférence affectée des calés de la classe, dont l'attention ne s'éveillait vraiment que lorsque l'on arrivait vers les premiers du classement.

- Quatrième ! Pierre...

Sur l'estrade, la cérémonie se prolongeait un peu. Le conseiller municipal, le notable chargé de remettre le prix, éprouvant le besoin de développer son compliment.

- Troisième !... poursuivait implacablement le maître : Raymond... :

1er prix d'histoire,

1er prix d'orthographe,

1er prix de bonne conduite,

2ème prix de calcul,

2ème prix de géographie, etc.. etc..

... Tant de fois nommé !

C'est alors qu'il fallait regarder le visage des deux élèves restant à appeler, et plus encore la tête que faisaient leurs parents. Le bruit confus des conversations chuchotées entre grandes personnes faisait soudain place au silence le plus total. On aurait entendu sonner l'horloge de la place Saint-Rémy. Chacun retenait son souffle : c'était l'heure, la minute, l'instant de vérité ! De nos jours, les rescapés de cette distribution de prix d'autrefois n'attendent pas, avec plus de fièvre,

d'appréhension, d'anxiété, la proclamation du nom de qui doit présider aux destinées de notre pays ; ou, s'il s'agit d'outre-Atlantique, de celui qui peut peser sur celles du monde entier. Autre temps !...

Finalement, après une pause savamment mesurée, M. Mégissier se décidait :

- Deuxième prix : Paul... Tant de fois nommé.

C'était fini, plutôt, tout allait commencer !

La mère infortunée de ce deuxième, bien mortifiée, loin de se satisfaire de l'excellent résultat de son gamin, dont l'énumération des prix particuliers n'en finissait plus, lui en voulait sourdement de "l'affront" qu'il venait de lui infliger publiquement ! Pensez Madame, comme on allait rire de sa déconvenue dans Tinchebray ! Le deuxième, seulement le deuxième !...

Toutes les mères étaient pareilles.

Comment voulez-vous après ça que nous ne soyons pas les plus vantards, les plus orgueilleux, les plus vaniteux de tout le canton ?

Sur un signe de notre maître, le chef de la fanfare levait sa baguette pour l'exécution de l'hymne national.

Tous les enfants se levaient, presque spontanément - ayant été préalablement éduqués. Les hommes, qui se tenaient debout, écoutaient la Marseillaise dans le silence, quasiment au garde-à-vous, enlevant le chapeau ou la casquette. Il n'y a pas de quoi rire, maintenant que la gouaille ou l'indifférence remplacent trop facilement la dignité et le respect des choses.

C'est alors, mais alors seulement, que le maître annonçait, d'une voix grave et solennelle qui retentit encore dans mes oreilles après tant d'années, le nom de l'Élu, du premier, d'ailleurs déjà désigné par élimination.

- Prix d'honneur ! Élève X...

Le triomphateur, un rien fiérot, gravissait lentement les marches de l'estrade avec des mines de prix Nobel, pour recevoir des mains de M. le Maire ou du Conseiller général, un magnifique volume, et la glorieuse couronne en papier doré. Cependant que sa mère, ne sachant trop quelle attitude adopter, choisissait de pleurer à chaudes larmes au milieu de la foule admirative.

ooo

Avant de revenir, fanfare en tête, dans la cour de l'école, pour la photographie de groupe, que je dise un mot de ce qu'étaient nos prix.

Achetés par la municipalité, ou offerts par les notables : Conseiller général, Conseiller d'arrondissement, conseillers municipaux, délégués cantonaux et autres mécènes, c'étaient de belles éditions, souvent richement reliées, avec des titres propres à intéresser nos jeunes imaginations. L'aventure, avec Félimore Cooper et ses Mohicans ; le merveilleux, représenté par les extraits des "Mille et une nuits", qui ne venaient pas, on s'en doute, de la traduction du Docteur Mardrus, mais tirés de celle, "ad usum Delphini" d'Antoine Galland. Traditionnellement,

le prix d'honneur de la première classe, le plus prestigieux, s'intitulait : "Les Beaux-Arts". J'ai oublié le nom de son auteur.

Les plus beaux livres avaient presque la dimension des tomes du gros Larousse en six volumes. Couverture rouge, le plus souvent, avec la tranche dorée et titres repoussés, rehaussés d'or. C'était magnifique. Tels étaient on s'en souvient peut-être, les deux prix d'honneur de l'école maternelle que j'ai déjà décrits.

Mais il faut dire que la grosseur, le poids, l'aspect général de l'ouvrage, comptaient autant, sinon plus, que le récit qu'il recelait entre ses flancs ?

Une année, M. Mégissier avait reçu pour les prix un bel in-octavo, en fait une anthologie de Victor Hugo. Il voulait démontrer à ses petits "Béotiens" la beauté littéraire d'un livre qui avait une tout autre valeur intellectuelle que les beaux volumes dont je viens de parler. Dans son esprit, il le destinait à l'un ou l'autre de ses meilleurs élèves et, pour connaître notre sentiment, pour nous convaincre aussi, il nous lisait parfois des extraits de ce livre.

C'est ainsi que nous connûmes l'existence de Jean Valjean et du bon évêque Myriel. Le maître "savait" lire ; il y mettait le ton et nous l'écoutions en silence, réellement intéressés. Tout comme Gilliatt, l'humble pêcheur des "Travailleurs de la mer", nous éprouvions "l'horreur indescriptible" dont parle Hugo, lorsque la pieuvre monstrueuse lance son premier tentacule.

Ces récits-là nous captivaient, mais personne ne désirait le livre en prix ; il était trop mince, trop terne d'apparence et il ne pouvait soutenir la comparaison avec la rutilance, les ors, et, surtout les confortables dimensions de nos prix traditionnels. Il faut bien reconnaître, au surplus, que nombre de parents, plus Béotiens encore que leurs gosses, auraient été vexés de voir le fils doté d'un aussi mince ouvrage.

A qui Victor Hugo fut-il attribué ? Probablement à un élève moyen qui dut le recevoir avec dépit et amertume.

oooooooo

La distribution des prix achevée, il ne restait plus, pour finir la cérémonie dignement, qu'à reconduire notre petit monde jusqu'à l'école.

Les lauréats, alignés sur un rang, les bras chargés de leur précieux volume, couronne au front, précédaient la fanfare Sainte-Cécile et sa bannière, qui était aussi médaillée qu'un vieil officier de la Coloniale. On jouait une marche entraînante. Les clairons et tambours de "La Tapageuse" accompagnaient aux endroits voulus.

Derrière, suivaient les autres enfants, les parents, les amis et les badauds, qui ne manquaient pas !

C'était du meilleur effet dans la grand-rue, ornée de baliveaux, de guirlandes et richement pavoisée aux couleurs nationales.

Dans la cour de la communale, M. Calbris, le photographe que vous connaissez bien, allait maintenant officier...



J'ai le bonheur de posséder une de ces photos des prix, par la suite éditée en carte-postale. Mon vieil ami, André Costard, m'a fait l'agréable surprise de me l'offrir au dernier jour de l'an. Elle dépasse assez largement son demi-siècle.

Elle est là, sous mes yeux, pendant que je trace ces lignes. Mon Dieu ! Que de visages hélas disparus, dont celui de ma mère ; également les visages d'Irma, de Jules, de Victorine, de Charles, son mari ; et de tant d'autres. Mais je retrouve aussi, avec un grand plaisir, nombre de mes petits camarades de jadis. Qu'ils soient satisfaits. Je les ai tous identifiés. Et c'est pour eux, d'ailleurs, que j'entreprends d'écrire ces souvenirs de notre enfance.

ooo

Au milieu de la photographie, entouré de ses adjoints, se tient notre directeur, notre maître, en habit, col cassé, cravate blanche et chapeau haut de forme. Aucun ministre n'eût été plus représentatif. Issu d'une famille modeste, il était né grand-seigneur. C'était un "Monsieur", au plein sens, au meilleur sens du terme, et qui savait se faire respecter, se faire aimer de tous : élèves et parents. Croyez-moi, ce n'était pas des plus faciles !

André, mon aîné, et toi, Robert, je ne sais pas si ces lignes tomberont un jour sous vos yeux. Sachez seulement qu'en les écrivant je n'ai ambitionné rien tant que pérenniser la mémoire de votre père, de notre maître révérend : Monsieur Alfred Mégissier.

--==ooOO§OOoo==--

- II -

I

## LES GARNEMENTS

oooooo

Nous étions quoi, au juste, mes camarades d'avant la guerre, des garnements, de jeunes voyous ou des mauvais sujets ?

Voyons ce qu'en dit le Petit Larousse.

"Le voyou est un individu de mœurs crapuleuses... ou un enfant mal élevé."

"Le garnement est un mauvais sujet... ou un enfant insupportable".

Et le mauvais sujet est une "personne méchante et vicieuse".

Voilà ! Si l'on s'en tient à ces définitions lapidaires, catégoriques et sans nuance, il me faut reconnaître que j'étais, à tout le moins, un garnement et un voyou. Garnement : étant insupportable ; et voyou, parce que mal élevé. Quant au mauvais sujet, je laisse à ceux qui m'ont connu le soin de décider.

Mal élevés ! Ne l'étions-nous pas tous peu ou prou ? "Espèce de mal élevé", "petit malappris" : voilà ce que nous disaient, non sans quelque raison, les personnes de condition relevée que nous importunions de nos polissonneries. Sans compter, devraient-elles penser, les risques de contamination que nous faisons courir à leur progéniture. Aussi, la grande affaire du temps était de ne pas mélanger serviettes et torchons, de marquer convenablement ce qui doit séparer le bon

grain de l'ivraie. Je n'insisterai pas sur la méthode alors choisie, si vous voyez ce que je veux dire. Quant à la différence réelle d'éducation, on me permettra de sourire...

oooo

Et, puisque l'occasion se présente, parlons-en un peu, justement, de l'éducation. Je suis de ceux qui pensent qu'elle ne s'apprend pas dans les livres. Il s'en imprime pourtant, sous le vocable de "Savoir-vivre", et peuvent rendre service à qui entend "paraître", donner le change, c'est-à-dire aux parvenus.

L'éducation est contagieuse, comme la rougeole ou la scarlatine. Elle "s'attrape" chez soi, à la maison, chez les parents. C'est une question de naissance. Or, la naissance est une loterie. De même que tout le monde ne peut "avoir la chance d'être orphelin", comme le "Poil de Carotte" de Jules Renard le constatait avec regret, de même tout le monde ne peut être fils de roi, de duc... ou même, plus prosaïquement, de l'épicier du coin. Que le rejeton du Comte Untel sache se tenir correctement à table ou au salon, baiser la main des dames, c'est de sa condition. S'il est de surcroît intelligent, on en fera un gentleman. J'ai toujours admiré mes contemporains (sans les avoir d'ailleurs fréquentés) qui, servis par la naissance, ont su se montrer dignes de cet avantage irremplaçable. Autant je n'éprouve que mépris pour ceux d'entre eux qui se sont, par la suite, effondrés.

Mais le type d'individu que je condamne résolument c'est bien le parvenu. Je risque son portrait (fictif en ma pensée). Ayant réussi, par sa valeur peut-être, par son intelligence, ses relations ou par tel coup de chance, à s'élever très au-dessus de sa condition première - ce qui est bien - pourquoi veut-il absolument faire croire, contre toute évidence, qu'il est sorti de la cuisse de Jupiter ? C'est là tout le reproche que je lui fais. Et c'est ce qui le définit. Du moins à mon jugement.

Oserai-je avancer après cela que je suis l'antonyme d'un tel individu ? Et bien oui, j'ose. Certes, la chance, en même temps qu'un effort minimum, m'auront permis une certaine escalade, comme on dit aujourd'hui. Mais ce n'est pas à vous, mes camarades d'enfance, que je ferais accroire que "Monsieur mon père" était une notabilité ou quelque chose de ce genre. Je n'ai pas à me fabriquer, pour la galerie, de prestigieux ancêtres. Les miens, plus que modestes, me suffisent. Petit-fils, fils d'ouvriers et ouvrier moi-même du temps de ma jeunesse, je garde la fierté de mes humbles origines.

Donc, j'étais un enfant mal élevé, espiègle, polisson. Après tout, il en faut bien pour la comparaison. Comment pourrait-on, autrement, valoriser et faire briller les autres ?

Le vieil homme que je suis devenu n'a pas tellement changé. Par la force des choses, il s'est frotté à des gens "bien". Mais si on gratte la mince pellicule de "civilisation" qui l'enrobe, on verra que le fond est resté le même. Le savoir-vivre, l'éducation et, singulièrement, les mondanités, m'intéressent médiocrement, dans la stricte mesure où il en faut un minimum pour s'épargner la qualification de rustre ou de manant. Et pour ne pas humilier la famille. Mes ambitions sont ailleurs...

oooooo

Ma longue digression m'éloigne de mon sujet qui est de narrer quelques-uns de mes, de nos "méfaits" ou, pour être plus près de la vérité, de nos espiègeries.

Quand on les regarde avec un recul de près de soixante ans, elles paraissent bien anodines, nos petites incartades. Et pourtant, à l'époque, elles prenaient souvent à nos yeux, surtout à ceux de nos censeurs, une importance excessive.

Vous en jugerez par les quelques anecdotes qui suivent.

ooo

On comprendra après ce préambule que si attirante qu'elle fût pour moi la forge de Berlaubette ne brûlait pas tous mes loisirs. Sinon, comment aurais-je pu, avec les petits camarades du quartier et lieux circonvoisins, tenir mon rôle de garnement par les chemins ou les rues de la ville ?

Au vrai, nous ne faisons rien de pendable. Mais, comme on ne prête qu'aux riches - et nous étions si malicieux ! - les âmes charitables rendaient d'emblée bien criminelles des espiègleries au vrai sans conséquence. Ainsi s'établissaient les fausses réputations. Un exemple au hasard fera comprendre le mécanisme. Avec mon inséparable ami, Robert Laîné, nous avons projeté de nous emparer d'un chat pour le faire souffrir un peu : la cruauté native des enfants est bien connue ("cet âge est sans pitié"). Or, nous ne pûmes, bien sûr, attraper notre future victime, ce qui lui épargna quelques désagréments. Il n'empêche que des gens soutinrent, avec les apparences de la véracité, que nous avions tout bonnement coupé la queue du chat, préalablement serrée dans un étau ; et que, par un raffinement de cruauté, nous avions limé le moignon sanglant du pseudo-supplicié ! En d'autres circonstances, des "témoins" de l'espèce enverraient facilement leur homme à l'échafaud !

Et le comble, c'est que nos deux cornichons, loin de se récrier et démentir cet acte de cruauté supposé qu'on leur imputait si généreusement, prenaient des mines complices comme s'ils voulaient, par leur attitude équivoque, authentifier ce racontar qui ne tenait pas debout. Voilà bien les gosses !

Mais pour autant, je n'étais pas, nous n'étions pas de petits saints ! Et Monsieur le Curé qui nous connaissait bien, ne nous aurait certes pas donné, comme on dit, le Bon Dieu sans confession !

oooooooo

Des garnements, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il y en avait autant que de garçons. Tout de même, en y réfléchissant, j'ose avancer que nous étions assez nombreux.

Au demeurant, que faisons-nous de bien répréhensible, en dehors des peccadilles qui enthousiasment la jeunesse sans courroucer excessivement les grands ? Le chapardage des fruits : cerises ou prunes, à la saison ; la tournée des sonnettes, le soir, au sortir de l'étude ; plus une infinité d'espiègleries, de polissonneries, parfois accidentelles (je pense aux carreaux cassés par les toupies à fouet ou le pirlit) ; ou encore quelques menues déprédations au détriment d'autrui et autres malices que nous pouvions commettre en collectivité ou bien à titre individuel. C'étaient celles-là surtout qui nous valaient les gros ennuis familiaux. Mon père était répressif !

C'est ainsi qu'un jeudi, je me trouvais, avec la bonne équipe, à la Madeleine. Une voiture automobile qui paraissait venir de Flers, modèle teuf ! teuf ! (de Dion-Bouton, Panhard-et-Levassor, cabriolet ou phaéton ?) montait péniblement la côte après le pont, à une vitesse très raisonnable. Mon démon familial - ce n'était pas un bon génie !... - ne me suggéra-t-il pas de

m'aller coucher en travers de la route, histoire d'épater les camarades ? Le chauffeur furieux - on le serait à moins - s'arrêta une dizaine de mètres avant l'obstacle... Lequel se releva précipitamment en détalant de toutes ses jambes, suivi des autres qui n'avaient pourtant rien à se reprocher.

L'anecdote me rappelle que vers la même époque, où l'apparition d'une voiture à moteur était un événement, un train automobile routier, dit train Renard, passa par Tinchebray.

--==ooOO§OOoo==--

2

## PRUNES ET CERISES

oooo

L'évocation du chapardage des fruits me remet en mémoire deux incidents d'ailleurs d'inégale importance.

Le premier est une histoire de prunes. J'avais, nous avions, car je n'étais pas seul, passé toute une après-midi de vacances ou de jeudi dans un prunier. C'était à la ferme de Champfleur, chez le père Berthout, que la guerre devait lourdement endeuiller. La sanction de notre maraude ne vint pas du brave fermier que nous étions en train de dépouiller - avec son consentement tacite - mais bien de notre séjour, trop prolongé, dans l'arbre. J'aurai tout expliqué en disant que je fus, durant bien des années, incapable de supporter jusqu'à l'odeur des prunes. Ce qui est bien normal après une mémorable indigestion de ce fruit, au reste délicieux...

oooo

L'histoire du cerisier que je vais maintenant raconter aurait pu avoir un tout autre dénouement. Son propriétaire est mort depuis longtemps et c'est assez pour que je taise son nom.

Nous étions installés, très inconfortablement, quelques galopins de mon acabit (Robert en était sans doute, inséparables comme nous étions) dans la ramure d'un cerisier, de ces cerises mi-sauvages, de valeur commerciale nulle, qui nous tachaient généreusement en un beau bleu-violet la langue, le palais, les doigts et surtout mouchoirs et poches de culotte, où nous entreposions les réserves de fruits non consommés sur place.

Nous étions en pleine euphorie lorsque nous entendîmes des aboiements accompagnés des vociférations du fermier, pseudo-victime de notre larcin.

- Attendez un peu que j'aïlle chercher mon fusil ! braillait-il au pied de l'arbre.

Et il commanda au chien :

- Médor, reste là !

Du coup, la cueillette fut stoppée et l'angoisse nous empêcha de consommer plus avant.

Pas moyen de descendre du cerisier avec ce corniaud de malheur qui paraissait aussi féroce que

son maître. Il aboyait furieusement, le nez levé vers ces insolites moineaux. Ah ! Nous n'étions pas fiers là-haut, nous demandant comment l'affaire allait se terminer.

L'irascible fermier reparut bientôt, armé seulement... d'un bâton. Mais c'était encore trop ! Sa colère avait dû fondre en chemin. Sans doute aussi avait-il réalisé que l'apparition, même seulement intimidante, de son fusil, lui aurait occasionné par la suite (nous en aurions parlé) des désagréments sans proportion avec, comme disent les gens de robe, le préjudice subi.

Il fallut tout de même qu'il disparût avec Médor et que de longues minutes s'écoulassent après leur retraite pour que nous descendions du cerisier en détalant sans demander notre reste. Avec le sentiment, vu la tournure des événements, d'avoir commis un acte hautement répréhensible...

Des cerises noires, sans grande valeur. De celles qu'on ne vend pas. Mais notre vieux fermier normand, bien en cela de notre race, devait placer la défense de son bien "c'est mon dré et mé j'y tiens", au-dessus de toute autre considération...

Bien des années après, j'apprenais que cet aimable paysan, au vrai un peu détraqué, avait toujours eu la désagréable manie de parler de fusil à la moindre contrariété.

--==ooOO§OOoo==--

3

## GASPILLEURS D'EAU

oooooooooooo

S'il est une disgrâce de la nature dont pourrait se plaindre la Basse-Normandie, ce n'est pas celle de manquer d'eau.

Même en période de grande sécheresse comme c'était le cas cette année, on ne saurait honnêtement affirmer que les herbages offraient un spectacle de désolation. J'étais à Tinchebray au milieu de l'automne et je n'ai pas eu l'impression, me promenant dans la campagne, que ce soit sur la route de Bernières ou de Saint-Jean-des-Bois, de me trouver en plein Sahara ! Ni que les vaches avaient besoin pour paître d'être dotées de lunettes vertes !...

Or, en ces temps lointains de mon enfance, deux vieilles et respectables demoiselles, qui habitaient à l'entrée de la rue de la Croix, à deux pas de la borne-fontaine, s'étaient instituées gardiennes de la distribution de l'eau. Du moins de cette distribution particulière que les galopins de mon espèce offraient généreusement à leurs semblables.

Une de nos gamineries préférées était, pour le premier arrivé à la borne-fontaine, d'essayer d'asperger les moins diligents par un manège jugé scandaleux et inconsidéré, sinon lourd de conséquences fâcheuses à venir, et que réprouvaient les demoiselles Gigan !

L'opérateur appuyait de tout son poids sur le bouton de la pompe, car le ressort était assez dur, et plaçait l'autre main sous le tuyau, de manière à obtenir un jet bien fourni pour arroser les petits camarades. Bref, on faisait "giler". Bien souvent, d'ailleurs, n'étant pas tous virtuoses, le premier bénéficiaire de l'aspersion était l'opérateur en personne qui, faute d'avoir donné à sa paume l'angle convenable, recevait en pleine face le jet destiné aux copains. Ce qui les remplissait de joie et

déclenchait les quolibets !

A peine avions-nous commencé notre espièglerie que les demoiselles Gigan (elles nous guettaient derrière les rideaux) sortaient toutes les deux, aussi vite que le permettaient leurs pauvres jambes usées, et nous accablaient de leurs reproches.

- Espèce de garnement ! disaient-elles, courroucées, avez-vous bientôt fini de gaspiller l'eau ! Quelle honte de gaspiller l'eau !... Et patati, et patata !...

Tout en proférant, à l'adresse des plus connus - c'était mon cas - cette efficiente menace :

- Je vais le dire à ton père !

Pour moi du moins, cela portait et me donnait de l'inquiétude.

Ce qui paraissait les tourmenter, ce n'était pas la crainte altruiste de voir rentrer chez eux des galopins plus ou moins trempés. Non. Mais plutôt celle, d'une naïveté désarmante, de voir la population tinchebrayenne victime de notre jeu coupable, soudainement privée, Dieu sait pour combien de temps, de cet élément indispensable à la vie : l'Eau !...

Et le plus drôle, c'est qu'elles étaient probablement convaincues, ces braves demoiselles Gigan, du risque réel que nous faisons ainsi courir aux ménagères de Tinchebray, par épuisement prématuré du réservoir de l'Arbré ! Dans une ville où, Dieu merci, la sécheresse n'est pas à ranger au nombre des calamités naturelles !

--==ooOO§OOoo==--

4

## LES CHIENS

oooooooo

Les chiens, eh bien ! En dehors des amis Faraud et Bock que nous retrouverons plus loin, on leur lançait quelquefois des pierres, selon notre humeur du moment, sans - heureusement - trop souvent les atteindre. Que celui qui ne l'a pas fait... nous jette la première pierre...

Nous avons nos clients. D'aucuns, parfois, se rebiffaient, esquissaient une charge en grognant, babines retroussées. Le chien des frères Bauer était de ceux-là. Il est juste de préciser que nous éprouvions réciproquement, le chien et nous, une crainte salutaire quand on se rencontrait au hasard de nos vadrouilles. Il n'aimait pas les coups ; et nous craignions d'être mordus. C'est pourquoi entre lui et nous les choses n'allaient jamais bien loin. Il suffisait que l'on se baisse, mimant le geste de ramasser un caillou, pour que l'animal se mette à hurler comme s'il avait déjà reçu le coup. C'est pourquoi nous l'appelions "Gueule d'avance" ! Mais il savait montrer les crocs et notre témérité n'allait pas au-delà d'un jet plus ou moins éloigné (plutôt plus) qui manquait généralement son but, sans que notre culpabilité s'en trouvât pour autant amoindrie. Au vrai, nous étions surtout féroces d'intention, sans que jamais les choses dépassent de beaucoup ce stade.

Il n'empêche que l'on nous attribuait, le plus souvent sans preuve, uniquement parce que nous étions des "possibles", des méfaits dont nous étions parfaitement innocents.

C'est ainsi que l'un de nous se vit faussement accusé d'avoir battu à mort un pauvre vieux chien qui trépassa le plus naturellement du monde : d'extrême vieillesse. C'était l'histoire renouvelée de la queue du chat coupée... et limée !

Nous faisons peu relativement mais on nous imputait beaucoup. Il en va souvent de même, et pour bien d'autres choses, dans le commun de l'existence.

--==ooOO\$OOoo==--

5

## LES LAMPIONS

oooooo

Il en fut ainsi, au moins pour ce qui me concerne, dans cette inextricable affaire de lampions (valeur marchande : deux ou trois sous) que nous aurions volés au champ-de-foire un lendemain de Saint-Luc ou de Quasimodo.

Nous sommes encore ici en pleine théorie des "possibles" qui deviennent, au gré des enquêteurs, les "probables" et, finalement, les "coupables"...

Bref, nous fûmes rassemblés au hasard, une dizaine de gosses, par le garde champêtre, notre ennemi naturel, et conduits à la mairie, où l'on nous tint un discours qui se voulait intimidant. Je le répète, la plupart d'entre nous étaient totalement étrangers au larcin supposé. Une fois n'est pas coutume ! Cependant, l'admonestation du secrétaire, renforcée des réflexions du garde, commençait à nous rendre soucieux. Quelques-uns même pleurnichaient pour se donner une contenance. Dans notre position d'accusés, cela valait mieux, certes, que de partir d'un fou-rire qui aurait pu se déclencher rien qu'en se regardant ; j'entends ce fou-rire irrépressible, nerveux, maladif, qui empoisonna mon enfance (Il suffisait que j'y pense, soucieux de l'éviter, pour qu'aussitôt il éclatât et, bien évidemment, lorsque les circonstances s'y prêtaient aussi peu que possible. Mais j'en ai déjà parlé au chapitre de l'école communale).

C'est le garde champêtre, je crois, qui voulut couronner la sermonce - imméritée - par la promesse inconsidérée de notre envoi "qui ne saurait tarder" en maison de correction. Trop est trop ! Il manque totalement son effet, qui était de nous effrayer, ne réussissant qu'à nous ouvrir... des horizons ! La maison de correction, nous ne savions même pas de quoi il s'agissait. C'était surtout pour nous la perspective d'un changement de vie ; et l'idée de quitter Tinchebray, d'aller loin, très loin, à des vingt ou trente kilomètres au-delà de Flers, de Vire, de Sourdeval, n'était pas faite pour nous déplaire. C'était l'aventure, le dépaysement, ce fameux changement d'herbage qui réjouit les "vieux". Personnellement, j'envisageais je ne sais trop quelle sorte de vie collégiale, d'études, que sais-je encore ?

C'est donc sans grand plaisir que nous quittâmes nos deux sermonneurs, quasiment déçus d'apprendre qu'on nous avait menacés pour la frime.

Il faut savoir s'y prendre pour se faire craindre - et respecter - des enfants.

--==ooOO\$OOoo==--

## LES SONNETTES

○○○○○○

Le soir, en revenant de l'étude, surtout les soirs d'hiver quand il fait nuit, il était amusant de tirer les sonnettes ou d'appuyer sur les boutons. Mais là aussi, comme pour les chiens, nous avions nos clients. Les victimes qui avaient le bon esprit de ne plus réagir au bout de quelque temps, étaient assurées de leur tranquillité. Ils ne nous intéressaient plus. A quoi bon continuer notre espièglerie s'il ne se passait rien ?

En revanche, nous exploitions au maximum, car le jeu en valait la chandelle, des clients plus nerveux, dont un certain propriétaire de l'usine à gaz, qui demeurait dans la grand-rue à quelques mètres de la rue de la Prison. M. J..., lui, savait participer ! C'était notre privilégié. Nous appuyions sur le bouton électrique, mais irrégulièrement, deux jours de suite, par exemple, puis une semaine de rémission, car il fallait du courage, sinon de la témérité, pour s'y risquer, notre adversaire étant un homme déterminé et résolu. Il devait se tenir aux aguets, derrière sa porte (c'est ainsi que nous l'imaginions) prêt à bondir, au risque de se trouver nez à nez avec un visiteur. Cela dut bien parfois lui arriver. Il ne lui restait plus alors, furibard comme il devait être, qu'à se composer un visage moins agressif et s'excuser sur notre dos de sa sortie intempestive !

Quand nous étions nombreux, c'était le plus hardi ou le plus bravache du moment (nous l'étions tous, à tour de rôle) qui se risquait vers la porte, non sans s'être assuré une possibilité de retraite, en cas de malheur.

Toujours est-il que, certain soir, après le coup de sonnette, M. J... nous rafla, Georges Garnier (qui mourut si tragiquement à l'usine) et moi, et nous conduisit à deux pas de là, chez le garde champêtre. Or, comme dans l'affaire des lampions, Georges et moi n'étions pas, ce jour-là, dans le coup. Tout au plus étions-nous, en esprit, complices de la polissonnerie. Aussi, sûmes-nous protester énergiquement de notre innocence. M. J..., à moitié convaincu fut bien obligé d'admettre que nous n'étions pas les coupables du jour. Bien sûr, il n'alla pas jusqu'à nous présenter ses excuses. Nous n'en demandions pas tant. Cependant que le garde champêtre, heureux de nous tenir quelques instants à sa merci, ne manqua pas de nous morigéner derechef pour les fautes à venir, dont il ne doutait pas. Ce en quoi il avait certainement raison.

○○○○○○○○

Arrêtons-là ce chapitre des garnements qu'il serait bien facile de développer plus longuement. La matière est si riche !

○○○○○○○○

Voilà ce qu'ils étaient, les garnements de mon espèce. Ni meilleurs, ni pires que bien d'autres : espiègles, malicieux, polissons. Et, certes, ce n'est pas rien. Mais ce n'était pas grave...

Ce n'est que par boutade que j'ai pu dire, en tête de ce chapitre, que j'étais... un voyou, ironisant un peu sur la définition lapidaire du Petit Larousse, lequel est bien utile - j'en sais quelque chose ! - à qui se mêle d'écrire.



--==ooOO§OOoo==--

### III

## UN ENFANT PROMETTEUR ... MAIS PAS DE TOUT REPOS !

--==--

### I

## UN ARTISTE EN HERBE

ooooo

Du plus loin que je me rappelle, j'ai toujours aimé les arts : poésie et peinture. Est-ce en récompense de ma précocité que, bien plus tard, les Palmes académiques me furent octroyées pour "services rendus aux lettres et aux Arts" ? Il serait hasardeux de l'affirmer !

Tout gamin, je dessinais mieux que médiocrement. "Pas mal du tout" même, s'il fallait en croire mes admirateurs, dont l'incompétence le disputait à une objectivité assez suspecte, quand on saura que mes "supporters" se recrutaient surtout dans la famille ou chez nos indulgents voisins.

J'avais observé à loisir deux ou trois artistes opérant devant l'église Saint-Rémy et je rêvais de reproduire à mon tour sur toile, avec de vraies couleurs, la silhouette caractéristique - que je peux, aujourd'hui encore, reproduire de mémoire - de la vieille église fortifiée dont parle Édouard Herriot "Dans la Forêt Normande".

Seulement, pour réaliser ce rêve, il manquait l'essentiel, à savoir : peinture, pinceaux et toile ! Rien que cela et tout cela... En ce temps-là, le tarif-album de la Manufacture de Saint-Étienne était mon livre de chevet, et je restais ébloui et plein de convoitise devant la description d'une marchandise qui m'eût comblé, mais qui resta toujours, hélas ! inaccessible.

"Une boîte de couleur à l'huile, avec un flacon d'huile de lin, un flacon d'essence de térébenthine (rectifiée) et quelques pinceaux..."

Le tout valait douze francs, pas plus, mais douze francs d'avant Quatorze. Comment aurais-je pu me les procurer, surtout sans rien en dire à mes parents ? C'était irréalisable, bien sûr.

Cependant, j'avais remarqué certain jour un peintre - qui ne manquait pas de talent, son œuvre le prouva - tendre sa toile sur un châssis, et l'idée me vint aussitôt de procéder de même avec les moyens familiaux. Une boîte en bois de chocolat Vinay (privée de son fond) me procura le cadre. Une taie d'oreiller au grain très fin fournit la toile, sans que ma mère eut été consultée sur l'opportunité de cet emprunt à son armoire. Tant bien que mal, je réussis un montage acceptable et je commençai illico l'exécution de mon premier tableau.

Le calendrier des Postes m'avait fourni le sujet : "l'heure des fauves". Une lionne, accroupie, s'abreuvait à l'oued, cependant qu'une bête à crinière, assurément le "mari", trônait sur un rocher, majestueux, inspectant l'horizon.

Mon œuvre, paraît-il, se tenait. Rosalie, notre voisine, s'instituant tout de go critique d'art (elle était polisseuse de peignes !) trouva que ma lionne avait une pose "bien naturelle", comme si la bonne femme avait passé le plus clair de son temps à regarder boire des fauves en liberté !

Quant à la peinture, je disposais d'une boîte de couleur "sans danger", à l'aquarelle, cadeau du père Noël. Jugez par là ce que ça pouvait donner sur la taie d'oreiller non préparée. N'importe ! Mon "chef-d'œuvre" - ce fut le premier - fut admiré par la famille, au point que ma mère, protectrice des arts et des artistes, ne cria pas trop fort pour sa pièce de lingerie détruite. Tout au plus avançait-elle, car il fallait tout de même dire quelque chose, deux mots d'une critique qui n'était pas exclusivement artistique !

Par la suite, le "Petit Journal Illustré" me donna l'occasion, comme pour Védrières d'immortaliser la fin tragique de l'aviateur Latham, tué en chassant le buffle, quelques années après qu'il eut vainement disputé à Blériot la gloire d'avoir, le premier, franchi le Pas-de-Calais en aéroplane.

Un "cessez le feu !" au camp de Coëtquidan, autre thème du calendrier des Postes, me fit toucher du doigt l'énorme difficulté qu'il y avait à dessiner les militaires et leurs chevaux...

oooooooo

La poésie, c'était bien autre chose. Outre que les lignes apprises en pensum chez M. Mégissier m'avaient familiarisé quelque peu avec la versification, je fréquentais assidûment, et jusqu'à l'importunité, le ménage d'un employé de perception qui m'avait pris en amitié. Ce modeste bureaucrate était à mes yeux un homme de grand savoir, d'une culture très au-dessus de son emploi. Le recul du temps me permet d'avancer que mon jugement d'enfant était de qualité. Réellement, René Delaunay c'était quelqu'un. Je lui dois l'amour du beau, de la lecture et, peut-être aussi, du bien-dire, du bien-écrire, dans la mesure de mes moyens.

Le matin, de fort bonne heure, dès les six heures, quand je grimpais la côte de la Vrainerie, allant chercher à la ferme le lait que je distribuais ensuite aux clients de mon employeuse (avant l'heure de l'école), mon esprit ne restait pas inactif. Mon imagination, qui ne manquait pas de vivacité, se donnait libre cours, dans la sérénité du jour naissant. Chemin faisant, poussant ma voiturette de laitier, je bâtissais, je "faufilais" des "poèmes", plus ou moins destinés à ne jamais dépasser le stade de l'intention.

Pourtant, certain matin d'avril, sans doute le premier de ce mois, je commis en pensée cette petite élucubration que je glissais, honteux de ma hardiesse, sous la porte de mon grand ami l'intellectuel, après l'avoir écrite proprement, sans trop de fautes, durant la récréation. Essayons de la reproduire.

Avril

"Avril ! Avril ! Avril ! O doux mois d'espérance,  
Tu repars enfin comme tous tes aînés,  
Et dans les verts buissons les oiseaux de la France  
Te salueront encore comme par le passé.

Avril tu es le mois où renaît la Nature ;  
Où les oiseaux habiles construisent leurs nids ;

Où la violette mauve embaume les taillis,  
Où nous irons dormir sur des lits de verdure..."

"Dormir sur des lits de verdure" ! Pensez des galopins de mon âge allant dormir tout près des nids à dénicher ! (Ici, je ne parle pas en coupable, car je n'ai jamais été dénicheur : on ne peut pas avoir tous les défauts !).

Le reste était du même tonneau et ça se terminait par :

"Recevez le salut d'un enfant de douze ans".  
C'était donc au printemps de 1914.

L'inspiration ayant mûri toute l'année, j'accouchais, fin octobre, de cette autre niaiserie en l'honneur, cette fois-ci, de la Toussaint et de tous les morts qui se faisaient nombreux. La guerre, qui n'avait qu'un trimestre, avait déjà endeuillé le pays. Telle qu'elle m'est restée en mémoire, je vous livre ma seconde élucubration.

Au temps de Toussaint.

"Au temps de Toussaint, dans le vent qui pleure,  
N'entendez-vous pas la plainte des morts  
Qui monte le soir, lorsque sonne l'heure  
Où dans la nature tout se tait, tout dort ?  
Sapins et cyprès, grands cierges funèbres,  
Semblent tressaillir en un long frisson  
Quand dans la nuit sombre et dans les ténèbres  
On entend passer la triste chanson...  
Dans le cimetière, dernière demeure  
Où tous nous allons quand la vie s'enfuit,  
C'est l'hymne des morts qu'on entend la nuit,  
Au temps de Toussaint, dans le vent qui pleure.

Voilà, entre autres choses, comment se comportaient mes douze premières années, dans les moments où mon espièglerie leur permettait de souffler un peu.

--==ooOO§OOoo==--

2

DRAPEAU RUSSE  
... ET PROCESSION

ooooo

À l'époque lointaine où l'alliance franco-russe ne cessait de s'affirmer, il n'était pas rare de voir, conjoints pour la vente, à la devanture des boutiques, les drapeaux des deux alliés. Il y avait même, si je puis dire, le choix dans cette marchandise doublement patriotique. Certains drapeaux, qui se vendaient plus cher (dix sous peut-être) avaient leur hampe ornée d'une pique en métal doré ; les autres (cinq ou six sous), se terminaient plus discrètement par une plume verte. C'est le souvenir que j'en conserve le mieux.

Cette petite différence, anodine en soi, déclencha cependant ma furie, certain dimanche de Fête-Dieu, à Fresnes, où nous étions les invités de nos cousins Pierre. N'ayons pas peur des mots : j'eus à cette occasion une attitude proprement scandaleuse, voire impie, qui me valut bien des désagréments...

Donc, nous étions réunis en famille et nous attendions, mêlés à la petite foule massée devant l'église, la sortie de la procession.

Je n'avais pas manqué de repérer à l'étalage d'une de ces épicerie-merceries qui vendent un peu de tout (providence des villages en ces temps de moindre circulation) les drapeaux dont je viens de parler. J'en voulus un tout de suite, étant naturellement dénué de patience. Mon choix s'était porté sur le plus bel étendard du Tsar de toutes les Russies, sur le plus "riche", à pique dorée. Mon père, un rien contrariant, ne voulut me payer que celui à plume verte. Je n'étais pas content du tout et je le fis bien voir. Sitôt sorti de la boutique, je jetai rageusement par terre la toute fraîche acquisition. Ce geste déplacé me rendit incontinent "bénéficiaire" d'une gifle retentissante, avec obligation de réparer l'outrage subi par le drapeau allié. Très mortifié, car on nous regardait, je dus le ramasser, non sans ruminer une vengeance que je voulais spectaculaire, à la mesure de mon dépit. Quel âge pouvais-je bien avoir, entre cinq et six ans ?

C'est à ce moment-là que la procession se présente, pour ainsi dire à point nommé. Sur le sol, des fleurs avaient été disposées, en tout petits massifs. Des enfants sages, jolis comme des amours devaient penser les mères, et soigneusement endimanchés, jetaient en souriant des pétales de pivoines, cette fleur créée, m'a-t-il toujours semblé, pour l'ornement des processions. Les fidèles suivaient les chantres, de part et d'autre du chemin, laissant le centre libre, et chantant à l'unisson les cantiques appropriés : "Sauvez ! Sauvez ! la France, au nom du Sacré-Cœur". Enfin, terminant majestueusement le cortège, placé sous le dais que portaient quatre gars, Monsieur le Curé de Fresnes présentait le Saint-Sacrement.

En manière de sommation, je demandai à mon père l'échange du drapeau à plume contre celui à pique dorée. Ce qu'il me refusa très sèchement, sur un ton sans réplique. Que me passa-t-il alors par la tête ? Ma colère en devint démesurée et, très mauvaise conseillère, elle me suggéra de m'aller coucher, oui, sur la route, au beau milieu de la procession ! Les gens qui défilaient auprès de ce gisant inopiné étaient, comme tous les spectateurs de cette scène inouïe, médusés par l'insolente hardiesse de l'effronté garnement. Une fois la procession passée, mon père au comble de l'indignation (on le serait à moins) s'empressa de me relever, tout empoussiéré, avec les ménagements que l'on devine !

Il fallut l'intercession de la famille Pierre, plus honteuse que moi de mon esclandre, pour que cessât la magistrale correction administrée de main de maître. Et certes, elle n'était pas volée !...

L'après-midi passa. On fit la collation. Le temps portait à l'indulgence et mon scandale fut bientôt oublié.

Sur le soir, nous revenions à pied et, en passant devant le cimetière de Fresnes, je manifestais une nouvelle exigence étant, je le reconnais, proprement incorrigible. Cependant, ce que je demandais n'était ni polisson, ni inconsideré et très accessible. Dans un caveau de famille repose M. d'Urville de la Londe, jadis préfet du Calvados (apparenté aux Dumont d'Urville). Sur les marches de l'autel de la chapelle funéraire, on avait déposé son uniforme de préfet. C'est ce que je voulais contempler au travers de la vitre. (Je l'ai revu il y a peu de temps, cet uniforme. Il est toujours en place et le temps - irrespectueux - ne l'a pas arrangé : l'argent des broderies a bien

noirci).

J'étais trop petit pour voir commodément et mon père me prit dans ses bras, me souleva plutôt pour me permettre de regarder ce que je désirais. C'est alors qu'il remarqua le gonflement insolite d'une poche de ma culotte. Chez nos cousins, cultivateurs, j'avais trouvé le moyen de barboter - Dieu sait pour quoi en faire ! - une... mouchette à taureau ! Furieux, mon père m'administra derechef la seconde raclée de cette mémorable journée, puis reporta (deux kilomètres supplémentaires à parcourir) l'objet de mon larcin à son propriétaire.

ooo

Et si j'osais parler de la visite que nous fîmes, vers cette époque, avec mes grands-parents paternels, au pont de la Souleuvre sur la ligne de Vire à Caen, vous seriez scandalisés par la réponse, très inconvenante, que le moutard, une fois encore contrarié ! fit à la brave femme qui lui offrait une tartine de confiture !...

ooo

On le voit, vers les cinq ou six ans, l'âge de la Maternelle, je n'étais pas un garçonnet de tout repos.

Ni plus tard, du reste.

--==ooOO§OOoo==--

3

## LA COMÈTE DE HALLEY

ooo

Au printemps de 1910, un événement astronomique modifia pour un temps mon comportement habituel, qui était assez malicieux, et m'incita à la sagesse durant presque un long mois, période considérable on le conçoit pour le garnement que j'étais alors. En voici la raison.

La célèbre comète de Halley, que Guillaume le Conquérant avait pu regarder en 1066, tandis qu'il guerroyait avec Harold, à la bataille d'Hastings (voyez la tapisserie de Bayeux) ; que Philippe IV le Bel en 1301, Louis XV en 1759 et Louis-Philippe en 1835 avaient eu, pareillement, loisir d'admirer, la comète était revenue au plus près de la Terre, à son périhélie disent les astronomes. Nous étions en avril 1910, donc sous le règne de M. Armand Fallières. Serai-je encore de ce monde, pour la saluer une seconde fois à son prochain passage, vers 1985 ou 86 ? Rien n'est moins sûr.

Racontars de bonnes femmes, élucubrations fantaisistes de quelque "Petit Parisien" ou prévisions scientifiques ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que nous entendions dire à longueur de journée que la comète allait sûrement rencontrer notre Terre et la volatiliser ! C'était prévoir la fin du monde, comme l'avaient déjà cru nos aïeux de l'An Mille ! (En fait les astronomes estimèrent que la Terre avait traversé - sans dommage heureusement - une partie de l'immense queue de l'astre).

Dans cette sombre perspective, mes huit ans étaient remplis de crainte à la pensée d'être soudain confrontés aux enfers avec le Diable en personne et d'y subir les pires tourments. C'est qu'en effet, j'avais l'âge canonique de raison depuis un an, et n'avais pas manqué d'accumuler nombre de péchés. D'aucuns, sans doute, étaient mortels. Ma poltronnerie quasi-pathologique s'en trouvait exacerbée. Dire qu'il fallait, si jeune, se préparer au pire !

Chaque soir, tant qu'elle resta visible, d'avril à mai, grands et petits venaient voir la comète. Il me souvient qu'on l'observait commodément dans la rue Neuve-de-Vire (devenue rue de Paris) en regardant vers Sourdeval, vers le plein Ouest.

Une petite camarade, Hélène, à la fois très pieuse et fort craintive (j'étais, on le voit, en bonne compagnie) récitait inlassablement, comme elle eût fait du chapelet, son acte de contrition, ainsi qu'il est recommandé à l'article de la mort. Hélène n'avait que 9 ans mais c'était déjà une petite bonne femme raisonnable et sérieuse. Elle me représentait que nous allions sûrement mourir tous et qu'il fallait être prêt à affronter le Jugement dernier. Je l'imitais - passivement - dans cette dévotion intéressée, et, bien sûr, excessive à force de redites. Ma contrition, toute de circonstance, uniquement motivée par la terreur du Diable fut, je l'avoue, parfaitement... imparfaite !

Il n'empêche ! Cette crainte affreuse autant qu'irraisonnée des supplices infernaux me fut très salutaire. Je le répète, j'observai durant le mois où parut la comète, une sagesse relative. Ce qui reposa bien mon entourage !

Et c'est ainsi que la comète de Halley, qui ne reparaitra que vers 1985, fut, pour un moment du printemps de 1910, ma plus sûre modératrice.

--==ooOO§OOoo==--

4

## LE PÉRIPLÉ

oooo

"Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage..."

Celui que nous entreprîmes, Robert Lainé et moi, probablement à l'été d'avant la grande guerre, ne fut pas moins heureux que cet autre, évoqué par le doux poète angevin. Toutefois, le nôtre faillit se terminer... dans le fossé !...

Je devais avoir dans les onze ans, Robert en avait neuf à peine. Avec une propension égale à la malice et à l'effronterie. Par une après-midi ensoleillée des grandes vacances, lequel de nous deux décida que nous irions visiter Flers ? Certes, pour les deux galopins, toujours à la recherche de quelque nouveauté, ce ne pouvait être qu'une belle randonnée, exceptionnelle, au vrai bien audacieuse, pour ne pas dire téméraire. Mais cette considération ne pouvait pas les arrêter. Avaient-ils même songé, nos petits étourdis, aux kilomètres à parcourir ? Je me reporte à la carte Michelin et je reste étonné de l'effort imposé inconsidérément - mais volontairement - à nos petites jambes : environ vingt-cinq kilomètres. A onze ans, à neuf ans !...

Donc, nous étions partis, vers une heure de relevée, empruntant, c'est le cas de le dire, le chemin des écoliers. Après Sous-la-tour, la montée de Beaulieu et Butte-Rouge, nous avons fait

halte à la ferme de Cherbion, près de la "Chaire au Diable" (ce faux dolmen) que, seule la peur des vipères, qui ne manquent dans les broussailles entourant la grosse pierre, nous avait empêchés d'aller reconnaître. Chez le fermier, après s'être discrètement divertis à bâtonner le cochon dans sa soue, nous avons accepté une beurrée de pain cuit à la ferme, agrémentée de quelques pommes de terre, de celles précisément destinées à notre récent souffre-douleur. Un verre de cidre, et nous voilà repartis sur la route de Chanu. Avant le village des Marières, nous bifurquions vers le Plessis et Landisacq (dont on dit que le Diable "y perdit son bissac"). Chemin faisant, nous avons cueilli sur l'arbre quelques pommes quasiment immangeables : il est certain, à ce détail, que nous n'en étions pas encore à l'Assomption car, selon le dicton Bas-Normand, ce n'est qu'à la mi-août que les pommes prennent goût.

Landisacq... la grande route de Flers était devant nous, déjà moins agréable aux petits promeneurs dont les pauvres jambes commençaient à mollir. A la Fontaine de la Lande-Patry, pour atteindre Flers, il restait trois bons kilomètres et la vue de l'interminable chemin, rectiligne jusqu'au Tremblay, eut raison de notre courage. Cependant, la fatigue grandissante n'entamait pas notre moral, qui restait excellent. Du temps avait passé ; l'après-midi était bien avancée. Il fallait songer à regagner Tinchebray.

Quel chemin allions-nous emprunter ? Revenir sur nos pas n'était pas le meilleur choix pour des enfants avides de "découvertes". C'est à l'estime que je décidais, car j'étais "l'orienteur", de l'itinéraire qui, par Saint-Paul et Chanu, devait sûrement nous ramener au port.

Bien entendu, nous n'avions rien à manger. Où faire la collation en ces lieux inconnus, et sans le moindre sou en poche. Et nous avons une faim de loup ! Heureusement, la timidité n'était pas notre fait, on l'aura compris. Nous entrâmes donc résolument dans une ferme pour demander une tartine. Il est juste de dire que notre aspect était convenable et rassurant. Nous n'avions l'air ni de mendiants, ni de vagabonds, encore moins de la progéniture de romanichels, toujours un peu redoutés dans les campagnes ;

- D'où venez-vous, mes petits ? questionna la bonne femme qui nous accueillait sur le seuil.
- De Tinchebray !
- Et vous êtes venus à pied ! Elle n'en revenait pas, la fermière.

Munis de la beurrée traditionnelle et convenablement abreuvés, nous eûmes néanmoins le toupet de réclamer un morceau, une "pierre" de sucre supplémentaire. Sans être par trop malappris, nous manquions tout de même passablement de discrétion !...

Il fallut bien reprendre la route, traînant un peu la patte. Il commençait sérieusement à se faire tard. De la Fontaine, nous étions passés par Saint-Paul et par Chanu. Quand il le fallait, je grimpais aux poteaux indicateurs pour m'assurer que nous étions toujours dans la bonne direction.

Peu de temps après les Marières - et donc après quelques kilomètres au-delà de Chanu - la nuit nous surprit et notre poltronnerie naturelle, aggravée par la peur des ténèbres, d'abord irrépressible, s'estompait peu à peu, faisant place à une espèce de courage collectif, au demeurant assez faraud ! Les arbres se découpaient, menaçants, sur le ciel étoilé qui gardait quelques lueurs du couchant, et nous suggéraient toutes sortes de fantasmagories...

Et nous marchions toujours, au vrai presque rendus, rassurés sur notre route, mais pas du tout sur ce qui nous attendait à la maison. A nos maisons encore si lointaines !

Après Butte-Rouge, vers la Grichedenterie, exténués comme nous étions, réellement épuisés par tant de kilomètres, le sommeil allait nous terrasser et nous allions nous allonger dans le fossé, dans la "berne", comme on dit dans le coin...

... Lorsque nous entendîmes une rumeur qui s'en venait vers nous. Elle grandissait, devenait plus distincte. Des gens venaient de Beaulieu ; les voix se précisaient, parmi lesquelles nous reconnûmes avec effroi celles de nos pères. Elles ne présageaient rien de bon, les voix paternelles ; et nous réalisâmes incontinent toute la folie de notre équipée. Avec ses inévitables et redoutables conséquences. Toute la rue aux Porêts était là. Ne nous ayant pas vus de toute l'après-midi, dès la chute du jour, l'inquiétude avait fait place à l'angoisse. Les voisins s'étaient joints aux parents et les recherches avaient commencé avant la nuit. On prospecta les bois, la rivière ; on alla même, à tout hasard, rôder autour de la mare de Champfleur. Bref, notre chance les avait mis sur la bonne voie.

Le croira-t-on ? Ils étaient tous si heureux de nous avoir retrouvés en bon état, sans autre mal qu'une énorme fatigue, que nos parents ne songèrent pas, sur le moment du moins, à nous administrer, en présence des nombreux témoins, la raclée qui s'imposait. Pourtant, Robert se souvient très bien (il me le disait l'autre jour, quand nous évoquions notre fugue devant une bouteille) d'avoir reçu de son père, dès ces heureuses retrouvailles, une taloche de toute beauté !...

Il n'empêche que dans les jours qui suivirent cette escapade, nos parents y puisèrent les éléments d'un "récit" avantageux à placer auprès de leurs amis. En somme, une fois la crainte du pire évanouie, ils semblaient assez fiers de leur progéniture !

Ce n'est que bien plus tard, n'étant pas à l'époque suffisamment vaniteux, que nous tirâmes à notre tour quelque gloriole de cette extraordinaire randonnée.

--==ooOO§OOoo==--

#### IV

### LES OUVRIERS

#### I

### LES SOBRIQUETS

oooooooo

Devrais-je escamoter le chapitre des sobriquets ? J'y pensais bien un peu... mais le courant m'entraîne.

Ils pullulaient à l'époque dont je parle. Dans le monde ouvrier c'était quasiment la règle, au point qu'il serait plus facile de dénombrer ceux qui n'en avaient pas.

Soyons cependant circonspects. Ceux qui les portaient ne sont pas tous disparus. Et il y a les descendants. Ceux-là, je les rassure tout de suite quant à mes intentions, étant logé à leur enseigne. En tout cas, mon propos se veut évocateur et non désobligeant.

Bien malin qui peut les expliquer, ces sobriquets, nous dire d'où ils sortaient, préciser leur



signification. Certains, ce n'est pas douteux, venaient d'une particularité physique, pas toujours avantageuse, d'un travers, ou bien encore d'un trait du caractère. D'autres provenaient peut-être d'une simple boutade, aussitôt exploitée, ou d'une répartie cocasse.

Mais la plupart me demeurent hermétiques, inexplicables : des sobriquets "sui generis" en quelque sorte. J'en sais d'une trivialité toute rabelaisienne. "Les Ch... trop" et autres "C... de vaches" en sont de bons exemples.

Ma mémoire ne les a pas tous conservés, encore qu'il me soit facile d'en aligner une bonne soixantaine. Avec les années - tout cela est si loin - j'en arrive même à me demander si, pour certains, je ne vais pas confondre surnom et patronyme.

Essayons d'y voir clair dans cette pittoresque anthologie...

Le Blond, d'ailleurs plutôt rouquin, était très acceptable ; Bas-du-Cul, qui dit bien ce qu'il veut dire, l'est déjà moins ; Penticou, qui désignait une contremaîtresse de fabrique, au chef effectivement penché sur l'épaule, n'était guère charitable. Gnon-Gnon ne l'était pas du tout, qui affublait une déshéritée à bec-de-lièvre, morte d'un "chaud et froid", comme on disait dans le quartier.

Le Gros-Jules, obèse à souhait, l'était vraiment. Mais le Petit-homme, rond comme une balle et gras à lard, ne l'était que par antithèse. De même du Tout-Petit. En revanche, le Lapon était positivement haut comme trois pommes !

Le métier parfois, ou une situation antérieure déterminée avaient également fourni leur honnête contingent. C'est ainsi que le Sergent avait porté les "sardines" de sous-officier au temps du service militaire. Le Turco, qui tenait une épicerie-estaminet près de la halle, avait servi aux tirailleurs en Algérie. Pour ce qui est du Général, dont les souleries tapageuses et vociférantes étaient tristement célèbres, je me demande d'où lui venait cette flatteuse promotion ! Qui avait pu, et en quelle occasion, l'étiqueter ainsi ? Le Grenadier (en lança-t-il jamais ?) me reste mystérieux. Un de ses ancêtres, peut-être, l'avait été au temps jadis, me disait-on l'autre jour à Tinchebray. En revanche, Le Tonkin, qui ne dessoûlait guère, avait fait campagne dans la Mer de Chine dont il avait, entre autre, rapporté les mauvaises fièvres. Plus une haine tenace pour "les Gévelots", ces dispensés du service militaire.

Le Mastro était tout bonnement mastroquet de son état. Tassin, parce que né à la Tassinerie, sur les terres du Docteur Coulombe, était un brave petit bonhomme, intelligent et bien inoffensif. Dès les six heures, quand il partait pour l'usine, il sabotait bruyamment sur les pavés de la grand-rue en sorte qu'il était le réveille-matin de nombre de bonnes gens. Quand il était passablement éméché (il lui en fallait si peu pour être en euphorie !) il avait l'innocente manie de réciter un poème, toujours le même, écrit à la gloire du Colonel Denfert-Rochereau et de Belfort réunis. Il bredouillait son texte sous les effets associés de l'émotion et de l'alcool, versait quelques larmes, mais ne se trompait pas d'un mot. Car son poème, il le récitait bien souvent ! Pauvre Tassin, péri, je crois, de mort violente.

De braves gens s'étaient vu baptisés d'emblée, pour une réflexion plus ou moins saugrenue. Le père D... (bégayeur confirmé) jardinait un dimanche matin dans son courtil. Eut-il point le malheur de dire en plaisantant au copain qui l'interpellait par-dessus la haie :

- Aujourd'hui, je..., je... m'appelle Pique-Choux !

Le sobriquet lui en resta. Il n'en fallait pas plus en ce temps-là pour recevoir un titre. Un apprenti qui grelottait dans l'atelier, un jour de froid de loup, devint, incontinent, Péri d'fré - familièrement : péri - par la malice de son patron.

D'autres sobriquets n'étaient, au fond, que des diminutifs. Ainsi de Yaume. Trois générations le portèrent en même temps. Le père Yaume, le grand-père ; Yaume tout court, le fils ; et le gamin, qui était le gars Yaume. Nombre d'entre vous le connaissent bien ! Tout cela parce que l'arrière-grand-père, qui trépassa dans la grand-rue, tout près des sœurs de la Miséricorde, se prénomma Guillaume. Le p'tit tambour est limpide. L'Envol avait-il le caractère emporté ?

Mais pour le reste, la multitude, allez savoir pourquoi !

Pourquoi Tahiti, mort au champ d'honneur, ou Marienne Tutu, carbonisée dans l'incendie de son taudis du haut de la Geôle ? Pourquoi les Méchignon, abrégé en Méchi, les Cartillot, Mahu, Buchette, Salé et autres Pinoret ?

Quelle explication hasarder pour les trois frères, ferronniers d'art, Berlaubette (j'en reparlerai), Chiquard et Masereau ? Chiquard, peut-être, mais les deux autres ? Et La Soupette, le Roupin ; les Cantineau, Isotelle, Choupin, le musicien, La Fouine, Fricasse ou bien Génot ? Il n'est pas sûr que Le Parisien ait jamais mis les pieds dans la Capitale, ni que Belgique et sa femme, la Grande Chevette - fussent des Bas-Normands de fraîche importation. Et ce Bérot, du 14<sup>ème</sup> Hussards d'Alençon, laissé pour mort sur le terrain, à Charleroi, et qui reçut héroïquement trois coups de lance supplémentaires : sans broncher ! Ce qui lui sauva la vie. (Je n'oserais avancer qu'il ait reçu la moindre décoration, l'ingratitude, paraît-il, étant "la marque des peuples forts").

De même donnerai-je ma langue au chat pour le Grand-Maf ; pour le Moco (venait-il de Toulon comme "Pépé" que personnifia jadis dans un film célèbre l'artiste Jean Gabin ?). Et les Minette, Birette, Chabrette - ancien "moblot" de 70 ? Et la Culotte ; et Couillardot qu'il faisait bien endêver sa Victoire, "Touère" C..., la meilleure tricoteuse de Tinchebray à son propre témoignage ? Cassis reste mystérieux, comme l'était le personnage qu'il revêtait. Toujours affable et souriant, bon compagnon, rarement pris de boisson quoiqu'il bût à l'atelier aussi bien que les autres. Il portait l'impériale à la façon de Napoléon III. Le Tétain était, comme on dit à la campagne, croche comme un bat-cul. Je garde de lui le souvenir qu'à la Quasimodo et à la Saint-Luc il tournait la manivelle de l'orgue Limonaire des chevaux de bois. Rata (parfois appelé Tataqui), dont le vrai nom fleurait bon le civet, méritait peut-être mieux qu'un surnom de tambouille militaire. Un certain Tue-Terre (ou Tue-Tête ?) tuait surtout le ver, de bon matin, avec une bonne goutte, sans préjudice d'entretenir la cure dans la journée. Il y avait même un Tour-Chêne. Qui était Tour-Chêne, je serais bien en peine de le dire. Sans doute, tordait-il, penchait-il le col soit congénitalement, comme Madame Penticou, soit par l'effet d'un tic ?

Bien sûr que j'en oublie ! Il me revient encore, toujours dans ce mystérieux brouillard de l'imprécision, Ponuche et Jean Nivette, son beau-père, Chérette, Râquette. Et puis Mistin et Cie.

Que dire de cette curieuse famille ? Trois frères, deux sœurs, que je n'entendis jamais autrement désigner que par les sobriquets de Nai, de Jugeai, de Poquet pour les hommes, les sœurs répondant aux gracieux surnoms des Tabots (sabots ?) et de la Carteret !

De même, allez savoir pourquoi une jeune femme morte à quarante et un ans quand son garçon partait au régiment, n'était connue à l'atelier qui la mina que sous le nom de Zou ? Et Crotte-de-Mogneau (moineau) qui avançait cette prétentieuse ânerie d'avoir vu jouer "Relâche" au théâtre

du Mans, du temps de son active. Sacré menteur, va !

Si nous parlions maintenant de quelques personnages historiques ? Cambronne, qui utilisait le mot ni plus ni moins que les autres, c'est-à-dire fréquemment, n'avait rien d'un général d'Empire. L'heureux bénéficiaire de ce prestigieux sobriquet ; L'Empereur, était le père de Coco-bel-œil, lequel avait effectivement quelque chose qui clochait dans le regard. Le brave bougre baptisé Badinguet, qui n'était pas maçon comme le présumé complice de l'évadé de Ham - le futur Napoléon III - soupçonne-t-il jamais, lui et sa descendance, la valeur historique du cadeau qu'on lui avait fait ?

Il me faut bien finir. J'hésite à mentionner les Brimbel, Miclard, Challier ou le Bouju ? Etaient-ce bien des sobriquets ? Avouez qu'on peut s'y perdre. Car bien des gens - ce n'est pas le moins curieux - étaient strictement inconnus sous leur véritable nom...

Ah ! J'allais oublier Badaud. Badaudait-il plus que tout un chacun ? Certain jour mémorable, quasiment historique, d'une élection de 1906, comme il arrivait de la ville, ses camarades d'atelier se précipitèrent pour savoir le nom de l'élu.

Justement, Badaud venait de l'apprendre à la poste et, porteur de la grande nouvelle, il en était tout bouleversé. Mais Badaud bégayait quelque peu et on sait que cette infirmité paralyse hélas ! la parole, sous le coup de l'émotion.

- Ss !... Ss !... Ss !...

Décidément ça ne voulait pas sortir !

Les autres s'impacientaient :

- Mais qui c'est à la fin !... Accouche !...

Alors, rouge de colère, confus et indigné de tant d'incompréhension, il éclata :

- Ss !... Ss !... C'est... mon C... !

C'est ainsi que les ouvriers de l'usine "Sous-la-Tour" apprirent que M. Armand Fallières venait d'accéder à la magistrature suprême !

oooo

J'avais parlé d'une soixantaine de sobriquets. Le compte y est. Pour terminer, j'en citerai encore deux, qui recouvraient des personnages fort différents. Le père Bédrai, brave homme s'il en fût ; et puis Bonnet, l'un des plus grands braconniers de tous les temps et, de ce fait, un bon et fidèle client de la maison d'arrêt de Domfront, qu'il fréquentait à ses moments perdus...

oooo

La mode des sobriquets est maintenant passée et je présume qu'on n'en crée pas de nouveaux. Faut-il le regretter ? Ce n'est pas mon avis. Si le folklore y perd un peu de pittoresque, résignons-nous à voir tomber de vétusté ce pan de notre jeunesse, à voir disparaître une coutume qui n'est plus "dans le vent", comme disent les jeunes d'aujourd'hui.

Ainsi en va-t-il de tant de chose.

--==ooOO§OOoo==--

2

## LA CONDITION OUVRIÈRE VERS 1910

(Ou : un soir de paye)

oooo

En ce temps-là, les ouvriers ne connaissaient que les espèces sonnantes et trébuchantes. Et ils n'en étaient pas plus riches pour ça. Quant aux billets de banque, le moindre (cinquante francs) était trop important pour figurer dans le décompte d'une semaine de travail.

A l'usine que je vais prendre pour exemple, la paye se faisait chaque samedi, et son cérémonial pouvait impressionner les gamins qui avaient la chance d'y assister, dans la coulisse, avec leurs mères que l'on sentait préoccupées.

Sur la table devant laquelle se tenait le patron, étaient soigneusement empilées, par petits tas, les monnaies d'or, d'argent et de bronze. La plupart des ouvriers étaient "aux pièces". Un petit nombre travaillait à "la journée", que les premiers outrageaient du nom de "calendes", sans trop savoir l'origine du mot. (N'oublions pas que nous sommes au pays des sobriquets). Simplement, ils le voulaient méprisant, quoique sans méchanceté réelle.

Au fond de la pièce, qui était le bureau du comptable, et dans le magasin attenant, se rassemblaient en silence ouvriers et ouvrières, car l'usine dont je parle en occupait aussi. Et les femmes, salariées ou "spectatrices", étaient fort attentives à la proclamation, faite à haute voix par le comptable, de ce que leur homme allait rapporter à la maison. Et quand je dis rapporter !... C'était cela leur préoccupation.

A l'appel de chaque nom, le patron allongeait le Louis de vingt francs, celui de dix, plus rarement une pièce de cent sous supplémentaire, et la menue monnaie. A l'époque, il était en effet exceptionnel que le bon ouvrier, sérieux et habile en sa partie, dépasse les trente cinq francs. Je précise bien : l'ouvrier sérieux, celui qui travaillait, régulièrement, du lundi matin au samedi soir. D'autres, assez nombreux, mal dessoûlés de la bombe du samedi, prolongée bien souvent le dimanche, n'étaient pas en état de reprendre le boulot avant le mardi suivant.

La moyenne des ouvriers devait se contenter de cent sous par jour. Avec ce que gagnait la femme, forcément obligée au travail, ce n'était guère plus d'une cinquantaine de francs qui rentraient le samedi soir à la maison... quand ils y rentraient intégralement ! Vivre avec ça toute une semaine de sept jours, ce n'était pas très folichon. C'est pourtant avec ce modeste pécule qu'il fallait faire bouillir la marmite, renouveler de temps en temps la camisole de l'ouvrière (cinquante neuf sous), le bourgeron de satinette noire de l'homme et les hardes des gosses, plus ou moins brise-fer. Sans compter le loyer qui ne se donnait pas. Comment voulez-vous que les pauvres bonnes femmes ne fussent pas tourmentées, en ces fins de semaine, appréhendant l'annonce d'une paye dérisoire ? Aussi devaient-elles user de diplomatie et, plus encore, de fermeté, pour tâcher d'empocher, dès que reçue, la grosse partie de la paye du mari. Elles n'y réussissaient pas toujours

car, hélas ! il y avait la soirée de beuverie en perspective, où l'homme, avec les camarades, allait de bistrot en bistrot se donner du bon temps.

Le patron, quelquefois, ne mâchait pas ses mots et disait tout à trac son fait à tels ou tels qui recevaient une "semaine" désastreuse. Les "crouilleurs", notamment, se faisaient laver la tête d'importance devant leurs camarades au sourire goguenard, qui ne valaient guère mieux, et dont le tour allait venir de recevoir un même "savon". "Crouiller", cela consistait, pour le lascar au week-end prolongé, à se faire avancer de l'argent sur un travail seulement entamé. Coutume détestable, que fustigeait justement le patron. Mais, comme il avait bon cœur sous des dehors bourrus, il payait tout de même pour que la femme et les gosses ne pâtissent pas trop de l'inconduite du père.

ooooo

La grande ennemie des ménages d'ouvriers, avec le "crouillage", c'était il faut le dire, l'intempérance, la seule au fond qui les démolissait inexorablement. Certes, la demi-misère n'arrangeait rien, mais elle était tout de même supportée patiemment : c'est une question de naissance... et d'habitude. La médiocrité acceptée de même avec résignation, parce qu'on n'avait connu rien de mieux. C'était en somme un état, au même titre que la richesse ou l'abondance. Les gens d'alors n'ambitionnaient même pas de changer de vie. Veulerie, sans nul doute, mais c'était ainsi. Très peu se souciaient de donner le coup de collier nécessaire. Aussi bien, dans quelle direction aurait-il fallu tirer pour se sortir de l'ornière, c'est-à-dire de la mouise ?

Ces "inégalités sociales", comme disait notre maître d'école, cette injustice du sort, cette vie médiocre, inconfortable, tout cela était admis, accepté sans enthousiasme, bien sûr. Mais jamais les outrances de buveurs invétérés, qui terrorisaient femme et enfants tout en les maintenant dans une permanente humiliation. Le dénombrement de ceux qui ne buvaient pas, ou qui buvaient modérément, était alors facile à faire, trop facile même. Car ils n'étaient pas très nombreux.

Les apéritifs étaient pour ainsi dire pratiquement inconnus de l'ouvrier, à l'exception de l'absinthe - "la verte" - jusqu'à ce qu'elle fût interdite. Ce qu'ils buvaient avec le cidre, mais en quantité déraisonnable c'était le café, largement arrosé d'une mauvaise eau-de-vie de cidre, que le cafetier avait le front de baptiser "Calvados". Cela s'appelait : "en prendre pour un sou". Et, de sous de café en sous de café (ce qui s'en consommait le samedi soir était ahurissant !), d'estaminet en bistrot, l'homme prenait une bonne cuite. S'il avait la boisson mauvaise, il se bagarrait et, avec un peu de chance pour sa famille, le garde champêtre ou les gendarmes, qui surveillaient la fermeture réglementaire des cafés, le ramassaient dans la rue et l'hébergeaient jusqu'au jour dans le violon municipal.

Mais s'il passait entre les mailles, il faisait alors chez lui une rentrée tonitruante et tapageuse, querelleur à raison même de sa mauvaise conscience, terrifiant les mêmes réveillés en sursaut - à supposer qu'ils aient pu trouver le sommeil, connaissant la pantomime du samedi - insultant ou frappant la femme et se vengeant, Dieu sait de quoi, sur la pauvre vaisselle du ménage.

C'est ainsi que pour nombre de familles ouvrières se déroulaient les soirées du samedi et l'aube des dimanches.

En semaine, dans une fabrique depuis longtemps coulée "corps et bien", on buvait ferme durant les heures de travail, mais dans la clandestinité.

Des ouvriers parmi les moins sérieux, toujours les mêmes, se cotisaient pour faire quérir par un jeune apprenti une ou deux bonnes "chignolées", parfois plus si le mastroquet, en veine de bonté, consentait à faire crédit.

Cette pittoresque appellation désignait un mélange moitié-moitié de café et d'eau-de-vie de cidre, rarement "de la bonne", une bistouille renforcée de chti-mis ! La formule était simple : deux petits-pots et une demoiselle de goutte, souvent plus, le litre étant complété par le café, qui se sucrat à son passage dans l'entonnoir. Je n'ai pas conservé le souvenir de la capacité métrique de ces mesures d'étain. Elles se vendent maintenant à prix d'or chez les antiquaires.

L'apprenti-ouvrier qui devenait souvent apprenti-alcoolique, dissimulait la bouteille brûlante... dans son pantalon et rentrait à l'atelier avec des ruses de Sioux, pour éviter de mauvaises rencontres, comme celle du contremaître ! J'ai connu un de ces apprentis, bien assagi en ses vieux jours. Il me racontait qu'étant malencontreusement tombé sur le patron au retour d'une de ces commissions fautives, il avait dû garder la "chignolée" à l'endroit que j'ai dit... et se brûler la peau du ventre, héroïquement, sans broncher, pour ne pas trahir les autres.

oooo

Il me vient maintenant un scrupule. N'aurais-je pas brossé des mœurs ouvrières de ce temps-là un tableau par trop poussé au noir ? Je ne le pense pas. Certes, il y avait des exceptions, et j'ai connu des ouvriers consciencieux, sérieux et sobres, dont les ménages pouvaient être montrés en exemple. Mais l'objectivité m'oblige à souligner que, précisément, ce n'étaient là que des exceptions.

Avec le recul des années, je suis naturellement porté à l'indulgence. Avancerai-je à leur décharge que les ouvriers de ces temps reculés avaient fort peu de distractions ? La Saint-Luc, la Quasimodo et leurs fêtes foraines dont nous autres, gamins, rêvions toute l'année ; le passage du cirque Pinder avec sa ménagerie ; la soirée annuelle de la "Petite A"... C'était à peu près tout. Pas de cinéma ; ni radio, ni télévision... Ni tiercé, et c'est heureux !

Les plus sages faisaient la partie de dominos à la maison, en famille. Les autres, les plus nombreux, allaient la faire au bistrot, ce "salon du pauvre", ou jouaient à la manille avec l'inévitable beuverie qui s'ensuivait.

oooo

Chers vieux ouvriers qui reposez au cimetière, pardonnez-moi de telles indiscretions. Elles ne sont pas très charitables, je le reconnais volontiers.

Au surplus, pourra observer le lecteur, était-il nécessaire de se pencher aussi longuement que je l'ai fait sur vos travers ? En un sens, je réponds : oui. Car j'ai voulu en même temps rappeler - c'est dans le filigrane de mes critiques - ce qu'était votre condition en ce début de siècle, qui ne fut pas "La Belle Époque" pour tout le monde. Bien loin de là ! Et montrer surtout que cette condition ouvrière, dont on dira par euphémisme qu'elle était peu confortable, vous la supportiez, vous la subissiez passivement, sans récriminations excessives. Ce qui excuse beaucoup de choses.

J'aurais eu, de surcroît, en me taisant, fils de votre milieu, le sentiment de vous avoir trahis, vous les témoins de mon enfance, en choisissant de vous laisser dans l'ombre.

--==ooOO§OOoo==--

3

## LA RUE MORTE

oooooooo

Il est banal de dire, quand on est vieux, que le meilleur de nos souvenirs repose au cimetière.

J'y pensais l'autre jour en remontant la rue de mon enfance, depuis la butte de Chevrier - la petite butte - jusqu'au carrefour qui la termine. A main gauche, on a fait le vide des maisons d'habitation : l'épicerie-café d'Irma, rasée ; et rasés les logements de la Mère "Mélie", de Rosalie, de mes parents... Il n'est pas jusqu'au mur imposant du jardin Letermellier qui n'ait été, lui aussi, abattu. Tous ces pauvres vestiges, témoins de notre jeunesse, ont disparu. Une grande bâtisse industrielle les a remplacés.

Ma vieille rue était déserte. Je n'y ai rencontré personne et j'avais le cœur serré. Seul, le silence, un silence poignant, désolant, un lourd silence de cimetière, m'a tenu lieu de compagnon. Alors, je l'ai compris, j'étais dans la rue morte...

Dieu ! Qu'elle était pourtant vivante, animée et remuante, notre rue aux Porêts d'il y a une soixantaine d'années, d'avant Quatorze. Et même dans les années qui suivirent la Victoire, jusqu'à ce 11 novembre 1922 où la fanfare municipale, en tête du défilé traditionnel, s'interrompait de jouer pour laisser passer le convoi de ma mère, décédée l'avant-veille, "dans la quarante-deuxième année de son âge". Quelques jours après, je partais au régiment. C'est ainsi que la mère et le fils s'éloignèrent de ce lieu, à deux jours d'intervalle, l'une à jamais, l'autre pour tant et tant d'années.

Nombre de ceux que j'y ai connus ont rejoint ma mère au cimetière et c'est à eux, surtout, que je pensais, plus encore qu'aux vivants, en déambulant tristement dans la rue silencieuse. Je les revoyais tous en ma pensée, comme s'ils étaient venus sur leur seuil saluer au passage ce revenant qui après avoir parcouru le monde, venait se retremper aux sources de sa jeunesse...

Je vous revois, Irma, si bonne et si compréhensive aux pauvres gens ; je te revois, Julienne, morte sous le voile des sœurs de la Miséricorde ; je te revois, Charlotte, qui chantait si agréablement ; je vous revois tous, voisins et amis défunts. Le Blond ; "Minique", le béquillard, Jules, son frère, grand mutilé de guerre, et "Phrasie", son épouse ; et "la grande", qui faisait des lavées pour nourrir sa nichée ; et toi, Robert, l'industriel, fils de cette bonne Hyacinthe dont l'air bourru camouflait un cœur d'or ; et le bon vieux père Sonnet, respectueux admirateur de ma jeune mère, qui ressemblait, assurait-il, à sa "défunte Philomène... mais en moins "vacharde" ! (Il voulait dire moins "avantagée" de la poitrine) ; et les deux Charles, le père et le mari de Charlotte, et Victorine, sa mère ; et vous, Artémise, morte du cancer, qui avez donné en la personne de votre fille Andrée, bien modeste ouvrière, une Supérieure générale de communauté religieuse ; vous tous enfin, dont les noms ne reviennent pas à l'instant sous ma plume, mais qui avez une place dans mes souvenirs et dans mon cœur...

ooooo

Voulez-vous, chers disparus, et vous mes amis rescapés, que nous la faisons revivre ensemble,

pour un moment, notre rue aux Porêts ?...

En ces temps révolus, elle était essentiellement habitée par des ménages d'ouvriers. Deux épiceries, trois même si l'on compte celle du carrefour et deux usines, d'inégale importance, la complétaient. Avec, près de la petite butte, un horticulteur, qu'une tuberculose foudroyante avait tragiquement privé d'un garçon qui sortait de l'adolescence.

Nous vivions alors, c'est le cas de le dire, réellement dans la rue, surtout aux belles et longues soirées de l'été. Elle devenait notre domaine. Ce qu'on ne voit plus guère, maintenant, que dans les quartiers peuplés des bords de la Méditerranée. Une fois la soupe familiale trempée, grands et petits envahissaient la rue, écuelle en main. D'aucuns y descendaient leur chaise et s'installaient commodément pour la veillée publique. Le frugal repas expédié, les grands devisaient tranquillement entre eux, se racontaient les péripéties de leur journée de travail ; commentaient à leur façon, qui était souvent celle du bon sens, l'événement du jour rapporté par "Le Petit Parisien" ou "Le Matin" ; s'interpellaient familièrement d'un seuil, d'une porte à l'autre.

Il arrivait aussi que les hommes fissent une partie de bouchon - le "mi" - au beau milieu de la chaussée (comme les joueurs de pétanque des fils de Pagnol), mais ici sans gêner une circulation inexistante ! Je parle bien entendu de celle des véhicules car, pour le reste, l'animation ne manquait pas. Les galopins y pourvoyaient courant, criant, riant, se pourchassant en des jeux qui n'entamaient qu'à peine notre extraordinaire vitalité. Ou bien pour souffler un peu, nous allions jouer plus loin au "pirlit", débarrassant ainsi le monde de notre turbulente, fatigante et énervante présence.

Leur partie terminée, les hommes allaient en "prendre pour un sou" chez Irma ou chez Victor, qui tenait l'autre boutique, c'est-à-dire boire un (ou plusieurs) cafés arrosés de Calvados, la fameuse goutte de "bère".

De leur côté, chaises rapprochées, les femmes papotaient, parlant de tout, de rien, faisant des messes basses pour se raconter leurs déboires conjugaux, lesquels avaient pour cause essentielle l'intempérance des hommes. Mais, le plus souvent, c'étaient les difficultés de l'existence, le mal qu'il y avait à gagner sa vie, qui alimentaient les conversations. Je l'ai déjà dit, dans les ménages d'ouvriers, la femme comme le mari travaillait à l'usine, aux peignes ou ailleurs, pour que la vie fût acceptable, en ces temps d'un autre âge, où sécurité sociale et allocations familiales attendaient de voir le jour. C'est dire que dans les familles nombreuses on ne rigolait pas trop souvent à la maison.

ooooo

Aux jours fastes ou quand les cœurs étaient à la gaieté, s'organisait spontanément dans la courette en face de chez nous, un concert vocal, parfois instrumental, sans prétention mais non pas sans tenue. On disposait les chaises en cercle et les artistes bénévoles - toujours les mêmes - étaient invités à se produire. Comme il y avait les gosses, et qui n'avaient pas les oreilles bouchées, les airs grivois étaient proscrits. Je le dis parce que c'est vrai.

Dominique, le béquillard "Minique", qui était l'excellent piston soliste de la fanfare, accompagnait les chanteurs en sourdine, ou bien exécutait par cœur un morceau de son répertoire.

Émilien, le gars du petit cantonnier, affirmait, dans une chansonnette populiste et parisienne :



"Qu'on est heureux quand on n'fait pas d'chichis,  
"A Batignolles-Clichy".

Le manque de chichis, précisément, n'était-ce pas le cas des gens de notre rue ?

Quand il était de bonne humeur, Jules nous égayait de son couplet de prédilection :

"En partant tous les deux, tous les deux pour Ménilmontant,  
"Ma femme et moi, cré nom de nom !  
Nous avons notre petit pompon..."

On ne pouvait pas en douter car, un peu plus loin, sa femme :

"Embrasse un sergent d'ville qu'elle prenait pour sa sœur" !

Delmet était alors en grand honneur. Ma mère qui avait une si jolie voix, détaillait avec beaucoup de sentiment : "Envoi de fleurs", "Petite brunette aux yeux doux" ou bien "les trois roses" :

"En l'Eden embaumé, où fleurissaient vos charmes"...

D'autres chansonnettes, celles-là dénuées de prétentions, allaient bien à sa voix :

"Quand j't'ai connue t'avais seize ans,  
Tu n'étais qu'une simple ouvrière,  
Jolie comme la fleur des champs,  
Ta beauté m'suffisait pour plaire..."

.....

Elle savait aussi des airs d'opéra. Mais oui ! Que de fois lui ai-je entendu fredonner le couplet de Blondel de Nesle de "Richard Cœur de Lion" :

"O Richard, O mon roi - L'univers t'abandonne  
Sur la Terre il n'est que moi - Qui s'intéresse à ta personne..."

Et encore, de "Mignon" :

"Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?", ou la romance de "Wilhelm". "Elle ne croyait pas en sa candeur naïve..."

Et tant, et tant d'autres chansons !...

Mon père, lui, qui était rien moins que militariste, entonnait cependant, comme sans y prendre garde, de sa voix de baryton non cultivée, des couplets résolument patriotiques, que n'eût pas désavoués un Déroulède !

Quand il chantait "Marceau" :

"Les Prussiens assiégeaient Verdun..."  
"Ah ! Que Dieu nous garde un Marceau..."

Il en était tout remué !

Ou bien encore, chantant l'air de "Kléber" :

"Depuis cette nuit-là raconte la légende,  
Quand il tonne au loin et que jaillit l'éclair,  
On dit qu'on voit pâlir la patrouille allemande,  
Quand elle passe au pied du Général Kléber" (probablement devant sa statue à Strasbourg, qui était encore allemande) pouvait-il penser que, bientôt, il lui faudrait partir, avec tant d'autres, voir de plus près ces Allemands et Prussiens ?

Mon père affectionnait avec le même plaisir des airs moins solennels et plus divertissants. Par exemple, cette vieille chanson de terroir (pas du nôtre) qui nous apprenait que :

"De Tonnerre à Dijon, c'est au bruit d'un bouchon,  
"Que l'on baptise un Bourguignon..."

Et cette autre, un rien légère, qui équivoquait sur une récitation du chapelet :

"Comme le chapelet était grand - la prière dura longtemps.  
.....  
"J'entends comme la voix de Saint Pierre, Pater noster..."

Bien sûr, il y avait d'autres chanteurs que mes parents, que Jules et Émilien. Certains avaient de jolies voix. Et, ce qui pourrait surprendre, il n'y avait pas de braillards. Oserai-je écrire, avec Verlaine :

"De la musique avant toute chose" ?

Évidemment, les soirs de paye et en d'autres circonstances c'était, si je puis dire, une autre musique qu'on entendait !

Mais revenons encore quelques minutes à notre petit concert. On n'y laissait guère ma mère en repos. On la redemandait :

- Allez Louise ! Chante-nous ceci ; chante-nous cela...

Et Louise, qui adorait le chant, en romanesque qui s'ignorait, s'exécutait aussitôt, de très bon cœur et sans se faire prier. Elle était infatigable. (Pouvait-on alors soupçonner qu'un jour elle "s'en irait de la poitrine", comme disent les bonnes gens ?)

Voici ce qu'elle chantait notamment, à la gloire de Gambetta :

"O ! patriote, effroi de nos vainqueurs..."

avec ces strophes quasi-prophétiques :

"Va, nous te referons de belles funérailles  
Le jour où nos soldats auront franchi le Rhin  
Et iront retrouver, hachés par la mitraille,

Les drapeaux de Sedan dans les murs de Berlin..."  
Va, nous te referons de belles funérailles !...

Ils revenaient à ma mémoire, ces mots de la chanson de ma mère, en ce deuxième anniversaire de l'Armistice, où l'urne contenant le cœur du grand tribun fut déposée, au Panthéon. (Je voyais Paris pour la première fois de ma vie).

Et j'y repense encore lorsqu'il m'arrive, au cimetière de Nice, de m'arrêter devant son tombeau...

ooooo

Si nous passions maintenant quelques instants dans l'épicerie-café-restaurant d'Irma, la mère de mon ami Robert ? Sa boutique était la plus achalandée, il est facile de comprendre pourquoi. D'abord, elle était la plus proche des deux usines de taillanderie comme de la fabrique de peignes Sous-la-Tour. C'est donc chez Irma que, tout naturellement, les ouvriers entraient prendre leur "sou de café" au sortir du travail ; ou encore faisaient préparer, à la sauvette, les fameuses "chignolées" dont j'ai parlé dans un chapitre précédent.

Aussi bien, trouvait-on de tout dans la petite épicerie, ce qui arrangeait bien les ménagères, ainsi dispensées d'aller courir trop loin, le soir, pour faire leurs commissions.

De plus, sans tenir effectivement restaurant, Irma recevait des pensionnaires, tous ouvriers, qui y prenaient au moins le repas du midi, sinon celui du soir, c'est-à-dire la soupe. Et, ce qui intéressait vivement les ménagères-ouvrières, elle préparait des plats à emporter, à la portion. Le midi, ma mère rentrant de l'usine, prenait les nôtres et n'avait plus, sauf le dimanche, qu'à préparer la soupe du soir, laquelle, réchauffée, constituait souvent notre petit déjeuner du lendemain.

Enfin, le dimanche matin, Irma vendait des tripes, qu'elle préparait elle-même, et dont je retrouve la saveur rien qu'à les évoquer.

Étant donné sa clientèle ouvrière, la brave femme, qui vendait au carnet soit à crédit, n'était pas toujours régulièrement payée. Certes, elle admonestait énergiquement les endettés de boisson et leur refusait tout crédit tant qu'ils n'avaient pas réglé l'arriéré. Pour le manger, elle était plus indulgente, laissant grossir les notes d'une semaine, d'une quinzaine sur l'autre, sans récrimination, pour que femme et enfants ne pâtissent pas de l'inconduite ou de l'intempérance ruineuse de l'homme. Animée des mêmes sentiments de charitable compréhension que le patron dont j'ai parlé à propos des "crouilleurs".

ooooooo

Tout à l'heure, je parlais de soupe. Comme nombre de petits camarades, je n'en étais pas très friand. Au vrai, je ne l'aimais pas du tout ! Surtout pas la soupe "grasse", à la graisse de porc. J'aimais mieux, le soir, qu'on me la remplace par une grande écuellée de lait froid, avec du pain trempé dedans.

Le matin, lorsque ma mère avait un peu de temps (le travail commençait à sept heures) elle me préparait un bon café au lait, qui était mon régal. Mais quand elle était trop pressée, il fallait bien me contenter, comme mes parents, de la soupe de la veille, réchauffée.

On s'étonnait bien quelquefois, connaissant mon aversion pour ce petit déjeuner imposé, de la minutie avec laquelle je vidais l'écuelle, avant de partir pour l'école. (J'étais alors trop jeune pour l'emploi extra-scolaire de petit laitier matineux de la côte de la Vrainsière). On a raison de dire que le mieux est l'ennemi du bien : Un beau matin, revenant à l'improviste, ma mère fut pleinement édifiée sur mon comportement. Le chien Faraud qui la croisa dans l'escalier venait, comme à l'accoutumée, de s'acquitter avec plaisir de ce qui n'était pour son jeune ami que rebutante corvée. Deux ou trois lapées laissaient l'écuelle parfaitement nette : Faraud était un excellent "plongeur" ! Ce flagrant-délit me fut, au fond, profitable. Désolée, ma mère venait de constater que je devais partir trop souvent à l'école le ventre vide. Et je n'eus plus que très rarement de la soupe au petit déjeuner...

Puisque je viens de mentionner Faraud, que je dise deux mots de ce bon chien et de Bock, son frère. Ils appartenaient au père de Robert. De l'espèce des chiens de meute, c'était deux bêtes intelligentes, sans méchanceté, deux braves chiens, quoi ! Très maniables... et indulgents aux galopins... plus ou moins bien intentionnés que nous étions.

Faraud, on l'a vu, adorait la soupe grasse. Quand on lui demandait :

- As-tu faim, Faraud ?

Il répondait : oui ! oui ! oui ! dans son langage de chien. On ne pouvait pas s'y tromper ! Et on lui lançait une "pierre" de sucre ou quelque morceau à dévorer.

Bock, lui, était un passionné de la chasse. Lorsque "Le Blond" décrochait son fusil, Bock aussitôt disparaissait pour revenir, traînant les bottes de son maître, en remuant la queue pour marquer son contentement. Dans le quartier, ils n'avaient que des amis.

Ce n'était pas le cas de Mounoche-la-Voleuse, la chatte de Rosalie, qui désolait les ménagères inattentives, négligentes ou distraites. Malheur à qui oubliait de fermer son placard ou la fenêtre ; ou qui laissait traîner sur la table ou ailleurs, quoique ce soit de comestible ! Mounoche s'introduisait partout, raflait tout ce qui lui tombait sous la patte, qu'elle avait leste pour voler et pour griffer.

Elle mourut, je crois bien, victime d'un "accident" quelque peu provoqué !

oooooooo

Voilà ce qu'elle était, la rue aux Porêts de mon enfance, de mon adolescence.

En la faisant revivre telle que je l'ai aimée, en la réanimant l'espace de ce chapitre, j'ai pensé m'acquitter de ce que je devais à tous ceux que j'y ai connus, à tant de nos chers disparus.

...Vous tous, parents et amis défunts, dont j'ai croisé les ombres, l'autre jour, dans la rue mutilée, presque à moitié détruite, dans ma rue morte.

--==ooOO\$OOoo==--

V

NOS RÉJOUISSANCES

## DIVERTISSEMENTS ET RÉJOUISSANCES DE NOTRE JEUNESSE

oooooo

Au terme du chapitre sur la condition ouvrière vers 1910, j'évoquais les quelques rares distractions de l'époque : fêtes foraines accompagnant les foires de Quasimodo au printemps, de Saint-Luc en octobre ; soirée théâtrale ou de variétés, que l'association amicale des anciens élèves de l'école communale - "la Petite A" - offrait chaque année à ses membres honoraires. C'était à peu près tout (Je n'aurai garde d'oublier la soirée de la société chorégraphique, dont les réunions du meilleur goût : danse, musique, chant... étaient justement appréciées des jeunes gens, nos aînés).

La vie a bien changé depuis ces temps lointains. Les distractions sont telles à présent qu'il n'y a guère que l'embaras du choix pour se donner du plaisir et du contentement. Jadis, il en allait tout autrement...

Revenons donc cinquante ou soixante ans en arrière : à mon âge, on n'en est plus à une décennie près ! Par naturelle inclination, j'aime me plonger dans le passé. Sinon, aurais-je entrepris la rédaction de mes souvenirs ?

Nos réjouissances et distractions contemporaines de mon enfance et de la vôtre, mes vieux amis, est-ce leur rareté qui nous les faisait vivre si intensément, leur accordant un prix, une importance que d'aucuns trouveront maintenant ridicule. Risibles en 1969, peut-être. Mais en ce temps-là !...

oooooo

La représentation de "la Petite A" se déroulait dans la grande salle de la mairie au-dessus de la halle, où le conseil municipal délibérait et où M. le Maire célébrait les mariages. En est-il toujours ainsi ? Elle semblait immense à notre échelle d'enfant. La scène de circonstance, aménagée sous le buste de Marianne, disposait seulement de quelques mètres carrés, mais son exigüité ne nuisait pas à la qualité du spectacle.

On l'attendait impatiemment, nous autres gosses, cette soirée annuelle. Le grand jour enfin venu, le temps n'en finissait pas de couler ! Dès les sept heures, la salle était d'ailleurs entièrement occupée. Il faut bien le dire, nous avons fait le nécessaire, tarabustant nos parents comme il convient, jusqu'à les voir céder à notre pressant désir. Arrivés de bonne heure, et même de très bonne heure, nous avons ainsi, sans concurrence excessive, le choix des places. Pour ma part, je désirais me trouver contre un mur. Cela me permettait d'être debout sur la chaise sans gêner les gens placés derrière ; ils n'auraient pas manqué, autrement, de protester énergiquement (ah ! ce gamin !) pour la sauvegarde de leur "point de vue". Sans compter le possible aléa d'une altercation avec mon père, dont la patience n'était pas la vertu dominante.

Le temps passait facilement, dans le brouhaha de cette foule serrée chaises contre chaises et noyée dans la fumée des cigarettes. Nous étions déjà un peu étourdis et grisés, ayant d'ailleurs à peine dormi la nuit du samedi. L'ambiance bon enfant aidait petits et grands à grignoter les soixante minutes qui nous séparaient des trois coups.

Quelques dames avaient cru bon de se chapeauter (être "en cheveux" faisait ouvrière) et la mode en ce temps-là n'était pas précisément aux bibis !

Le comique Boivin avait même composé un couplet, sans méchanceté, mais qui venait au secours des personnes gênées par ces indésirables coiffures, parfois monumentales :

"Ah ! Mesdames, enl'vez vot'chapeau,  
J'veux y voir(re), j'veux y voir(re) !...  
Chapeau ! Chapeau ! Chapeau ! Chapeau !..."

Les spectateurs reprenaient en chœur et les "fautives", l'air pincé, retiraient les longues et dangereuses épingles et posaient le galurin malencontreux sur leurs genoux.

Et bien, parlons de Boivin précisément. De son état clerc de notaire à Alençon, il faisait chaque année un incommode déplacement, apportant aux organisateurs son concours bénévole qui ne faisait jamais défaut. Ou si rarement. Il était bien souvent le clou de la soirée et faisait notre joie. Certains même, parmi les grandes personnes, ne venaient que pour lui. Boivin s'était ainsi rendu positivement indispensable, sans être, pour autant, le moins du monde cabotin. Comment vous faire sentir ce qu'il représentait pour tous, petits et grands ? Supposez, par exemple, qu'à l'opéra de Paris on annonce, au dernier moment, une indisposition subite de la Callas et son remplacement obligé par une autre artiste. Vous imaginez sans peine la déception du public, exclusivement venu pour la célèbre cantatrice. Eh bien, à Tinchebray, si Boivin n'avait pu venir, c'était le même désappointement. Du Boivin, il nous en fallait, tout le monde en voulait... et en redemandait : bis !... bis !... bis !...

Légalement bedonnant, les bras un peu courts, il avait un visage malicieux, naturellement hilare. Sa seule apparition déchaînait l'enthousiasme avant même qu'il ouvrît la bouche.

Notre comique excellait dans les imitations. Nippé en tourlourou, c'était Polin et ses monologues désopilants ; c'était aussi Dranem avec ses airs cocasses, du genre :

"Ah ! les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois !  
C'est un légume bien tendre...  
ça n'se mange pas avec les doigts..."

Mais attention ! Boivin n'était pas exclusivement imitateur ; il ne manquait pas de personnalité. Des chansons impayables, et comme écrites à son intention, nous révélaient un tempérament, un talent d'artiste-né, aux dons très au-dessus du simple amateurisme.

Une chanson, très familiale on le verra, était immanquablement bissée :

"Eh ben, y'avait :  
Mon père,  
Ma mère,  
Mon frère, ma sœur et mon cousin ;  
Cath'rine,  
Jacqu'line ;  
Mon oncle, ma tante et mon parrain ;  
Théophile, Andoche, Honoré,  
Appolinaire et Barnabé..."

Maintenant, j'entends bien comme il faut les ultimes prénoms de l'énumération. Mais à l'époque, mes oreilles inexpérimentées retenaient surtout ces espèces d'onomatopées :

"andochonoré - apolinérébarnabé".

Au vrai, de tels prénoms nous étaient pour la plupart inconnus, à l'exception d'Honoré, que nous abrégions d'ailleurs en "Noré".

Un refrain du même tonneau, inspiré celui-ci du frichti militaire, ne donnait pas non plus dans la préciosité. Jugez-en :

"J'ai mangé du ra, du ra, du rata,  
Du ra, du rata, de la ratatouille... ah !  
J'sais pas si c'est l'ra, l'ra qu'était raté,  
J'en ai eu la rate, la rate attaquée... !"   
(Nous entendions : "ratataké").

Chansons de... gestes (oh ! combien), génératrices d'une franche et contagieuse hilarité. Et nous étions si bon public...

Mais la partie comique n'était pas tout et ne prétendait pas meubler la soirée à elle seule. Il en fallait pour tous les goûts. Au reste, notre instituteur, M. Mégissier, imprésario d'un soir, savait doser et varier le spectacle.

Presque toujours, nous avions droit à une saynète, jouée par des amateurs locaux qui n'étaient dépourvus ni de métier, ni de talent. Bien sûr, je pourrais en citer quelques-uns. Mais... pas de noms propres, crainte d'en oublier...

Une institutrice, Madeleine P..., exécutait quelques morceaux de piano et M. Mégissier, qui était assez musicien, tournait au bon moment les pages de la partition.

Madeleine avait aussi une voix agréable et elle chantait une mélodie à la gloire des dentellières du département :

"Alençonnaises, Argentanaises,  
Tissez ! Tissez ! comme autrefois,  
Car vos dentelles, sont les plus belles,  
Tissez-les de vos jolis doigts..."

(En est-il encore aujourd'hui de ces jolis doigts artistes, qui rendirent justement célèbres dans le monde entier les points d'Alençon et d'Argentan ?)

Chez les hommes, Maurice B..., spécialiste de la romance sentimentale, chantait la tragédie d'un naufrage, visiblement inspirée par la toute récente catastrophe du "Titanic" (avril 1912) :

"Dans les salons dorés du grand transatlantique  
La fête bat son plein, le bal est magnifique..."

Monsieur M. non plus, qui chantait quelquefois le "Minuit, chrétiens" à la messe de minuit, en alternance avec l'abbé B..., ne marchandait pas son concours, lequel, comme tous les autres, était strictement bénévole.

Il y avait également d'excellents diseurs. Le fils B.... (mort tragiquement) récitait à la perfection

"Les pauvres gens" de Victor Hugo. Quant à Louis G..., il bouleversait la salle avec sa "Grève des forgerons"...

La soirée se terminait bien tard et nous en sortions abrutis de sommeil (minuit, pour nos dix ans, c'était mortel). Mais le lendemain et les jours suivants, petits et grands fredonnaient, avec plus ou moins de bonheur et de fidélité, les chansons entendues et surtout les plus comiques. C'est dire encore une fois que le sympathique Boivin avait eu son succès habituel.

ooooooo

Les fêtes foraines de printemps et d'automne nous procuraient des plaisirs d'une autre essence. Surtout, ils duraient plus longtemps ! N'oublions pas que la Quasimodo et la Saint-Luc (d'aucuns disaient : la Saint-Lucas, manie bien de chez nous d'estropier les mots), nous réservaient en effet deux pleins dimanches de réjouissances, sans compter les soirées de la semaine. On ne travaillait guère en classe durant ces jours bénis ! Personne n'avait le cœur à l'ouvrage. Notre attention ne se fixait sur rien, sauf à ne pas se faire punir, à cause des retenues. Nous attendions impatiemment les quatre heures de relevée pour filer au champ de foire, où des choses mirifiques nous attendaient. Il n'aurait plus manqué qu'un maître malicieux choisisse ces jours de fête pour imposer les compositions du classement mensuel !

Des choses mirifiques, ai-je avancé. Je ne m'en dédis pas. Ne les voyait-on pas avec nos yeux d'enfants, pour la plupart fils d'ouvriers et de petites gens ? D'autant qu'avec les quelques francs reçus en ces mémorables circonstances et l'appoint des tirelires, on arrivait tout de même à se donner bien du plaisir. Car nous étions, nécessairement, de goûts modestes.

Les chevaux de bois régnaient alors en maîtres. Pas de fête foraine sans leur précieux concours. Le manège auquel je pense, qu'un vieux cheval entraînait d'un pas tranquille, sans grand effort, était conçu pour contenter tout le monde. Cinq sous, vingt-cinq centimes seulement, comme disait le bonimenteur, vous installaient sur un magnifique cheval "sauteur". Lequel ne sautait pas, animé simplement d'un mouvement de montée et de descente. Pour moins cher, deux ou trois sous, on pouvait chevaucher un énorme lapin ou un cochon (nous n'y tenions guère !), ou encore un âne dodelinant de la tête. Des "carrosses" recevaient les toutes petites filles ou les grand-mères désireuses de "faire" leur tour de manège.

Un orgue Limonaire à manivelle, que tournait "Le Testoin" des sobriquets, déroulait lentement ses longs cartons articulés et perforés, partitions d'opéras, dont "Si j'étais roi", d'Adolphe Adam, était l'inépuisable rengaine. On nous la repassait à satiété ! Avouerais-je que cette œuvre bien oubliée, représenta longtemps pour moi la plus suave des musiques ? C'était bien l'enjôleuse Sirène qui nous attirait sur le manège !...

De même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, les chevaux de bois n'accaparaient pas exclusivement notre attention et notre argent. Il y avait, Dieu merci ! bien d'autres choses. Souvent un cirque (une fois ou deux nous eûmes le célèbre cirque Pinder) ; parfois une ménagerie. Avec le tout-venant des loteries, des stands de tir - ce n'était pas pour nous - que sais-je encore ? Ah ! bien sûr, les inévitables barques-balançoires, si propices au mal de mer et ses prévisibles conséquences. Une petite de mes bonnes amies, Hélène (c'est elle qui craignait tant la fin du monde dans "la comète de Halley") m'avait quasiment obligé à lui tenir compagnie dans une de ces satanées embarcations. Son affectueuse insistance fut des plus mal récompensée : après quelques balancements, je restituais piteusement sur sa robe neuve, qui n'en demandait pas tant, une copieuse portion de mon dîner !



Est-il besoin de préciser que rien ne manquait pour le boire et le manger ? Deux ou trois tentes, tenues par des cafetiers de la ville, ne désemplissaient pas. Le cidre y coulait à flots, étant, avec le calvados - la goutte de "bère" - et le café, la boisson essentielle des Bas-Normands de ce temps-là (Est-ce tellement changé ?). Les marchands de macarons avaient plutôt la clientèle des gosses. Des grillades, des saucisses cuisaient en plein air. La charcuterie ne manquait pas. Et tout un chacun déambulait avec en main un grand cornet de frites. Un marchand de sucreries et autres pâtes torsadées à la guimauve, parcourait la fête foraine, en nous vantant sa marchandise : "à la vanille pour les petites filles, à la menthe pour les tantes, au citron pour les bons garçons, au chocolat pour les grands-papas".

Une année - était-ce Quasimodo, était-ce Saint-Luc ? - s'installa une baraque à l'enseigne du "Musée Dupuytron". Rien que ça ! Les enfants n'y étaient pas admis. D'ailleurs comment nous serions-nous intéressés à des cires - réalistes au possible - figuratives de déplaisantes maladies assez hideuses à regarder : plaies variqueuse ou suppurantes, lupus ou cancer térébrant de la face, tant d'autres misères humaines qui n'ont pas, hélas ! entièrement disparu.

Somme toute, c'était assez instructif et les visiteurs en étaient tout remués. Un voile, que les moins de dix-huit ans n'étaient pas admis à franchir, partageait en deux parties inégales la baraque anatomique. Un réduit mystérieux, consacré aux infortunes... vénériennes et qui se visitait moyennant un léger supplément, exposait avec un saisissant réalisme, les redoutables effets des coups de pied de la Déesse ! De quoi faire réfléchir, au moins une quinzaine, les grands gars qui en sortaient en ricanant d'une manière stupide.

Puisque j'en suis à la pathologie, pourquoi ne pas évoquer tout de suite la "femme-crocodile" ? La tératologie, ou science des monstres, ne revêt pas que des aspects purement scientifiques. De tout temps, des esprits pratiques ont cherché - et réussi - à tirer profit de malformations congénitales, spectaculaires ou repoussantes. Grands barnums, ou saltimbanques besogneux, présentaient autrefois à la curiosité un peu malsaine du public, de pauvres êtres disgraciés. Il suffira de rappeler, par exemple, les frères Siamois, liés par un sternum unique ou les sœurs Rosa-Josepha, soudées par la région fessière.

A Tinchebray, donc, nous eûmes droit à la "femme-crocodile". C'était peut-être avant la grande guerre. Un immense tableau brossé par un peintre sans talent, mais non sans imagination, représentait le phénomène évoluant avec grâce dans un bassin, parmi des hydrosauriens qui paraissaient flattés de l'insolite compagnie.

Tout le monde avait accès à la baraque ; et pour une somme insignifiante car le spectacle, si l'on peut dire, ne durait guère ; en fait, un simple défilé, agrémenté d'un commentaire de haute fantaisie. Ce qu'on voyait à l'intérieur ? Ce n'étaient pas, bien sûr, les crocodiles de la peinture, mais une pauvre gamine, adolescente d'une quinzaine d'années, qui nous regardait stupidement de ses yeux entrouverts, frangés de rouge. Son corps, dévêtu jusqu'à la ceinture, était recouvert d'espèces d'écailles, larges et aplaties, rappelant vaguement celles des reptiles ou des hydrosauriens. D'où ce nom accrocheur de "femme-crocodile". En fait, une malheureuse atteinte de cette hideuse dermatose que les spécialistes de l'Hôpital Saint-Louis appellent "ichtyose saurialis" - de saurien. Elle nous présentait, sans prononcer un mot, des paumes suintantes qui étaient, avec son visage, les seules parties "humaines", si l'on peut dire, de sa petite personne. Au reste, le corps était d'une jeune fille. On passait au mieux quelques minutes seulement dans la baraque ; les gens prenaient la queue pour défiler. Tant il est vrai que les misères physiques, si elles sont affreuses - c'était le cas - seront toujours spectaculaires. Une bonne affaire pour le

forain, probablement le père de cette créature infortunée. En fait de distraction, celle-là n'était pas réjouissante mais, comme on dit vulgairement, il faut de tout pour faire un monde... et pour meubler une fête foraine et populaire.

La "femme-tronc" était plus stupéfiante encore ! Toutefois, sa colossale "infirmité", compatible avec la vie, ne reposait, Dieu merci ! que sur une astuce mirobolante. Mes huit ou dix ans de l'époque n'en percèrent pas le mystère, mais je n'étais pas le seul.

De la jeune fille ainsi tronquée, on ne voyait que la tête et le buste qui reposait, ou semblait reposer, sur un socle artistement tourné. Ni bras, ni jambes, ni bassin ! C'était la vivante réplique du buste en cire qui embellissait la vitrine du coiffeur. Certes, un truc époustouflant ; mais il ne pouvait pas, sans inconvénient, se prolonger indéfiniment. Il faut faire la part des choses. Après deux ou trois heures de sa pose exténuante, la femme-tronc avait besoin de se dégourdir... les membres en arpentant le champ de foire !

Car toutes les fêtes foraines, il est temps de le dire, se déroulaient sur le champ de foire, dont la magnifique parure de marronniers et de tilleuls n'avait pas encore subi l'outrage mortel des bûcherons.

ooooooo

Il me souvient encore, une autre année, d'une espèce de labyrinthe qui amusait bien les bonnes gens perdues dans l'enchevêtrement des couloirs, avec une progéniture facilement apeurée...

Parfois aussi, des lutteurs à gros bras (et à gros ventre !), copieusement décorés d'ordres douteux, retenaient longuement la foule massée devant l'estrade, avec la complicité un peu voyante des "barons" qui relevaient le gant.

Un théâtre ambulant donna toute la semaine, avec les moyens du bord, des représentations alternées de "Miss Helyet" et de "l'Abbé Constantin". Spectacles qui n'étaient pas pour nous.

Nous avions toujours la ressource, à quelques pas de là, de regarder, pour quelques sous, des images stéréoscopiques représentant les scènes épouvantables de la catastrophe minière de Courrières (1906).

Je n'aurais garde d'oublier mon tout premier contact avec cette chose assez nouvelle : le cinématographe. L'obscurité relative de la tente où se passait la chose, n'améliorait pas une projection, saccadée, de films bien fatigués, sûrement petits-cousins de "l'Arroseur arrosé" ! En tout cas, c'était de la même veine. Un semblant de scénario nous faisait frissonner aux malheurs de "la fille du garde-chasse", sauvagement jetée à l'eau - allez savoir pourquoi ! - par un sinistre individu, terriblement moustachu et qui roulait des yeux de fou.

Ce même jour, nous assistâmes à un essai peu convaincant de cinéma parlant. Mais oui ! Sur l'écran, un garde champêtre, apparenté aux gendarmes de Nadaud, marquait le pas, comme disent les militaires, tout en chantant. Effectivement, on l'entendait chanter. Mais comme le disque préposé à l'illusion et l'image étaient légèrement asynchrones, le décalage produisait un effet hautement comique, nullement recherché, on s'en doute, par le montreur de films !

Personnellement, je dus attendre les années 1930 ou 31 pour assister à la projection d'un film réellement parlant...

oooooo

Une autre fois, un "café concert", type Belle-Époque, installa sa tente au grand plaisir des adultes "dans le vent", dans le vent d'entre 1910-1914 ! Une belle personne à poitrine généreuse, dûment corsetée, était l'ornement du "caf-conc" (comme la poitrine était l'ornement de la dame !). Toutes proportions gardées, la chanteuse évoquait l'Yvette Guilbert des beaux jours ; même physionomie spirituelle, même impeccable diction ; c'était presque cela ! Elle ne chantait pas "Madame Arthur", mais au moins un couplet dont j'ai retenu ce passage :

"J'ai connu d'autres femmes  
Et mon cœur, tour à tour,  
Leur a chanté la gamme  
Des caresses (sic) d'amour !...

La gamme des caresses ! Je rattachais malaisément cette gamme-là aux do, ré, mi, fa, sol, la, si de la méthode de Claude Augé. Preuve qu'il reste toujours à apprendre, à tout âge et en tout lieu !...

oooooo

Enfin Jacques Inaudi. Oui, le petit pâtre piémontais qui avait déjà étonné notre Académie des Sciences par sa déconcertante facilité de calculateur mental, était passé par Tinchebray.

Je revois encore sa baraque, au fronton de laquelle on lisait : "Jacques Inaudi, le fameux calculateur". Calculateur et fameux, il ne volait pas les deux épithètes. Pourtant, ce n'était pas un vrai mathématicien, faute d'une culture convenable. Mais pour le calcul mental, c'était, avant la lettre, une véritable machine électronique.

De nombreux calculs ou problèmes lui avaient été proposés par les "savants" de Tinchebray. Il avait réponse à tout et personne ne put le prendre en défaut. Curieusement, il pouvait, sur plusieurs siècles, vous dire le jour de la semaine correspondant à une date.

- Quel jour était le 9 mai 1736 ? demandait par exemple un questionneur, sûr de son affaire pour l'avoir relevée dans un livre.

- Un mardi ! répondait, imperturbable, l'incollable Inaudi.

Et c'était juste.

Vingt personnes énonçaient l'une après l'autre un nombre de cinq ou six chiffres. Quand le dernier avait parlé, cinq secondes après, rarement plus, notre calculateur annonçait le total. C'était juste encore. Des multiplications, des divisions plus ou moins compliquées, subissaient le même sort.

Mais le plus admirable, ce fut quand M. Mégissier lui demanda de trouver la racine dixième d'un nombre qu'il avait à loisir élevé à la puissance dix, un nombre alors devenu large comme ça ! Eh bien ! Jacques Inaudi trouva la chose en moins de vingt secondes... Il n'y avait rien à expliquer ; on constatait... Je rappelle que ce calculateur prodige avait étonné l'Académie des Sciences, dont les questions, on s'en doute, étaient autrement difficiles que celles posées par nos Tinchebrayens...

Tels étaient les divertissements, distractions collectives et réjouissances du Tinchebray de mon temps. Les cinémas sont venus bien plus tard. Quant à la radio, à la télévision, maintenant en couleurs, il semble que des siècles nous séparent de mes évocations, vieilles tout au plus de soixante ans. Tout va si vite, maintenant ! Et rien n'étonne plus personne. Il y a de cela quelques jours, des Américains ont marché sur la Lune et cela semble naturel ; avec un peu d'exagération, on avancerait même que c'est facile !...

N'importe ! Chaque génération trouve à se divertir selon son temps. 1969 n'est pas à comparer avec 1909 ou 1912. Entre ces dates extrêmes de l'eau a passé sous les ponts du Noireau. Telles qu'elles étaient, les distractions de notre jeunesse, sans nous combler positivement, nous satisfaisaient, peut-être parce que nous étions peu exigeants, et pour cause ! Quel ouvrier d'alors pouvait se vanter d'avoir eu un vélo avant le régiment ?

Autre temps, autres mœurs. Les années passent ; la vie s'écoule, inexorable, et la sagesse commande de vivre avec son temps.

Banalités, lieux communs, truismes sinon fadaïses que toutes ces réflexions ? Si vous voulez...

ooooooo

Pourtant, si j'ai eu grand plaisir à évoquer ces réjouissances populaires, ces divertissements sans grande consistance, au vrai assez puérils, c'est qu'ils étaient à la mesure de nos enthousiasmes enfantins... et de nos possibilités pécuniaires.

Mais leur vraie valeur, pour moi et, je l'espère bien, pour vous aussi, mes camarades de jadis ; ce qui me justifie de vous les avoir rappelés, c'est qu'ils ont eu ce mérite inestimable d'avoir bercé notre jeunesse.

--==ooOO\$OOoo==--

2

LA BONNE ANNÉE

oooooooooooo

J'ai sonné. Moins énergiquement qu'aux soirs de polissonneries. Au vrai, je suis un peu anxieux, intimidé. Une minute d'attente. On marche dans le couloir. La porte s'ouvre et, courageusement, sans préambule, je lance au visage de la dame qui s'encadre sur le seuil :

- Je viens vous souhaiter la bonne année !...

Pour mon malheur, hélas ! la bonne femme a déjà vu trop de gamins pareillement empressés à présenter leurs vœux. Le défilé traditionnel n'a-t-il pas commencé dès les huit heures ? Et je suis bien tardif.

Visiblement, elle est rassasiée de souhaits. Voilà pourquoi, proprement excédée, elle me répond, d'un air pincé qui se voudrait quand même aimable :

- Je t'en souhaite une pareille, mon petit gars !

Et referme sa porte. Sans m'avoir rien donné. Mortifié, déçu, je voudrais retirer mon souhait ! Mais ce qui est dit est dit...

En ce temps-là, au jour de l'An, qu'il neige, qu'il gèle ou fasse un froid de loups (les hivers étaient rudes en ce début de siècle), les gosses du quartier allaient de porte en porte offrir leurs vœux, "souhaiter la bonne année".

En soi, venant de notre part, le geste était louable. C'était même plutôt gentil de cesser d'être, le temps d'une matinée, des garnements. Mais ce n'était pas désintéressé ! Ne nous fions pas aux apparences. Ce qui nous importait, sous le couvert de cette politesse, c'était de collecter des sous. Et, si possible, des gros !

Il est juste de le reconnaître, nous étions généralement bien reçus, surtout si nous avions la chance d'être dans les tout premiers (savoir se lever tôt !). Notre démarche, il va sans dire, étant individuelle. Les gens répondaient à notre souhait par quelques mots gentils, accompagnés - et c'était l'essentiel - d'une pièce de deux sous, rarement plus. Le nickel ne se donnait qu'avec parcimonie. Quant à l'argent !...

Mettez-vous, je vous prie, à la place de nos visités qui avaient, dans la matinée, subi le défilé d'une flopée de ces porteurs de souhaits. Des dix centimes, ils en avaient distribués une dizaine, une vingtaine de fois. Peut-être plus. Sans compter le va-et-vient de la cheminée à la porte. Alors, comme ma bonne femme de tout à l'heure, ils arrêtaient les frais, se bornant à nous retourner notre compliment.

Ce qui nous dépitait. Qu'avions-nous à en faire de leurs souhaits à eux, les grandes personnes ? Alors qu'on en voulait seulement à leurs gros sous de bronze.

Au demeurant, souhaiter la bonne année, ce n'était pas une sinécure. Patauger dans la neige, avoir le corps, le nez, les pieds, les doigts gelés, il fallait être jeune pour n'en point trop souffrir. Quant à nos gains, ils nous dédommageaient... de la corvée. Combien pouvions-nous ramasser, dans cette tournée du premier de l'An ? Les matineux, occasionnels ou habituels, arrivaient à "se faire" des cinquante sous, trois francs, quatre, cinq francs. Allez savoir ! Ce n'était pas rien, comme vous voyez. (En 1914, le gramme d'or valait 3 francs 10).

Certains de nous, les astucieux, les "littéraires", agrémentaient le petit boniment usuel de fioritures, du souhait supplémentaire de "bonne santé", "avec le Paradis à la fin de vos jours", du meilleur effet, et qui se révélait parfois payant. Il arrivait - le cas est rarissime, précisons-le - que le galopin se vît alors gratifié, s'il était bon premier, d'une pièce blanche à l'effigie de la Semeuse ! Un franc, en bel et bon argent, un de ces francs d'époque qui primaient le Léopold des Belges et même le franc suisse. Quand on y pense !...

Les commerçants, quasiment obligés de faire un geste, surtout si les parents fréquentaient leur boutique, s'exécutaient de préférence en nature. Et nous n'y perdions pas, d'ailleurs.

Madame Julien, qui tenait un petit bazar à l'endroit même où se trouve la pharmacie, entre la place Saint-Rémy et le Lion d'Or, donnait à chaque visiteur - et ils étaient nombreux ! - un petit jouet de peu de valeur, certes, mais qui, tout de même, valait bien à l'achat une bonne dizaine de sous.

Des épiciers se libéraient de la servitude avec une poignée de bonbons. Les retardataires, les

paresseux (j'en étais) qui ne savent pas, même ce jour-là, être matinaux, ne pouvaient guère prétendre à autre chose une fois la vague passée. Les premiers arrivés étaient sans conteste les mieux servis. Ils pouvaient recevoir en remerciement de leur "bonne année" (et nous narguaient avec le cadeau reçu) un magnifique bâton de sucre de pomme, si joliment enveloppé, et même, en plus, une belle orange, alors réputée fruit de luxe. Encore maintenant, son odeur me rappelle les matins de Noël, lorsque j'en découvrais une auprès de mes sabots.

oooo

"Souhaiter la bonne année". Dieu ! que c'est loin.

Les traditions, les coutumes, à l'image des civilisations, ne sont-elles point mortelles, comme l'écrivait Paul Valéry ? Elles se diluent, puis se dissolvent dans le Temps. Tout passe, tout disparaît un jour.

...Ainsi en va-t-il, par exemple, de cette coutume d'avant le siècle où des jeunes gens - mon père et ses amis - allaient de ferme en ferme, au temps pascal, "chanter la Résurrection" :

"Est-il permis en cette maison  
De chanter la Résurrection ?  
Si c'est permis on chantera  
Alléluia !

...Ainsi en va-t-il de nos tournées, de nos "quêtes", de notre porte-à-porte du jour de l'An.

...Ainsi en va-t-il de nous.

--==ooOO\$OOoo==--

3

## LES AÉROPLANES

oooo

C'est la Toussaint, la foule, silencieuse et recueillie, fleurit ses tombes, puis se répand lentement dans les allées du cimetière. Nous la suivons, participant en sympathie à ce pieux rituel du souvenir. Un moment, nous arrêtons nos pas devant une pierre tombale. Elle porte cette inscription :

A l'aviateur René VIDART  
1890-1928  
Pionnier de l'aviation - Brevet 133 - Juin 1910  
Chevalier de la Légion d'Honneur  
Record du Monde de vitesse. Novembre 1910

Un aviateur de 1910 ! Des premiers temps, des temps héroïques, un de ces casse-cou qui étaient à la fois courageux et téméraires...

oooo

Et ma pensée s'est tout naturellement reportée à cette journée mémorable entre toutes, où mes yeux émerveillés virent, pour la première fois, évoluer dans le ciel quelques-uns de ces appareils, alors appelés aéroplanes, qui devinrent très vite : des avions, du nom de l'engin que Clément Ader, cet autre pionnier de 1897, avait précisément baptisé : "l'Avion".

Les aéroplanes, les avions, nous autres gosses nous en entendions bien quelquefois parler. Comme d'une prouesse de cirque. En 1909, Blériot avait franchi le Pas-de-Calais, et le calendrier des Postes n'avait sûrement pas manqué de magnifier par l'image un tel exploit. C'en était un en effet, aussi périlleux que celui accompli dix-huit ans plus tard par Charles Lindbergh ; aussi téméraire que maintes prouesses aéronautiques admirées de nos jours. Toutes proportions gardées, faut-il le préciser...

Donc, en 1909, Blériot relie Calais à Douvres ; Roland Garros se distingue en 1911, volant de capitale en capitale ; Jules Védrines gagne la course Paris-Madrid l'année suivante.

oooo

Ce matin-là de l'été 1911, de très bonne heure, tout le "Tincebray de mon temps" se retrouvait, grandes personnes et enfants en état de marcher longuement, sur la route de Montsecret. Pour se rendre à Flers, au champ de courses du Tremblay - soit quatorze kilomètres par la grand route - où devait se dérouler la fête aérienne, il fallait aller prendre le train à la gare de Montsecret, distante de la place Saint-Rémy de sept bons kilomètres. Retenez ces chiffres. A l'époque où, à part deux ou trois exceptions, personne n'avait de voiture automobile, les gens n'hésitaient pas à faire à pied la moitié d'un parcours de quatorze kilomètres.

Il est vrai que ce que nous allions voir, je le répète, pour la première fois de notre vie, les vieux et les gamins, valait le déplacement et de menus sacrifices. C'est qu'en effet, sur l'aérodrome improvisé du Tremblay, était promise à notre curiosité, la plus extraordinaire des exhibitions de l'époque, alors aussi étonnante, aussi stupéfiante en ce début de siècle, que l'exploit récent de deux Américains essayant leurs premiers pas sur la Lune.

Quatre aviateurs dont ma mémoire a retenu les noms : Bathia, Molla, Yvisseaux et Grasielli, allaient évoluer dans leurs aéroplanes. Je revois en pensée la photo de l'un d'eux dans la carlingue de l'appareil, casquette posée à l'envers, la visière sur la nuque, ce qui faisait "sportif". Je m'essayais à reproduire, à dessiner le bel aéroplane ; mais, ignorant les lois de la perspective, je modifiais d'autorité les dimensions de l'aile extérieure, qui me paraissait fautive plus courte que celle près de l'observateur !

Ainsi, pour notre plaisir, notre édification et notre ébahissement, des aviateurs allaient sillonner le ciel flérien. Je mesure le chemin parcouru en cinquante huit ans, observant que dans la ville natale de René Vidart - champion de vitesse aéronautique 1910 - située à vingt kilomètres de l'aérodrome de Genève, les gosses de la Maternelle ne lèvent même pas la tête pour regarder passer un Boeing dans le tonnerre des réacteurs.

Mais à l'époque, lequel d'entre nous avait vu en l'air, ce qui s'appelle vu, un aéroplane ? Peu de privilégiés et, pour ainsi dire, aucun enfant. Mon père avait eu cette chance, au cours d'une période militaire, de voir voler au camp d'Auvours, le célèbre Orville Wright, c'était en 1908.

Certes, des journaux : "Le Matin", "Le Journal", "Le Petit Parisien", nous avaient montré l'image de ces étonnants aéroplanes. Ainsi, je me souviens très bien, pour l'avoir dessiné, de ce

monoplan Déperdussin du fameux Jules Védrines vainqueur, je l'ai dit, de la course Paris-Madrid. Était-ce le supplément illustré du "Petit Journal" que j'avais, assez habilement, copié, l'intrépide aviateur y était représenté braquant son revolver sur un aigle pyrénéen très agressif, tout en gardant le contrôle de sa machine. Un des tout premiers combats aériens, n'en doutons pas !...

La popularité de Jules Védrines, il faut le dire, était alors très grande. Elle avait franchi le seuil de l'école et enthousiasmait les gamins de mon âge, suscitant même de puérides vocations...

Je me revois avec Maurice Prunier et René Feillet, mes "concurrents", chevauchant notre bâti de scieurs de long, au moulin du père de René, et tapant frénétiquement pour le faire tourner, sur un bout de linteau-hélice fixé en son milieu par un gros clou. Nous refaisions ainsi, pour notre compte, la course Paris-Madrid, à la vitesse folle de nos jeunes imaginations. Tout en restant sur place !...

ooooo

Revenons maintenant sur la route de Montsecret. Nous la tenions sur toute sa largeur, sans gêner le moins du monde une circulation automobile, alors inexistante. Je ne hasarderai pas de chiffres, mais il est raisonnable de dire qu'au moins le tiers de la population de Tinchebray avait fait le voyage. D'aucuns, pour entraîner le monde, chantaient des airs de marche, repris en chœur. Il fallait bien un peu traîner les gosses mal réveillés, parfois les hisser sur l'épaule. Mais tout le monde était joyeux et la gaieté est communicative.

Nous arrivâmes à Flers en fin de matinée et la foule, venue de tous les horizons (on se doute bien qu'il en était débarqué de partout) se répandit dans les bistrotts ("Ici on peut apporter son manger") pour un repas frugal : pâté, rillettes, saucisson, andouille, bref le traditionnel "assortiment" de charcuterie. Ceux qui étaient en fonds, ou les amateurs de bonne chère, envahissaient les restaurants.

La patience des gamins fut mise à rude épreuve, la fête ne débutant qu'après deux heures et demie, trois heures de relevée.

L'un après l'autre, séparés par de longs intervalles, chacun de nos aviateurs effectua un ou deux vols, de quinze à trente minutes, pas plus, non sans que les appareils - cellule et moteur - n'aient été, avant chaque décollage, soigneusement vérifiés par les mécaniciens.

Certes, nous étions fort intéressés. Mais le clou de la réunion fut, sans conteste, l'éblouissante démonstration de Grasielli. Alors que ses trois camarades s'étaient contentés de vols simples : circuit fermé au-dessus de la campagne environnante et du terrain, Grasielli, qui pilotait, sauf erreur, un monoplan Antoinette, allait rééditer pour notre émerveillement l'exploit acrobatique que Pégoud, le premier au monde, venait de réaliser : le looping aérien. Cette manœuvre insolite, digne des seuls casse-cou, consistait à "boucler la boucle" sur un plan vertical. Ce qui suppose un passage renversé. Et de le faire, faut-il souligner, avec un matériel assez précaire. Rien alors n'était plus périlleux, plus follement risqué en matière d'aviation.

Grasielli venait de décoller. Lentement, en cercles gracieux, il prenait de l'altitude, beaucoup d'altitude, pour effectuer, avec le maximum de sécurité, ses dangereuses acrobaties. Lorsque, piquant vers le sol, moteur silencieux, remontant à pleins gaz, coupant le moteur au passage renversé, enfin remettant "la gomme" Grasielli effectua impeccablement son premier looping, toute la foule, attentive et muette, comme au cirque devant un numéro scabreux de trapèze volant,



la foule en resta ébahie, proprement sidérée.

Une fois encore l'aviateur renouvela son exploit. Puis il voulut corser son numéro. Durant quelques minutes, il vola sur le dos, roues vers le ciel. Enfin, après avoir redressé l'appareil et repris son vol normal, il amorça, moteur coupé, une descente en vrille, "en feuille morte". L'avion décrivait ses courbes, perdant de l'altitude, se rapprochant du sol pour atterrir. Mais le drame était là. A une cinquantaine de mètres, le moteur refusa de repartir et c'est en chute libre que le monoplan vint se ficher dans la partie marécageuse qui borde l'étang du château.

Ce fut immédiatement la ruée en direction de l'accident. Un paysan hurlait de désespoir devant son champ de blé, entièrement saccagé par le passage des spectateurs. Des gosses perdaient leurs parents et piaillaient, apeurés. En somme, une atmosphère de panique sans que, pourtant, les gens fussent menacés le moins du monde. Mais allez donc raisonner une foule dont la compassion brusquement éveillée le disputait à la curiosité !

Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, on avait déjà dégagé l'infortuné Grasielli des décombres de son appareil. Nous apprîmes dans la soirée qu'il s'en tirait avec quelques fractures sans gravité réelle : un minimum ! Le marécage avait heureusement bien amorti le choc...

oooooooo

Que sont-ils devenus, ces pilotes des premiers temps ? J'ai su, bien des années après, que Bathia présidait l'association des "Vieilles Tiges", ces pionniers de l'aviation. Quant aux trois autres, Molla ("Le Figaro" du 1er janvier 1970 m'apprend que Henri, Constant Molla, brevet de pilote N° 172, est mort le 16 décembre 1969, à Paris, dans sa 78ème année. C'est donc un jeune homme de 19-20 ans qui participait, vers 1911, à la fête aérienne de Flers), Yvisseaux, Grasielli, je n'en ai plus jamais entendu reparler.

A tout le moins, ils méritaient bien, les uns et les autres, d'être tirés de l'oubli.

--==ooOO§OOoo==--

4

## LE GRAND CONCOURS

oooooo

C'est un mystérieux réservoir que la mémoire. Il ne faut y puiser qu'avec circonspection. Tout s'y entasse pêle-mêle, souvent à profusion, pour ne plus guère former, au cours des ans, qu'une sorte de magma. Le Temps y mélange tout et l'on n'est jamais sûr de rien quand on y plonge. Ne va-t-on pas confondre ceci avec cela ? Résignons-nous à constater notre embarras - celui du choix - et sachons quelquefois nous contenter de l'à peu près. Sinon, on n'entreprendrait jamais rien qui soit valable, dès qu'on se mêle d'écrire sur le Passé avec le frêle secours de nos seuls souvenirs.

Voilà pourquoi je me garderai dans ce qui suit d'affirmations trop péremptoires.

Cependant, quand on n'a pas d'autre souci que recréer une atmosphère, le mal est moindre si le narrateur omet telle circonstance ou rapporte un détail hors de propos. L'essentiel, au fond, est d'être "vrai" et telle est bien ici ma modeste ambition.

oooo

La fête dont je vais maintenant parler se déroula bien avant la grande guerre : 1912, 1911, 1910 peut-être ? Mais il n'importe. L'inauguration de l'hospice, qui lui est antérieure, remonte aux premières années du siècle : 1906 ou 1907. Elle m'a laissé l'humiliant souvenir d'un marin de la maternelle qui suivait tristement à pied, avec ses petits camarades, un grand bateau fleuri n'ayant à bord que des fillettes !

oooo

Le Grand concours, qui était un concours agricole, n'avait pas lieu toutes les années. Il revenait périodiquement, peut-être au rythme des expositions universelles, soit tous les onze ans. Son prestige s'en trouvait de ce fait augmenté. On le préparait avec grand soin, longtemps à l'avance, car il était l'acmé des réjouissances locales.

Celui qui nous occupe, très largement quinquagénaire comme je l'ai dit, fut l'occasion d'une cavalcade historique. Malgré le temps qui s'est écoulé, je la revois vraiment sans trop de confusion et c'est pourquoi je prends le risque de vous la relater. Aussi fidèlement que faire se peut.

Était-ce la veille, était-ce le matin même de ce dimanche ensoleillé de canicule ? Toujours est-il que la municipalité, accompagnée du sous-préfet de Domfront, était venue accueillir à la gare M. le Préfet en personne, qui descendait de son wagon-salon. Je ne crois pas me tromper en le nommant : M. Robert Leneveu qui, la retraite venue, représenta le département au Palais du Luxembourg. Notre député était Pierre Adigard à moins que, déjà, Henri Roulleaux-Dugage ne lui eût succédé. Au fait, qui était maire de Tinchebray ? M. Le Mardeley ou Adolphe Achard ? Voyez par là combien il est malaisé de jalonner le temps !

Mais je revois comme d'hier le cortège officiel qui remontait vers la mairie. Nous autres gosses, ce qui nous impressionnait le plus, c'était M. le Préfet, dans son bel uniforme brodé, et son képi à deux rangées de feuilles de chêne comme celui d'un général. M. le Sous-préfet, forcément, était un peu moins chamarré. Les notables : Député, Conseiller général et conseiller d'arrondissement, avaient revêtu la jaquette. Spectacle inaccoutumé et pour cela bien conservé en ma mémoire.

En revanche, je n'ai pas gardé le souvenir de la partie agricole de ce Grand concours qui en était, cependant, le prétexte. Les vaches, les veaux, les chevaux, les cochons primés, les volailles ou les beaux légumes (ceux des jardins !) n'intéressaient pas les galopins que nous étions.

La fête, pour nous, c'était la cavalcade, ce n'était même que cela et tout le reste importait peu. Durant l'après-midi du dimanche, elle allait parcourir les principales rues de la ville, pour le ravissement de la population.

oooo

La veille au soir, un héraut à cheval, tout droit issu du Moyen-âge, interpellait le peuple en termes proprement médiévaux. Après avoir soigneusement déroulé son rouleau en simili-parchemin, il s'exclamait :

- Braves Tinchebrayens, Nobles et Vilains, larges et chiches !... De par l'échevin de notre bonne

ville...

Suivait, en un style réjouissant, quoique dépourvu de truculence, le programme de la fête et des cérémonies du lendemain.

Deux trompettes à cheval, pareillement travestis (l'un était mon père) assistaient le héraut bonimenteur en soufflant dans des instruments qui nous intriguaient fort. Non point la trompette classique des cliques ou des régiments de cavalerie, mais de longs tubes droits qui semblaient en argent. Du modèle des trompettes qui éclatent dans "Aïda", ou qui ébranlèrent les murs de Jéricho. Et, pourquoi pas ? - nous le saurons à la fin des Temps - semblables à celle qu'embouchera l'Archange du Jugement dernier, pour sonner le rassemblement des vivants et des morts dans la Vallée de Josaphat !...

L'annonce faite, le trio repartait pour s'arrêter plus loin, à quelques centaines de mètres, aux bons endroits. Derechef, les trompettes sonnaient et le héraut recommençait son boniment.

Ai-je besoin de préciser qu'une ribambelle de gamins suivaient le pittoresque groupe ? Ils n'étaient pas les seuls, d'ailleurs, et nombre de badauds leur emboîtaient le pas.

Les rues étaient pavoisées comme au Quatorze Juillet. Les baliveaux - les "baliviaux" comme on dit en patoisant - ont toujours été, dans le Tinchebray de mon temps, l'ornement principal de la grand-rue pour les solennités. Ils ne manquaient donc pas en cette journée exceptionnelle du mois d'août. Non plus que les drapeaux et les banderoles au sommet des mâts. Les gens avaient à cœur de rendre la ville accueillante et coquette. Souvenons-nous, par exemple, de ce qu'étaient alors les processions de la Fête-Dieu...

Le dimanche, aux aurores, le réveil fut sonné aux bons endroits de la cité par "La Tapageuse" que Louis Thiraud, l'horticulteur du chemin de la Plurière, avait fondée quelque temps auparavant. Elle fut très occupée, "La Tapageuse", tout le reste de la journée, ainsi que la fanfare Sainte-Cécile, renforcée d'une ou deux sociétés circonvoisines.

Vers les deux heures de relevée, le cortège de la cavalcade se mit enfin en branle. Bientôt, les trottoirs allaient refuser du monde, grâce au renfort des "horsins" venus d'un peu partout, de Chanu, de Frênes, de Saint-Quentin et des autres communes du canton. Des gens de Flers, de Vire, de Sourdeval ou de Condé n'avaient pas manqué de faire le déplacement.

En vérité, Tinchebray ce jour-là avait des airs de Métropole !...

Ainsi que dans l'Histoire de France, de superbes Gaulois ouvraient la marche. Culottés de braies, le torse nu sous le manteau, ils avaient belle allure avec leurs longues moustaches et leurs tresses postiches de cheveux roux. Mais les casques encornés soulevaient les rires et provoquaient force lazzi sur leur passage !

Venaient ensuite les archers de Crécy, que la chaleur ne devait pas dépayser, si l'on veut bien se souvenir que la célèbre bataille de 1346 (où nous laissâmes des plumes) se déroulait un vingt-six août...

Qui les suivait ? C'est bien trop loin pour me le rappeler.

J'enjambe donc allègrement tout près d'un siècle pour m'arrêter plus longuement devant Jeanne

d'Arc. Elle en valait la peine ! La nôtre ne le cédait en rien pour ce qui est de la beauté à l'héroïne nationale. Germaine Dumaine, qui l'incarnait, était une des jolies filles de Tinchebray, où elles n'ont jamais fait défaut. De belle stature, distinguée, le port majestueux, elle ressemblait assez à la Lorraine. Chevauchant un cheval blanc caparaçonné, que menait à la bride un soldat de Charles VII, elle était en armure, tête nue, coiffée comme il sied, tenant de sa main droite le célèbre étendard. C'était tout à fait la Pucelle entrant dans Orléans, telle que l'imagerie l'a popularisée. La foule applaudissait et les compliments fusaient de toute part :

- Vive Jeanne d'Arc !... Vive Germaine !...

Des chars - j'en parlerai plus loin - s'intercalaient entre les fantassins : mousquetaires aux chapeaux empanachés ; gardes-françaises guêtrés de blanc, culottes de même, en vestes à basques, la poitrine barrée du large baudrier, le colback sur la tête. Ah ! Ils n'avaient pas froid, nos figurants, en ce torride après-midi !...

Notons également au passage les Sans-culottes... pantalonnés de tricolore, en carmagnole et en bonnet phrygien ; des soldats de l'an II qui faisaient mentir Victor Hugo :

"Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes..." car les nôtres étaient confortablement chaussés !

Je n'oserais avancer que cette cavalcade possédait son Napoléon, son Hoche, son Kléber, son Marceau, ou seulement l'un de ces indispensables personnages. Au vrai, je n'en sais rien et si j'en parle par prétérition, c'est que la chose était plausible.

oooo

Voici les chars !... Deux sont au moins restés présents à ma mémoire. C'est que, dans l'un comme dans l'autre, les figurants y débitaient quelques couplets et l'on sait le pouvoir évocateur de la chanson.

Le premier, réalisé par les jeunes gens de "La chorégraphique", s'intitulait "La Normandie". C'était bien naturel, tout de même, que le fief de Rollon fût ici évoqué. Avec son vrai pommier, sa ferme miniature si joliment reconstituée : toit de chaume, murs en pisé à colombage, le char faisait honneur à ceux qui l'avaient préparés et à notre province. Quelques ustensiles bien de chez nous s'y trouvaient assemblés.

Au centre, une table était garnie d'un pichet et de moques en terre de Ger, cette vaisselle rustique qu'on dirait inventée pour déguster le "bère". Les gars étaient en "blaude" bleue, mouchoir à carreaux noué autour du cou, sabots avec la paille qu'il y faut et le chef orné d'un haut de forme. Le boute-en-train de la joyeuse équipe, l'animateur, était comme à l'accoutumée, le grand, le sympathique, l'irremplaçable Armand Radiguet (médaille militaire et croix de guerre en 14-18) ; le petit Louis Millet lui donnait la réplique. Les demoiselles du char étaient toutes ravissantes dans leurs somptueux effets du temps de la Restauration ou bien de Louis-Philippe : robes et corsages brodés, fichus ou châles, valaient ceux de la Bretagne voisine. Et je ne parle pas de leurs bijoux anciens. (En reste-il encore de ces précieux atours, pieusement conservés par les arrière-petites-filles, au fond de nos armoires du temps jadis ?). Les coiffes étaient telles que les reproduisent les cartes postales à l'usage du touriste : coiffes de l'Avranchin, de Coutances, d'ailleurs ; hautes, immaculées et raidies par l'empois. En avait-elle passé des heures, Madeleine Amaury, la blanchisseuse, dans sa petite boutique de la rue aux Porêts, à préparer, laver, repasser,

mettre en état pour ses compagnes les jolies pièces de lingerie, les corsages et les robes ! C'est qu'il fallait que tout fût prêt à temps, que tout fût impeccable pour le grand jour.

Elle chantait agréablement, la blanchisseuse Madeleine. Aussi donnait-elle le ton, avec le grand Armand, à la voix de basse-taille ("Qui raisonnait comme une futaille" !).

Quand le char s'arrêtait pour les pauses, aux carrefours et aux places, en même temps que le reste de la cavalcade, filles et garçons chantaient en chœur, alternant l'air fameux des "Cloches de Corneville" : Vive le cidre de Normandie !... avec une chanson, peut-être spécialement composée pour cette cavalcade. Je l'ai si bien retenue que je pense, sans faute, en transcrire les paroles :

"C'était en Quatre-vingt treize  
L'ennemi venait chez nous  
Et la frontière française  
Nous vit tous au rendez-vous...  
J'en ris encore quand j'y pense,  
Nous étions aux premiers rangs  
Et nous ouvrîmes la danse  
En criant : Aux gars Normands !...  
.....  
En avant la Normandie  
Marchons gaiement les enfants.  
Elle n'est pas engourdie  
La race des gars Normands !..."

("Nous étions aux premiers rangs" !... Pouvaient-ils alors penser, ces gars Normands de notre cavalcade, qu'ils allaient bientôt s'y trouver, aux premiers rangs, en compagnie de nos voisins Bretons, dans les années qui allaient suivre ? Aux premiers rangs du "casse-pipe"... Les noms de quelques uns figurent, hélas ! sur la stèle de la place Saint-Rémy).

La musique était plaisante et facile et la foule reprenait bientôt au refrain. L'ambiance était du tonnerre... comme on ne disait pas alors.

Sur le char, les jeunes gens buvaient parfois un coup de cidre, un coup de "bère". Mais, le plus souvent, la libation était symbolique et les moques vides, portées aux lèvres avec des mines gourmandes, ne valaient rien contre la soif !...

ooooo

Le second char que je fais maintenant avancer procédait d'une tout autre idée. Jugez-en plutôt.

Un certain Cochon (ne pas confondre avec le Pierre Cauchon du procès de Jeanne d'Arc !), défenseur déclaré des locataires, "innocentes victimes" de ces "Vautours" bien connus, les propriétaires, défrayait alors la chronique par son organisation des déménagements clandestins, dits "à la cloche de bois". C'est-à-dire au moindre bruit et en toute illégalité. On se doute bien que les "Petit Parisien", "Matin" et autres "Petit Journal" exploitaient à l'envi cette aubaine rédactionnelle... Et c'est comme ça que tout le monde l'a su !... En tout cas, on le savait à Tinchebray et de joyeux compagnons, dont Marcel-le-couvreur, étaient partis de là pour insérer dans la cavalcade, "le char des déménageurs", avec, si je puis dire, "la cloche bois" en moins. Car nos déménageurs, à l'inverse de l'équipe de Cochon, se produisaient fort bruyamment et

naviguaient sous le triple pavillon de la trivialité, de la truculence, voire de l'incongruité. Ce qui n'était pas fait pour déplaire, loin de là ! au public bon enfant qui garnissait les trottoirs.

Que voyait-on sur le char ? Une maison, des meubles assez boiteux, des ustensiles divers, parfois douteux, dont un pot de chambre etc... Peu de personnages, mais ils faisaient un tel raffut qu'on les aurait cru plus nombreux : le locataire et sa "bourgeoise", haute en couleur et forte en gueule (en fait, un gars ayant passé jupon) et les indispensables compagnons-déménageurs.

Le dénommé Cochon avait fourni l'idée, je l'ai dit, mais il ne servait pas de parangon. C'est qu'on nous présentait un déménagement, animé certes, et même très animé, mais somme toute régulier et "classique", si l'on peut ici risquer un tel mot !

On se bousculait, on cassait un peu de vaisselle, on s'invectivait ferme, avec la gesticulation idoïne, pour la plus grande joie des spectateurs.

Et, naturellement, on chantait, on gueulait plutôt. Ah ! non ce n'était pas une pantomime ! Nos sympathiques braillards détaillaient un couplet réellement incongru ; et je conviens que ma mémoire ne s'est pas spécialement enrichie en le conservant. Écoutez le "poème".

"Nous déménageons, du matin au soir,  
Les lampes à pétrole et les éteignoirs.  
Pour que rien n'se perde  
On emporte souvent  
Le p'tit vase amer...  
D'et tout s'qui ya d'dans !

.....  
Chez un'espèce de rentier,  
Qui demeure dans mon quartier,  
J'déménageais l'mobilier.  
Quand v'là que l'patron  
N'dit : faites attention  
A toutes mes vieilles collections !  
Là d'sus je r'luque sa moitié  
Et j'm'apprête à l'emballer  
Quand om'dit : vous vous gourez  
C'est pas moi l'antiquité !..."

(A cet endroit, le mari se fâche, le déménageur aussi, qui enchaîne :)

"...Là dessus j'y répons  
S'pèce de c..  
Si tu gueules on casse tout !..."

Au refrain !...

"Nous déménageons, du matin au soir...  
....."

Le comportement des acteurs en faisait pour ainsi dire une chanson de "gestes", tant ils étaient remuants !

La "rentière", notamment, exprimait clairement par sa mimique et même à coup de gueule que pour ce qui était de "l'emballer" il fallait être deux !

La musique, on s'en doute, était de la même farine.

Dans les rues, sur le passage du char, les gens se tenaient les côtes. C'était de la jubilation !...

oooo

Deux fois au moins, autant qu'il m'en souviene, la cavalcade refit tout le parcours, avec le même succès. L'intérêt et la joie qu'elle suscitait sur son passage ne risquait pas de s'amoindrir.

Est-il besoin de dire qu'en cette journée caniculaire, agrémentée d'un soleil implacable, les cafetiers de la ville firent des affaires d'or ?

A la nuit, la touffeur de l'après-midi quelque peu dissipée, le père Jeansonnie, du Grand Truttemer, tira un magnifique feu d'artifice au champ de foire. Un bal populaire clôtura vraisemblablement cette mémorable journée. Mais ce n'était plus l'affaire des gosses.

Cette nuit-là, on nous coucha très tard, exténués, rendus, morts de fatigue ; au vrai, rassasiés de spectacle, de bruit, de plaisir, de musique... de tout enfin. Et le feu d'artifice nous avait achevés...

... Peut-être retrouvions-nous dans le sommeil nombre des pittoresques personnages de cette inoubliable cavalcade venus, en rêve, nous visiter ?

oooo

Tel fut l'unique Grand concours que j'aie connu dans le Tinchebray de mon enfance.

N'a-t-il point disparu dans la tourmente des deux guerres ?

Il en faut parfois moins que cela pour que se perdent les traditions.

--==ooOO§OOoo==--

5

LA CIBLE DU MOIS

DE MAI

oooo

Ainsi l'appelait-on du temps de ma jeunesse. On allait même jusqu'à prétendre que l'Orne devait cette distraction privilégiée... à Napoléon III. Selon une tradition, pour moi invérifiable, l'empereur aurait autorisé seulement trois départements, dont le nôtre, à faire tirer, chaque dimanche de Mai, la fameuse cible. Je n'en sais pas plus long et c'est d'ailleurs sans importance.

Existe-t-elle encore ? Je me le demandais quand l'autre jour, à Tinchebray, deux bons amis chasseurs dont les fusils ne pardonnent guère, ont levé mon incertitude. Oui, on tire toujours "la cible du mois de Mai", tout comme au bon vieux temps, aux mêmes dimanches printaniers et

avec le même règlement. Ou si peu modifié. Pratiquement, rien n'a changé.

La cible, d'un diamètre de 45 à 50 centimètres, se tirait et se tire encore à balle, avec fusil de chasse à canons lisses, à une distance d'environ 150 mètres.

Chaque tireur avait droit à six billets permettant un maximum de douze coups. Le vainqueur recevait les deux tiers du montant des billets vendus, le deuxième empochant le reste.

Ce n'était pas rien et ce n'était pas tout. Devenu "propriétaire" de la cible, criblée comme écumoire, le gagnant avait une autre satisfaction, plus lucrative que celle, un rien vantarde, de la clouer sur le porte de sa cave ou de sa grange, ou même au mur de sa maison.

Il avait en effet le privilège de placer la nouvelle cible à son libre choix, où bon lui semblerait. C'était le règlement. Aussi bien, ce n'est pas toujours facile à désigner du premier coup. Sur les six heures quand s'arrêtaient les tirs, on se trouvait parfois en présence de trois ou quatre dix bien difficiles à départager. Ce qui nécessitait, dans un premier temps, l'expertise de l'armurier. Mais, la passion aidant, fortifiée par la perspective d'un gain très substantiel, les tireurs concernés, les possibles gagnants, candidats à la première et à la deuxième places, ne s'en remettaient pas forcément à la décision de l'arbitre. Ce qui était fâcheux. Car plaider à Domfront - cela arriva quelque fois - avait surtout pour résultat de "manger" la recette en frais de procédure...

De toute façon, il y avait un vainqueur. Et, pour fixer le lieu de tir du dimanche suivant (ce pouvait être l'année d'après, si sa victoire terminait les tirs de Mai), il n'avait généralement que l'embarras du choix. Dans les premiers jours de la semaine, dès lundi, les propositions affluaient. Aubergistes ou bistrots de campagne s'intéressaient à la question. Dame ! La cible amenait du monde, beaucoup de monde et pas seulement que des tireurs. Au vrai, ils n'étaient pas les plus nombreux.

Finalement, le gars se laissait tenter par "le dernier et plus fort enchérisseur" comme on dit dans les ventes publiques. Il "vendait" la cible et recevait souvent une somme supérieure au montant des billets. On comprendra mieux pourquoi on allait jusqu'au tribunal pour défendre son droit. Rien que de très normand dans cette affaire. Racine ne place-t-il pas l'action des "Plaideurs" dans la région viroise ?

Mais attention ! On ne laissait pas partir la cible bien loin. Si c'était un tireur de Tinchebray qui l'avait gagnée, elle ne quittait pas notre région. Au surplus, la qualité de nos fusils l'y maintenait sans défaillance.

J'ai plaisir à l'écrire, la cible du mois de Mai s'éloigna rarement de chez nous ; Flers, Argentan à la rigueur. Et c'est à l'honneur des vainqueurs. Ils n'acceptèrent jamais - le sentiment en la circonstance l'emportant sur l'âpreté, plus la crainte de se faire "incendier" par les autres - de vendre leur cible, leur bien, le bien commun, trop loin de Tinchebray. En fait, elle ne quittait guère le canton.

Une année cependant, mon père me racontait qu'elle s'était envolée loin, très loin, jusqu'en Gironde. Un "horsin", pire, un étranger au département, de passage dans le coin, se l'était bel et bien appropriée le plus régulièrement du monde, grâce à son dix indiscutable. Le règlement "sous le bras", il emporta sa cible et la vendit chez lui. C'était avant la guerre. Quel scandale et quel affront ! Il fut lavé le dimanche suivant. Des tireurs de Tinchebray, du canton, des environs, entreprirent le voyage qui, à l'époque, faisait figure d'expédition, et ramenèrent leur bien, qui ne



devait pratiquement plus quitter notre région. Mes deux amis m'ont confirmé qu'elle s'y trouve toujours. Bravo les gars !...

oooo

Donc, marché conclu, notre vainqueur empochait son argent ; et il ne restait plus à l'aubergiste ou bistrot "adjudicataire", qui supputait un profit confortable, qu'à organiser son dimanche à venir. C'est-à-dire embaucher quelques extras, mobiliser les disponibles de la famille, et surtout prévoir toute la boustifaille nécessaire à la satisfaction des gens, qu'il espérait nombreux et dépensiers. Pour la boisson, pas de problèmes ; la cave était intarissable !

Au reste, je l'ai dit, les tireurs n'étaient pas les plus nombreux à faire le déplacement. Les promeneurs de ces dimanches de Mai, surtout quand le soleil était de la partie, affluaient de toutes parts et remplissaient d'un légitime espoir notre prévoyant aubergiste.

En ces temps de distractions mesurées, il n'était pas question de laisser passer de telles occasions de détente pour les grands et de plaisir pour tous. Aller à la cible était un but de promenade. Durant tous les dimanches de Mai, lorsqu'elle était tirée à distance raisonnable de Tinchebray, hommes, femmes et enfants y venaient comme à la fête. Cinq ou six kilomètres aller-retour au total à parcourir - à pied naturellement - ce n'était pas le diable, même pour les gosses.

L'auberge ne désemplissait pas, car elle était la seule au lieu choisi. Cidre, café, goutte, se débitaient ainsi que vous pensez. Certains (des délicats peut-être ou faiseurs d'embarras ?), mais en très petit nombre, il faut le souligner, s'étaient mis au vin rouge comme s'ils avaient voulu se faire remarquer.

Sur les quatre ou cinq heures, on commençait à servir les collations : charcuterie, ossailles, pâté, rillettes, saucisses, hure, boudin, andouille froide et même la chaude qui sortait du chaudron. Pour prétendre aux pieds de cochon, forcément limités, il fallait être des premiers consommateurs. Petit à petit, la réunion prenait son air de fête. Sans compter que le soir, longtemps après la fin des tirs, nombreux étaient les attardés qui voulaient terminer en beauté par l'inévitable soupe à l'oignon. Les verres se remplissaient... et se vidaient ! Quelqu'un en "poussait une", se mettait à chanter. D'autres suivaient. La vie était belle, à peu de frais, et tout le monde était content. A commencer par le patron qui se félicitait de sa journée...

oooo

Il est temps de revenir au pas de tir pour voir ce qui s'y passe. Un contrôle soupçonneux s'y exerçait. D'abord celui des armes. Rien que des canons lisses. Les rayés, trop précis et pas réglementaires, étaient impitoyablement refusés. Les tireurs bien placés, ceux qui menaient avec un ou deux dix, ne laissaient rien passer, on s'en doute. Dès qu'un gars avait fini son tir, et surtout si la marque était bonne, on le priait de "casser" son fusil pour vérifier qu'il n'avait pas triché. Ai-je besoin de dire que les horsins, les inconnus, étaient observés avec méfiance et vérifiés plutôt deux fois qu'une ? S'ils allaient gagner la cible et l'emporter au diable Vauvert ! Le voyage en Gironde n'était pas oublié.

Quant à prêter son fusil, c'était une autre histoire ! "Et pourquoi pas ma femme, pendant que tu y es", s'exclamait en rigolant le gars, pour refuser son arme, poliment, sous le couvert de sa boutade, mais avec fermeté. Très exceptionnellement pourtant, un jour qu'adolescent j'étais venu tenter ma chance à la cible du Tremblay, près du champ de courses de Flers, un cousin éloigné de

ma mère, qui me connaissait de toujours il est vrai, m'avait aimablement confié son fusil. De quoi carillonner, car il était des moins prêcheurs. C'était là un honneur dont je sentis le prix. Pour autant, je ne gagnai pas la cible. Ce fut un autre, mon ami Robert, peut-être, qui la ramena à Tinchebray...

En ce temps-là, nos plus adroits tireurs s'appelaient "Le Gros-Jules", "L'Envol", "le Grenadier", "le Blond", tant d'autres et, bien entendu, l'inévitable braconnier "Bonnet". Tous gars cités au chapitre des sobriquets.

Mon père, qui était très adroit en tout, et même au tir, assurait fréquemment la marque. C'était sérieux, la marque. Il y fallait de la conscience et du soin. Surtout en fin d'après-midi quand le plateau de bois qui constitue la cible était criblé d'impacts. Dans ce domaine l'honnêteté scrupuleuse était de règle. Jusqu'à quelle extrémité ne se serait pas livré un présumé vainqueur convaincu d'une fraude lui faisant tort ? Quand les hommes sont encore armés et peut-être déjà sérieusement éméchés, mieux vaut ne pas provoquer leur énervement !...

oooo

Et les gosses, comment se tenaient-ils dans la petite fête ? Nous ne quittions guère le pas de tir, importunant les gens, nous bousculant pour ramasser entre les jambes des tireurs les douilles de carton. On reniflait, mimant la volupté, l'odeur de la poudre brûlée. Puis on enfilait notre butin sur chaque doigt, en guise de gants. On s'amusait de pas grand chose et nos parents avaient, pour un moment, la paix. Les surplus de la cueillette enflaient démesurément nos poches, Dieu sait pour quoi en faire.

La collation nous ramenait vers les parents, avec des faims de loup. Le bourdonnement des conversations nous enivrait plus sûrement que la boisson, pour nous seuls mesurée. Quand la soirée se prolongeait, il arrivait qu'on s'endormît, appuyés sur la table, sans que le bruit eût raison de notre premier somme.

Pourtant, les plus belles choses ont une fin. Il fallait bien revenir à Tinchebray. Mal réveillés, les gamins turbulents et joyeux de l'après-midi avaient fait place à de pauvres mollassons maussades et grognons, que même la fraîcheur de la nuit n'arrivait pas à remettre d'aplomb. Après tout, nous étions excusables...

oooo

De toutes les cibles de Mai tirées dans mon enfance et donc avant Quatorze, celle dont je me souviens le mieux était placée, ce dimanche-là, à la Folie, dans le pré juste en face de l'auberge. L'endroit se trouve, route de Flers, un kilomètre ou deux une fois passé le hameau de la Rivière.

C'est en pensant plus spécialement à cette réunion, choisie parmi tant d'autres, que je me suis complu à l'évocation de ces dimanches d'autrefois où l'on tirait, dans une atmosphère de saine gaieté populaire, "la cible du mois de Mai".

Terminons sur un souhait que cette tradition se perpétue.

--==ooOO§OOoo==--

VI

## CUL-TERREUX

OU

### DU TEMPS QUE J'ÉTAIS DOMESTIQUE

oooooooo

"Au cul des vaches", comme on disait alors à la campagne...

J'y fus placé de très bonne heure et c'est l'un de mes avatars dont je suis le plus fier. Il figure pour toujours parmi mes plus chers souvenirs.

La guerre, le père mobilisé, la mère atteinte déjà du mal surnois qui devait l'emporter à quarante et un ans, il me fallut, dès le certificat, gagner ma vie. Les études, c'était pour les enfants de riches et j'étais loin de cette condition sociale. Mais tout cela, ne l'ai-je pas déjà raconté ?

L'usine de mes premiers salaires ne valait rien pour ma santé et le Docteur Coulombe avait prévenu ma mère :

- Ce qu'il faut à ton petiot, c'est la campagne...

Voilà pourquoi, un beau dimanche après-midi d'automne, quelqu'un me présenta à Madame Duval, au bourg de Saint-Quentin. J'allais alors sur mes quatorze ans et mon aspect physique ne plaidait pas précisément en ma faveur. Au vrai, je n'avais rien de ce qu'on attendait d'un domestique de culture : de taille médiocre pour mon âge, maigrelet, assez chétif, sans muscle. Je n'étais pas ce qu'il fallait pour les travaux des champs. Aussi Édouard, le patron, qui rentrait justement de la chasse avec un lièvre et des perdrix, ne me le fit pas dire :

- Il est bien trop petit pour faire un bon domestique !

J'étais déçu et mortifié. Mais, en un sens, M. Duval n'avait pas tort car, par la suite, je ne pus jamais transporter les seilles ou les timbales trop pleines autrement qu'avec un joug.

Mais j'avais plu d'emblée à Angèle et cela suffisait. Je l'appris par la suite, cet homme coléreux à l'excès ne savait rien, absolument rien refuser à sa femme, qu'il traitait avec une extrême douceur. C'est ainsi que je fus embauché, loué, malgré la redoutable prévention du maître. C'était dix francs par mois, avec la nourriture et le logement.

J'étais ravi ! Bucolique de vocation sans l'avoir jamais soupçonné, la vie campagnarde m'enthousiasma tout de suite. Il faut dire que je n'avais jamais habité une aussi belle demeure.

Loin d'évoquer la ferme traditionnelle de Basse-Normandie, la maison de mes nouveaux maîtres faisait plutôt penser à un petit château. En fait, c'était une belle construction bourgeoise telle qu'on les concevait vingt ans avant la fin de l'autre siècle. Du solide et du confortable - type 1880 - date approximative de son édification. Le père d'Édouard (prénomé comme son fils) venait alors d'hériter d'un riche parent, que je n'ai jamais entendu désigner autrement que par "l'oncle de Rouen". Au témoignage de son portrait à l'huile - assez Louis-Philippard - qui trônait dans la salle à manger, ç'avait dû être un riche et même très riche notable de la capitale normande. Du jour au lendemain, la famille Duval était ainsi devenue très prospère. Au point qu'Édouard

premier" s'était trouvé à la tête de sept ou huit bonnes terres, réparties par la suite entre ses nombreux enfants.

Édouard, l'aîné, avait reçu en partage la ferme de Saint-Quentin avec la belle maison que je vais maintenant décrire.

Le seuil de la vaste cuisine franchi, on admirait d'abord une magnifique carapace de tortue marine, rapportée de Madagascar par l'un des deux cadets qui s'y étaient établis dès leur majorité. Au-dessus de la cheminée figurait une collection d'armes à feu, car les Duval étaient de grands chasseurs. Quand on venait de tuer le cochon, de belles andouilles se trouvaient haut pendues autour de l'âtre, pour le fumage et la dessiccation. Une petite pièce attenante servait de laiterie. C'est là que chaque matin, après la traite, je tournais la manivelle de l'écrèmeuse.

La salle à manger et le salon complétaient le rez-de-chaussée. L'un et l'autre n'avaient jamais servi qu'en de très rares ou très exceptionnelles occasions. Je reste persuadé que les beaux meubles qu'on remarquait dans ces deux pièces provenaient sûrement du fameux héritage.

Quatre grandes chambres, aussi richement garnies, formaient l'étage. De belles armoires normandes, magnifiquement sculptées et dignes d'un musée d'art régional, en étaient l'ornement capital.

Enfin, quelques mansardes couronnaient l'édifice, que les deux filles et les garçons - sœurs et frères d'Édouard - avaient occupées dans leur jeunesse. A l'époque dont je parle, ils étaient tous mariés ou établis au loin depuis longtemps.

Alors que les deux autres domestiques, des adultes il est vrai, logeaient dans un bâtiment de la ferme proprement dite, Angèle avait voulu que j'occupasse la mansarde au-dessus de sa chambre. On comprendra par là que, déjà, j'étais son protégé.

La bibliothèque de l'ancien bachelier, Charles, auquel je succédais, était restée telle quelle et il m'arrivait bien le soir, quoique recru de fatigue, de feuilleter les livres de l'ancien potache : anthologie de nos grands classiques, chrestomathie du Moyen-Age où figurait l'interminable et fabuleux cortège de Jean de Paris, qui n'était que le roi de France venu à Burgos épouser sa princesse, etc... Je cherchai même un temps, ayant découvert une grammaire latine, à m'initier aux rudiments du langage cicéronien ! Je m'endormais souvent un livre en main. Cela ne pouvait m'empêcher, même au cœur de l'hiver, d'être debout le lendemain et à l'ouvrage dès les six heures.

ooooo

Édouard Duval, je l'ai dit, était d'un tempérament vraiment trop coléreux. Pour dire le vrai, c'était la colère personnifiée. Quand il était "parti", il ne savait pas se maîtriser ; il ne le pouvait plus. C'était pathologique. Au paroxysme, il perdait tout contrôle et n'était plus alors qu'un pitoyable vociférateur.

Puis-je risquer ici une comparaison que d'aucuns, peut-être, jugeront sacrilège ? Et pourtant...

Saint Marc rapporte comment Jésus arrêta la tempête du lac de Tibériade :

"Tais-toi, sois tranquille !... Le vent cessa et il se fit un grand silence..."

Je ne crois pas être irrévérencieux envers l'Évangile en disant qu'Angèle avait un pouvoir comparable sur les "tempêtes" de son mari. Il lui suffisait de dire, de sa voix persuasive : Voyons, Édouard ! pour que tout fût terminé : "le vent cessait" à l'instant même. C'est à n'y pas croire, mais les choses se passaient bien ainsi.

De ma vie je n'ai jamais connu ni rencontré une femme possédant un tel pouvoir sur un tel homme.

En voici, je crois bien, la raison profonde. Mes patrons avaient perdu leur unique enfant, Suzanne, morte tuberculeuse vers l'âge de quatorze ans. Tout avait été tenté pour la sauver, les consultations les plus coûteuses auprès de professeurs chevronnés ; les remèdes les plus rares ou les plus nouveaux avaient été prescrits. Mais à l'époque, au début de la guerre, la terrible maladie ne laissait pas d'espoir.

Angèle ne s'était jamais consolée de cette perte, pour elle irréparable. Chaque jour ou presque, le travail achevé, elle se rendait au cimetière où je l'ai bien souvent accompagnée, car je l'aimais comme on sait le faire à quatorze ans - l'âge de la petite morte. Après le Pater et l'Ave, Angèle récitait toujours la même prière, que j'ai ainsi apprise de sa bouche, la célèbre invocation de Saint Bernard à la Vierge :

"Souvenez-vous, Ô ! Bienheureuse vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire..."

C'était depuis ce deuil immense, qu'une profonde piété pouvait seule atténuer, que M. Duval était devenu un mari attentif, prévenant, délicat et soumis comme j'en sais peu d'exemples. Un vrai prince de Clèves qui s'ignorait. Ai-je besoin après cela d'ajouter qu'aucune de ses mémorables colères jamais ne concerna ma bonne maîtresse ?

Édouard avait, comme on dit, reçu de l'instruction. Ce n'était pas très courant, alors, dans nos campagnes. Et il était extrêmement intelligent. Coléreux, certes, je n'y reviens pas, mais foncièrement bon, très serviable et animé des meilleurs sentiments. Toutes qualités le rendant très supportable et qui excusaient la déplaisance de ses accès. A ses bons moments - qui n'étaient pas rares - il était même plutôt enjoué et ne détestait pas la saine plaisanterie. Au total, et malgré ses "tempêtes", un homme très agréable à vivre. Sobre avec ça comme il n'était pas permis de l'être en Basse-Normandie en ce temps-là. Je l'admirais, sans trop le craindre.

Mais j'adorais silencieusement Angèle. Et même, à vivre constamment dans cette atmosphère envoûtante de piété maternelle, j'en étais arrivé au point d'aimer éperdument son enfant morte, Suzanne, que je n'ai connue que par une photographie.

Angèle était instruite. Élevée "en demoiselle" dans une institution religieuse de Vire, elle devait avoir le brevet élémentaire, ce qui était tout à fait exceptionnel à l'époque, surtout pour une fermière. Mais le plus marquant de sa personnalité, c'était son inépuisable bonté, sa gentillesse naturelle, son extrême douceur devant quoi tout cédait. C'était la digue sur laquelle se fracassaient les colères de son mari. Bref, une femme vertueuse.

Pour ce qui est de moi, attentif à ne pas lui déplaire, je lui vouais un amour absolu, romantique et comme désincarné...

... Rêveries juvéniles, candeur de mes pensées, pureté de mon cœur, sentimentalité de mon adolescence, qu'êtes-vous, hélas, devenues ?...

La grand-mère Duval, dont je vais dire maintenant quelques mots, avait choisi de terminer sa vie au foyer d'Édouard, son aîné, dans cette maison qui avait été la sienne et qui, au fond, continuait de l'être.

Éternellement coiffée d'un bonnet blanc à bord tuyauté, elle était restée droite et mince malgré ses huit maternités (6 garçons et 2 filles), et l'on pouvait raisonnablement penser qu'elle avait dû être, dans le temps, une belle femme.

L'aisance qui s'était installée à son foyer après l'héritage de l'oncle rouennais n'avait pas diminué son ardeur au travail, parce que c'était dans son tempérament. Elle avait trop peiné autrefois, disait-elle, pour s'arrêter tout d'un coup et vivre dans l'oisiveté. Pieuse comme elle était, elle eût pensé commettre le péché de paresse en renonçant à toute activité.

Quand je l'ai connue, elle tenait encore malgré son grand âge à s'occuper du potager de la maison. Tout au plus, consentait-elle à ne plus le bêcher toute seule et à me laisser ratisser les allées.

Pour Angèle, c'était une belle-mère idéale : comme tout le monde, elle admirait et adorait sa bru.

Le petit domestique l'agaçait bien un peu quand il prenait à table une crise de fou-rire, comme naguère à l'école, sur une réflexion amusante de quelqu'un, plus souvent sans motif. Mais à part cela, elle se montrait envers le gosse que j'étais resté, d'une patience et d'une bienveillance de vraie grand-mère.

oooooo

Mes débuts dans la vie campagnarde, pastorale, ne furent pas, croyez-le, exclusivement bucoliques au sens virgilien du mot. Au contraire, il me faut reconnaître que je peinais beaucoup les premiers temps, s'il est vrai que travailler c'est toujours peiner.

L'apprentissage de la traite des vaches en est un bon exemple. De fait même pour un garçon vigoureux, venir à bout d'une bonne laitière normande quand on est débutant ce n'est pas, croyez-moi, une partie de plaisir ! Des fois, la bête retenait son lait, ou bien ne tenait pas en place. Sans parler du coup de fouet, si agaçant et trop souvent malpropre, d'une queue au ballet plus ou moins embousé ! Les poignets faisaient mal, mais c'était le métier.

N'avais-je pas essayé, certain jour, une machine à traire de ma façon ? Un représentant en matériels agricoles avait parlé en ma présence d'un engin de l'espèce, essentiellement composé de tubes d'argent à introduire dans les trayons. L'explication n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd et j'en retins le principe. Ayant soigneusement préparé des bouts de paille de blé du glui bien tubuleux, je les enfilais dans chaque trayon. Miracle ! Le lait pissait dans la timbale. Il suffisait seulement de diriger les quatre jets. Mes poignets ne fatiguaient plus ! Lorsque la vache un peu surprise par cette nouveauté, faisait deux ou trois pas, son lait naturellement, se répandait sur l'herbe et il fallait très vite la rattraper pour limiter les dégâts.

Ce manège durait depuis quelque temps à mon entière satisfaction (sans me douter des conséquences possibles de mon invention, la moindre étant de donner une mammite aux bêtes) lorsque le petit inventeur se fit prendre en flagrant délit. Et par Édouard encore ; une bonne calotte, très méritée, remit les choses en ordre et il me fallut revenir à la méthode manuelle...

oooooo

En Normandie, il n'est pas accoutumé de donner un nom propre aux vaches comme cela est pratiqué communément dans d'autres régions. Chez nous, on les désigne de préférence par telle particularité physique ou autre. Nous avons "la vache de Bricquebec", achetée neuf cents francs-or (de 1916) à la foire de ce canton de la Manche. Il y avait "La Bretonne", qui était de la race. Il y avait encore "La petite jersiaise". Il y avait surtout "La vache sauvage", remarquable laitière qui ne se laissait approcher et traire que par la seule Angèle...

Avec une quinzaine de bêtes à cornes, la ferme ne manquait pas de veaux. Les soins à leur donner faisaient partie de mes multiples attributions.

Dès qu'ils étaient sevrés, on les mettait au régime du lait écrémé, mais "enrichi", comme on dit maintenant, par le "Lactina suisse" dont ils raffolaient. (J'en vois encore la réclame dans une boutique du pays de Cez, preuve que le produit est toujours fabriqué).

- Acho !... Acho !... Acho !...

Ah ! Ils ne mettaient pas longtemps, mes jeunes élèves, pour saisir la portée de cet appel, typiquement normand. Ils accouraient alors, dans une joyeuse bousculade, car ils avaient compris que le repas était servi !

Un jour que je leur portais - à l'aide du joug qui me soulageait bien - quelques précieuses seilles, Madame Louise, la plus jeune des sœurs d'Édouard, en vacances à Saint-Quentin, m'accompagnait jusqu'au grand pré.

Ce n'était pas n'importe qui, Madame Louise. Après des études secondaires complètes, elle avait préparé l'École normale supérieure de Sèvres. C'est tout dire. Mais son mariage avec un viticulteur-négociant du Sud-Est avait interrompu le cours de ses études et enterré ses ambitions universitaires.

Derrière la barrière du pré, la "brèche", que je ne pouvais leur ouvrir avant mon deuxième voyage (il fallait quatre seilles), mes veaux tiraient la langue, pressés les uns contre les autres et manifestant ostensiblement leur impatience. Dame ! N'avaient-ils pas, à quelques mètres, à la vue et à l'odorat, les premiers éléments du repas collectif ?

- Voyez, Madame, c'est le supplice de Tantale ! avançai-je en souriant.

- Le supplice de Tantale ! reprit-elle, visiblement surprise. Où donc as-tu appris cela ? Mais tu es bien savant !...

C'est ainsi qu'un petit "cul-terreux" réussit ce jour-là, non sans quelque fierté, à se faire complimenter par une grande dame, et des plus cultivées...

Acho !... Acho !... Acho !... Il y a peu d'années, alors en vacances à Tinchebray, je me promenais avec ma femme sur la route de Saint-Jean-des-Bois quand l'idée, au reste saugrenue, me vint de lancer, à la cantonade, notre fameux Acho ! Quelle ne fut pas notre surprise amusée de voir aussitôt se garnir une haie en surplomb de la route, d'une bonne douzaine de têtes, visiblement intéressées par mon insolite appel. Allons ! entre bêtes et gens, la "communication" n'a pas changé de style ! Au moins en Basse-Normandie. C'est ça, la tradition...

oooooo

À la ferme, qui n'était pas celle de n'importe qui, on l'aura compris, j'avais deux grandes amies. Je les ai tellement aimées qu'après un demi-siècle passé elles apparaissent encore quelquefois dans mes rêves...

Coquette, ma préférée, était de cette race normande qui donne de bons chevaux de trait. Elle avait hérité des qualités de "La Patarde", sa mère, ainsi nommée parce qu'elle avait appartenu jadis à un certain Patard.

Bichette était une robuste percheronne. Deux bêtes de nature bien différente que j'aimais d'une égale tendresse. Avec, pourtant, il faut le dire, une inclination particulière pour Coquette.

Autant Bichette était naturellement indolente, paresseuse et peu franche de collier, autant Coquette était courageuse et volontaire. Au reste, deux bêtes intelligentes, ni méchantes, ni vicieuses.

Après la traite de mes deux ou trois vaches (Angèle, à elle seule, ainsi que le premier valet, en "tiraient" bien le double), j'avais la charge de panser les deux juments. Il y fallait une bonne demi-heure d'étrillage et de brossage. Aussi je tempêtais quand mes deux numéros, au sortir de mes mains, n'avaient rien de plus pressé que d'aller se rouler sur l'herbe, ou même, de préférence, quand l'occasion se présentait, dans une flaque de boue dont elles appréciaient la fraîcheur.

Si l'on avait besoin de les avoir pour un travail et qu'elles étaient en liberté dans le plant, il suffisait de faire claquer le couvercle du coffre à avoine pour les voir rappliquer, au petit trot, vers l'écurie. Ça réussissait chaque fois qu'elles m'apercevaient le picotin en main et que, surtout, les abords étaient libres de tout matériel aratoire. Mais elles n'étaient pas dupes si le brabant (ou la faucheuse, selon la saison) avait été étourdiment sorti de la remise. Dodelinant comiquement de la tête, elles semblaient dire :

- C'est cousu de fil blanc !... On ne marche pas !...

Il devenait bien difficile alors de les récupérer. J'arrivais tout de même à les approcher et à saisir une crinière. On couchait bien un peu les oreilles pour la forme, pour marquer le mécontentement, mais sans intention malveillante.

En revanche, le patron avait le plus grand mal à s'assurer de la percheronne. C'était toujours la même comédie, chaque fois renouvelée et chaque fois prolongée. Bichette, tout en broutant, ne le perdait pas de vue. Était-il enfin parvenu, à force de ruse, à deux doigts de la saisir ? Un rapide demi-tour, accompagné le plus souvent d'une ruade comme de moquerie et ma bête détalait pour s'arrêter une vingtaine de mètres plus loin. Ce manège durait parfois plus d'une demi-heure. Chacun sait que les meilleures plaisanteries doivent être courtes. Mais Bichette, pour son malheur, ne le savait pas ! Je n'ose écrire qu'elle l'apprenait à ses dépens. Toujours est-il qu'une fois capturée par surprise, Édouard lui administrait une maîtresse raclée : coups de pied sur les paturons et coups de longe sur la tête. Le tout agrémenté des pires injures où la "charogne de jument" revenait comme un leitmotiv. Moralité : la fois d'après Édouard revenait, écumant et vociférant, sans ma Bichette, que je lui ramenaï dans la minute et sans la moindre difficulté.

Coquette n'eût pas souffert d'être traitée d'une façon aussi... cavalière ! D'ailleurs, elle n'en fournissait jamais l'occasion. C'était un animal affectueux et très sensible, connaissant à fond son



métier de brave cheval. Une bête sans reproche. Positivement, elle m'avait appris à conduire correctement la faucheuse, car elle corrigeait d'elle-même les erreurs et les maladresses du gamin.

Quand elles étaient attelées côte à côte, par exemple pour tirer le brabant au temps des labourages d'automne, on n'entendait crier qu'après Bichette. De fait, la percheronne n'avait que trop tendance à limiter sa peine et à laisser tout le gros de l'effort pour la vaillante Coquette. Voilà précisément ce qu'Édouard ne pouvait ni tolérer, ni souffrir.

- Là... là... Coco ! Doucement !... Doucement !... Il fallait bien calmer cette courageuse Coquette, si franche de collier, ne rechignant jamais à l'ouvrage, et dont le corps écumait de sueur, alors que la Bichette, trop désinvolte, était à peine luisante.

- Bichette !... Bichette !... Allez Bichette !... Oh ! la charogne de jument ! tonitruait le maître...

oooooooo

Chaque année, il était nécessaire, au moins utile de les saigner et nos deux bêtes, qui n'avaient pas la mémoire courte, savaient très bien de quoi il retournait et ce qui allait s'ensuivre quand elles apercevaient le matériel entre nos mains. Le grand valet portait l'indispensable tord-nez pour maintenir l'animal tranquille durant l'opération. Je tenais la cuvette dont on verra plus loin l'usage. Édouard, l'officiant, était armé de la flamme et du bâtonnet, pour taper sur la lancette. La palpation, puis la pression des doigts au bas de l'encolure pour faire "monter" la veine, achevait d'édifier la jument sur la nature de la cérémonie. Les oreilles se couchaient et elle claquait de la mâchoire en essayant de mordre. Une fois la veine fendue (c'était l'instant désagréable et redouté de nos patientes), on recueillait le sang dans la cuvette, appréciant à l'estime la quantité tirée. La veine était ensuite suturée par... une épingle ordinaire, et la petite coupure lavée à l'eau vinaigrée. Généralement, l'intervention était sans suite. Sauf quand un indésirable thrombus s'en venait compliquer les choses. Comme cela arriva au cheval alezan du voisin Isidore, qu'Édouard avait saigné par obligeance. L'animal suppura de la veine durant un mois ou deux.

Bichette et Coquette étaient de bonnes poulinières et je leur ai connu, à chacune, deux poulains.

Peu de gens à la ferme, en dehors du petit domestique, pouvaient s'en approcher les premiers jours, tant leurs mères se montraient agressives et jalouses de leur progéniture. Il est d'ailleurs à remarquer que les juments deviennent de plus en plus hargneuses après un certain nombre de gestations.

À son dernier poulain, Coquette était inabordable pendant toute la quinzaine qui suivit sa délivrance.

À l'inverse des vaches qui se débarrassent rarement toutes seules de leur veau (pensez à la vêreuse, aux pièces de fil, etc...), les juments poulinent le plus souvent sans l'assistance de l'homme, sauf dans les cas pathologiques.

Cette année-là, on attendait d'un jour à l'autre la délivrance de notre Bichette. La nuit, on l'enfermait dans son box, avec une copieuse litière de paille fraîche, chaque soir renouvelée.

Je fus un beau matin tout de suite renseigné sur les événements de la nuit. A peine m'étais-je approché du box que Bichette, oreilles couchées et bouche grande ouverte, me fonda dessus, m'attrapant par l'épaule tout en me soulevant de terre ! On le voit à ce trait : l'instinct maternel des

bêtes ne tient plus compte de l'amitié. Car, Bichette et moi !... A ses pieds, une jolie pouliche, aussi noire que la mère, regardait, de ses yeux tout neufs, l'animal inconnu que son ombrageuse maman venait de malmener énergiquement...

Au tour de Coquette maintenant. Elle venait d'avoir le sien, que j'avais baptisé "Vaillant" sans le moindre souci des lois du pedigree. Or, le poulain portait une petite hernie ombilicale que le père Denis, de Tinchebray, médecin du bétail sans diplôme, mais non pas sans pratique, était venu réduire.

Il avait bien fallu s'emparer de la mère pour avoir le poulain et, comme je l'ai dit, Coquette n'était pas des plus commodes lorsqu'elle était suitée. Elle n'avait pas voulu rentrer à l'écurie, voyant son poulain entre nos mains et on s'était borné à l'attacher à la branche d'un pommier. Hennissante et inquiète, Coquette ne perdait rien de ce qui se tramait dans le plant autour du poulain. Aussi, quand elle le vit, les quatre pattes en l'air pour que le rebouteux pût opérer commodément, elle se mit à tirer furieusement en arrière, de sorte que la branche finit par céder. Promptement libérée de toute attache et même de son licol, elle arriva au grand galop sur les lieux, que nous dûmes évacuer en vitesse !...

Comme chaque fois que les choses tournaient au vilain, je fus le seul à pouvoir maîtriser la jument. Je réussis enfin à l'enfermer dans l'écurie d'où elle ne cessa pas de hennir énergiquement, cependant que le père Denis achevait de placer le tasseau.

Pour en finir avec Coquette, sachez qu'elle tomba poussine et le mal qui la tourmentait affecta rapidement son caractère. Nous avons maintenant affaire à une bête hargneuse. Naguère si courageuse, on la sentait rétive et la seule vue du collier lui faisait coucher les oreilles. Il fallait l'aborder avec précaution, non sans courir quelque risque. La pauvre malade était tout de même obligée de travailler.

Le vétérinaire avait prescrit un médicament qu'il affirmait très efficace. La "Paratoxine" se mélangeait avec l'avoine, à très faible dose : une cuillerée à café dans un plein picotin. Un vrai remède de cheval dont les effets, pourtant, se révélèrent médiocres. J'arrosais également le foin de ma bête pour en abattre la poussière, cette ennemie redoutable de la pousse...

Ma pauvre Coquette fut finalement vendue à la réquisition militaire de 1917, après l'examen trop superficiel d'un vétérinaire galonné. J'en voulus à Édouard de l'y avoir présentée et je la vis partir avec un immense chagrin. Sans doute mourut-elle rapidement de son mal ou bien d'une infortune de guerre.

La nuit, parfois, il m'arrive encore de rêver à cette grande amie...

oooooooo

On s'étonnera peut-être que, chemin faisant, je n'aie pas autrement parlé de mes deux collègues de la ferme qu'en mentionnant leur existence.

Ils ne m'aimaient pas. Étais-je de parti pris comme ils l'étaient eux-mêmes en les tenant pour deux nigauds ? Il est certain que je répondais généreusement à leur inimitié. Je crois, au fond, qu'ils jalouaient ma position privilégiée auprès de la maîtresse ; et plus encore le fait de me savoir logé sous le même toit que nos deux maîtres. Il n'en fallait pas plus à mes rustauds pour m'écraser - du moins le pensaient-ils - de leur condescendance imbécile.

L'un d'eux avait les jambes exagérément arquées, ce qui faisait dire à Édouard, sans apparence de charité :

- On dirait qu'il a été élevé sur une barrique ! ou encore :

- On pourrait lui passer un cochon entre les jambes sans qu'il s'en aperçoive !...

Au vrai, il ne pouvait plus le sentir depuis longtemps et il le mit dehors au terme de sa dernière louée.

Des journaliers, journalières ou tâcherons venaient périodiquement donner un coup de main dans les moments de presse : foins, moisson, battage des céréales, etc... ou encore effectuer un travail à façon.

À peu près chaque mois, la couturière de campagne et sa jeune apprentie venaient raccommode le linge ou les hardes de travail. L'adolescente tournait la manivelle de la machine à coudre portable, pour que sa patronne pique plus facilement. C'étaient les "pique-chiffes". Elles reprisaient aussi chaussettes et bas trop copieusement troués... car le nylon n'était pas encore de ce monde.

Au temps des pommes et avant de "piler" - c'est ainsi qu'on désigne la fabrication du cidre - les charpentiers-relieurs, les "r'lious", venaient mettre en état barriques et tonneaux, qu'ils recerclaient à neuf avec du châtaignier. Ils tapaient fort, toute la sainte journée, dans un vacarme assourdissant. L'expression "taper comme un r'liou" (l'utilise-t-on encore dans nos campagnes ?) était comprise de tout le monde. On savait bien ce que ça voulait dire...

Je n'aurai garde d'oublier la bonne femme qui venait un jour par semaine pour les plus gros travaux de la lessive et du ménage (En ce temps-là la maison n'avait pas de servante). Indéniable bonne à tout faire, aucune tâche ne la rebutait, pas même les plus pénibles ou les moins ragoûtantes. C'était une robuste commère, au chignon bien tiré sur le sommet du crâne et qui, intarissable, débitait des sornettes sans queue ni tête. Quelque peu médisante, elle eût bien tenu sa partie, à Tinchebray, par exemple au lavoir du "bas de la Fontaine" ! Il était malaisé de lui rabattre son caquet ! Tous les deux ou trois mots, elle s'esclaffait. Autant dire qu'elle riait presque sans arrêt... Mais soyons juste : elle abattait de l'ouvrage et elle ne volait pas son argent.

Un seul mot sur Charles D... (j'en reparlerai peut-être une autre fois) qui venait à la saison tailler les arbres fruitiers. Au demeurant, un horticulteur confirmé, mais qui avait la particularité de ne pouvoir grimper à l'échelle ou sur un escabeau à partir de dix heures. A cause de la boisson !...

ooooooo

Pour terminer, une petite anecdote... cynégétique dont je fus le héros.

Le patron se rendait rarement aux champs sans emporter le fusil, surtout en juillet-août au temps de la moisson. Dame ! Les lièvres ne manquaient pas à travers le blé ou les avoines et Édouard enrageait de les voir débouler lorsqu'il se trouvait désarmé. Seulement voilà, l'ouverture de la chasse n'est pas avant septembre et il était prudent de camoufler soigneusement le fusil lors des déplacements par les chemins. C'était déjà assez risqué de faire parler la poudre. Elle manque de discrétion et son bruit ne trompait personne.

- Encore Édouard qui prend de l'avance sur l'ouverture ! disaient malicieusement les paysans d'alentour.

Un jour qu'il avait laissé l'arme cachée sous une gerbe (cachée et chargée), j'eus la délicate mission d'aller la chercher à la brune et, autant que possible, sans me faire voir. C'était un Hammerless, sans chiens apparents, à percussion centrale. Une arme magnifique et de grand prix.

- Surtout, enlève les cartouches, me fut-il recommandé.

Avec ces engins-là on ne prend jamais trop de précautions !

Et pourtant !... Je rentrai au bourg presque à la nuit, avec une seule cartouche en poche... mais un jeune corbeau à la main ! L'imprudence de l'oiseau, perché sur un "foutiau", avait déterminé la mienne. Un exploit qui ne fut pas apprécié à son mérite et me valut, au contraire, une engueulade soignée. Mais les colères d'Édouard ne dureraient pas, car il était sans méchanceté et sans rancune. Le lendemain, il riait le premier de mon inconséquence...

oooo

L'année dernière, j'ai revu la belle maison de ma jeunesse. Mais elle est morte. Et mort l'araucaria qui embellissait sa pelouse. Ceux que j'y ai connus et aimés ont depuis longtemps rejoint la petite Suzanne au cimetière. De cette nombreuse famille, il ne reste plus que quelques neveux et petits-neveux.

La maison appartient à l'un d'entre eux mais il ne l'habite pas. Passera-t-elle un jour en des mains étrangères ? Ah ! si c'étaient les miennes !... Une fidèle servante, qui entourait Angèle de ses soins affectueux durant les dernières années de sa vie et l'assista en ses derniers moments, en a la garde. C'est à sa complaisance que je dois d'avoir revu les lieux où j'ai vécu des heures inoubliables et laissé un peu de mon cœur...

Revenant à Tinchebray, je suis entré me recueillir au cimetière. Il a bien changé. On a abattu les sapins qui en étaient l'ornement mais abîmaient les tombes.

Devant les six dalles de granite juxtaposées, le tombeau de la famille Duval, je suis resté un moment agenouillé. Et puis, comme autrefois, comme il y a plus d'un demi-siècle lorsque j'accompagnais Angèle sur la tombe de la petite Suzanne, je me suis pris à murmurer la prière de Saint Bernard : "Souvenez-vous ! Ô ! Bienheureuse Vierge Marie..."

.....  
Angèle qui êtes au Ciel et vous, Édouard, chers disparus, mes chères ombres évanouies dans le mystère de l'Éternité, souvenez-vous dans l'Au-delà de votre petit domestique du temps de la grande guerre, qui n'a rien d'autre à vous offrir désormais, ici-bas, que le refuge de sa mémoire.

--==ooOO\$OOoo==--

## VII

### VISAGES DU TEMPS PASSÉ

oooo

## I

ALCIDE, CHARLES

ET LE "TROISIÈME HOMME"

ooooo

Ils avaient au moins ceci de commun : bons gars, du cœur à l'ouvrage, connaissant bien leur partie. Et puis aussi, que la boisson ne les effrayait pas.

Dans le temps, il y a bien longtemps de cela, peut-être même avant le siècle, Alcide avait été l'un de ces domestiques que le séminaire de Tinchebray employait à faire valoir ses terres.

A la chocolaterie, l'ancienne, où je fus embauché au sortir de l'école, le père Guitton, qui avait été le boulanger de l'institution religieuse, nous racontait, aux moments de repos, d'amusantes histoires de ces temps révolus. C'est un fait que la plupart étaient centrées sur la boisson. Et que, souvent, Alcide s'y trouvait mêlé.

C'est ainsi qu'un matin d'hiver, où "il gelait à pierre fendre" précisait le narrateur, le Révérend Père Lericheux, économe du séminaire qui avait l'œil à tout, avait surpris Alcide au cul du tonneau, comme on dit, et lui avait compté sept bols de cidre, que le gaillard avait tirés au fausset (le "faussiau").

- Voyons Alcide, avait dit le religieux, d'une voix sans colère, mais un peu sarcastique, avez-vous réellement aussi soif que cela, le jour à peine levé et par un temps pareil ?

Mais pour Alcide, cette libation insolite, qui en eût foudroyé de moins entraînés, devait tenir lieu de repas matinal, sinon de simple mise en train !

Une autre fois - c'est encore le père Guitton qui raconte - pendant la fenaison, les faucheurs, dont notre Alcide, avaient épuisé dès les six heures la boisson emportée pour toute la journée. Et le Père Lericheux les trouva, profondément endormis à l'ombre d'une haie. Il est vrai qu'ils avaient commencé le travail dès l'aurore.

Quand je connus Alcide, le séminaire avait fermé ses portes depuis les lois de séparation. Il s'employait chez Pierre ou Paul, en qualité de journalier agricole. Je le revois avec sa "blaude" et son éternel chapeau melon, assez verdi, qu'il coiffait un peu en arrière.

A l'automne, aux pommes, lorsque les gens "pilaient", on le voyait souvent sur les pressoirs, que nous fréquentions nous aussi, à la sortie de l'école, "pipant" dans la rigole avec un brin de paille le cidre doux, qui nous rendait... le ventre libre !

Nous le regardions faire. C'est lui qui entassait, montait, échafaudait sur la table du pressoir, bien au carré, le tas de pommes écrasées par la grugette : un rang de pommes, un rang de paille, un rang de pommes et ainsi de suite. Pour ce travail délicat, qui requiert savoir-faire et adresse, Alcide était un maître.

Louis Calbris l'avait photographié un jour qu'il pilait avec le père Lenormand - le bien nommé. Les deux hommes se tenaient devant le pressoir, de chaque côté de la cuve - le béron - un pied posé sur le rebord et mangeant une pomme. Le cliché fut édité en carte-postale avec cette légende, que je cite de mémoire :

"Fabrication du cidre en Normandie.

- J'cré ben qu'ça fr'a du bon bère !

- Oui gars ! Et tant qu'yéra du bère yéra des Normands !"

Le cidre aura été, pour Alcide, la grande affaire de sa vie, soit qu'il le fasse, soit qu'il le boive. En grande, en très grande quantité !

ooooo

Charles, lui, était horticulteur. Et des plus expérimentés, ayant suivi, je crois, les cours appropriés à l'école de Versailles. On le recherchait dans tout le canton pour la taille des arbres fruitiers, des espaliers, ou des arbres d'ornement dans les propriétés bourgeoises.

Il était bien gentil, mais d'une jovialité parfois excessive et qui lassait le monde. Au demeurant bon garçon, mais bavard, bavard intarissable quand il était "en euphorie". Ce qui était fréquent. Il se grisait alors de son verbiage, ce qui complétait bien l'effet de la boisson. En sorte qu'à partir de dix heures du matin - je l'ai bien vu à Saint-Quentin chez Édouard Duval - il pouvait encore exercer son talent et rendre des services, à condition toutefois de n'avoir pas à se servir d'échelle ! Ce qui eût été d'une grande imprudence.

ooooo

Quant à mon "Troisième homme", je n'ose même pas le désigner par l'initiale de son prénom, lequel remonte... aux temps bibliques. Je n'en dirai pas plus. Bah ! Vous le reconnaîtrez tout de même.

Ce qu'il faisait au juste, je n'en sais trop rien. Campagnard, certes, un peu paysan, avec sans doute certaine activité artisanale en rapport avec la terre. Il venait une fois par semaine à la ville et y fêtait son passage d'une manière qu'il n'est pas besoin de préciser. Ce qui, sur le chemin du retour, lui fermait trop souvent la porte de chez Irma. Vous voyez ce que je veux dire.

Le bonhomme, on peut le penser, n'était guère satisfait car passé Irma, c'était autant dire le désert. Dans ses mauvais jours, il ne manquait pas de rouspéter, et avec démesure. Pour user d'un terme pittoresque et vieilli, il "cauchemardait" alors le monde. Il suivait son idée en même temps que son chemin, lequel s'avérait rocailleux, difficultueux en diable. Allez savoir pourquoi !

Notre homme avait fait son temps, comme on dit, son service militaire au Mans, dans l'artillerie, bien avant la guerre, et il était trop vieux en 1914 pour être embarqué dans la tourmente. N'empêche qu'il avait gardé de son passage au régiment je ne sais quel amour, quelle affection cocardière pour son arme.

L'artillerie, c'était en quelque sorte son leitmotiv, son thème favori en ces soirs de rentrée où, il faut bien le dire, il lui arrivait de parler tout seul.

Nous autres gosses, l'accompagnions, à distance raisonnable, un bout de chemin car il était

divertissant. On voyait, parfois, qu'il s'animait dans ses propos, gesticulant un peu, s'arrêtant un moment pour répondre vertement à son interlocuteur - bien sûr imaginaire - qui semblait lui contester, lui dénier sa qualité d'ancien artilleur, à quoi il tenait tant.

- Oui ! N... de D... ! proclamait-il gravement, dans l'artillerie.

De cette voix si typiquement éraillée.

oooo

Mes trois bonshommes sont morts depuis longtemps et si j'évoque le pittoresque de leur personnage, c'est sans y mettre malice, croyez-moi, mais par simple désir de les avoir amicalement salués au passage.

--==ooOO§OOoo==--

2

UN FACTEUR RURAL

AUXILIAIRE

oooooo

Dans les jours qui suivirent la mobilisation de Quatorze, le service extérieur de la Poste se trouva soudainement désorganisé.

Deux ou trois facteurs avaient, dès le lundi 3 août, obéi à leurs fascicules et rejoint leurs dépôts de guerre. Il fallait donc faire appel à des auxiliaires pour que les tournées ne souffrissent pas trop de cet état de choses. Et, singulièrement, les tournées campagnardes intéressant les communes desservies par le Bureau de Tinchebray.

Le recrutement de ce personnel de circonstance s'était fait au mieux, quoique au petit bonheur, parmi les candidats disponibles, que la célèbre affiche blanche aux petits drapeaux croisés ne concernait pas, soit qu'ils fussent trop vieux, ou trop jeunes, ou encore exemptés ou réformés du service militaire.

L'une de ces sympathiques recrues effectua sa première - et dernière - tournée de façon assez pittoresque, qui mérite d'être contée. Nous en fûmes divertis, petits et grands, durant quelques jours, en ce temps où les gens n'avaient pourtant pas le cœur à la rigolade. Rien de bien grave, au demeurant, dans l'aventure de ce brave homme, sinon qu'il n'était pas fait pour un métier aussi... éprouvant !

Jules (ainsi se prénommaient-il - Non, ce n'est pas notre chanteur de "la Rue Morte" !) avait reçu en partage une tournée rurale assez "hospitalière", trop peut-être, et donc aussi dangereuse que possible pour notre auxiliaire, obligeant, certes, mais dépourvu de volonté, ne sachant rien refuser à personne. Et surtout pas un verre ! Ce qui devait le conduire à sa perte.

En temps ordinaire, notre Jules avait la curieuse manie, quand il prenait son litre de cidre pour l'après-midi, de faire immédiatement "de la place", en buvant au goulot, pour que l'épicière pût

combler le vide avec un "petit-pot" de goutte (deux "demoiselles"), histoire de relever un peu le tonus de la boisson !

Imaginez maintenant notre bonhomme lâché dans la campagne avec sa boîte et son sac de cuir, livré aux paysans qui ne pouvaient moins faire, quand il franchissait leur seuil, que lui offrir à boire. C'est la moindre des choses. Et l'on sait vivre dans nos campagnes. A-t-on jamais vu quelqu'un pénétrer dans une ferme sans qu'aussitôt les verres ne sortent du buffet ? Et peut-on faire affront aux gens en refusant leur politesse ? Assurément pas.

Entre les dix-onze heures, Jules avait distribué pas mal de lettres, visité nombre de fermes et, naturellement, bu dans chacune. Je l'ai dit : il ne savait pas refuser. Sans doute aussi avait-il mangé une bouchée quelque part, un morceau de lard sur le pouce, parce qu'il arrivait au moment du casse-croûte au milieu de la matinée. On avait servi du cidre, du bon "bère" de chez nous, avec le complément obligé du café arrosé d'une bonne goutte. Plus la rincette...

Et la tournée se continuait, de ferme en ferme. Le soleil tape dur au mois d'août, quand il passe au zénith. A midi, inmanquablement parce que c'était l'habitude à la campagne, quelque fermière avait dû offrir son repas à l'auxiliaire. Dame ! Où aurait-il mangé sans cela ?...

Puis le facteur et le soleil continuèrent leur course. Insensiblement, l'astre s'abaissa sur l'horizon. Enfin, très tard, il disparut tout à fait et la nuit s'installa.

.....

À la poste de Tinchebray, Madame la Receveuse commençait à prendre du souci lorsque, sur les sept heures de relevée, alors que tous ses autres facteurs ruraux étaient déjà rentrés d'Yvrandes, de Saint-Jean-des-Bois, du Mesnil-Ciboult..., le préposé à la tournée de Saint-Quentin n'avait pas encore reparu. Bien sûr, le premier jour, quand on n'a pas judicieusement organisé son parcours à travers la campagne, on perd du temps, on traîne un peu, on revient sur ses pas, bref les heures passent sans qu'on n'y prenne garde.

Tout de même, bien après les huit heures, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, on s'inquiéta sérieusement. On se demanda si Jules n'avait pas été victime d'un accident ; ou bien pris de malaise : le mal surprend si vite son monde. Il fallut bien se décider à partir à la recherche de notre homme. Les gens, des amis, des voisins de Jules, des bénévoles se répartirent dans les deux directions : la route de Vire et la Fosse, et l'autre route de Saint-Quentin par la Provôtière et le Bouillon.

On appelait !

- Hé !... Jules !... Réponds !... Jules !... Ho !... Jules !... Mais Jules ne répondait pas ; Jules restait introuvable ! Les quelques ruisseaux furent prospectés, minutieusement. Et toujours rien. C'était désespérant.

...Lorsque quelqu'un hurla dans la nuit :

- Il est là !... Il est là !...

Sur le ton qui convient pour annoncer la découverte d'un cadavre !



Les gens se précipitèrent, courant à travers champs, trébuchant dans l'obscurité, tout frémissants à la pensée du sinistre spectacle qui leur était hélas ! promis.

Et de fait !... Quelques briquets éclairaient faiblement ce tableau assez cocasse. Sur une haie d'épine fraîchement taillée et qu'il n'avait pu, dans son état, que partiellement franchir, notre Jules était allongé, affalé, à califourchon, la tête appuyée sur ses bras croisés, les jambes pendantes de chaque côté. Il avait le visage un peu ensanglanté, simples éraflures de ronces. Pour le reste, il était intact, si l'on peut dire, sans la moindre blessure. Et il ronflait comme un sonneur, absolument anéanti, terrassé, abruti par toute la boisson ingurgitée dans son extraordinaire journée.

À quelques pas de là, son matériel était répandu sur le sol, avec une poignée de lettres non encore distribuées, et le képi, seul attribut de son appartenance momentanée à l'Administration.

On eut le plus grand mal à réveiller notre endormi. Il était complètement ahuri, en pleine incohérence, ne sachant plus où il était, ni ce qu'il bafouillait, ayant perdu jusqu'au souvenir de son état de facteur auxiliaire. On le tira de sa fâcheuse et inconfortable posture. Deux solides gaillards (que la guerre ne manquerait pas d'appeler), le soutinrent, l'étayèrent plutôt jusqu'à la ville. D'autres portaient le matériel.

Et c'est ainsi que Jules termina sa tournée, d'ailleurs à moitié dessoulé par la marche et la fraîcheur relative de cette nuit d'été. Les autres suivaient en se tenant les côtes !

Ai-je besoin d'ajouter qu'il n'y eut pas de seconde tournée pour l'ami Jules ? Et que sa carrière mort-née d'auxiliaire de la poste aurait pu heureusement se continuer si les bonnes gens de la campagne - voilà le hic ! - n'avaient pas, comme on dit, le cœur sur la main.

o  
oo  
o

Et maintenant, amis lecteurs, mes contemporains, cherchez un peu de qui il pourrait bien s'agir !

--==ooOO\$OOoo==--

3

COQUES FRAÎCHES !...

CHOUX POMMÉS !...

oooooo

Non, il n'était pas de Tincebray celui-là. Mais c'est tout comme. Il poussa si longtemps sa voiturette à bras dans nos rues que je lui accorde volontiers droit de cité.

Le traiter de commerçant serait bien excessif. Ce qu'il nous vendait : quelques fruits de la mer ou ceux, légumes compris, de son jardin, ne devaient justifier ni patente, ni registre du commerce, ni compte en banque. Après tout, je n'en suis pas trop sûr. C'est qu'en matière fiscale, il ne faut

jurer de rien !...

Il était matineux de tempérament ou par nécessité, car il devait parcourir à pied trois, plutôt quatre kilomètres, avant de se faire entendre dans la grand-rue. C'est qu'il logeait à la campagne, dans une commune du canton. Je n'en dirai pas plus puisque vous allez le reconnaître et le nommer.

Hé oui ! C'est bien lui...

Chaque matin, il passait à la gare, qui était sur son chemin, prendre le colis expédié de Granville ou de Cancale. Avant de crier joyeusement son contenu par les rues de la ville :

- Coques fraîches ! (Elles l'étaient vraiment)
- Les belles moules !

Et, quand arrivaient les mois en R :

- Les huîtres ! Les belles huîtres !

Il vantait excessivement sa marchandise et maniait le superlatif avec une aisance déconcertante. Pour tout dire, c'était un vendeur-né.

Au surplus, le bonhomme n'était nullement effacé bien qu'il prît parfois des airs à recevoir, comme on dit, le Bon Dieu sans confession. Au fond, roublard, avisé et madré comme un bon paysan bas-normand qu'il était, s'adaptant à toutes les situations comme à toutes les clientèles.

Bien sûr, on le marchandait ferme. Les mœurs le voulaient ainsi, mais l'inévitable comédie ne trompait personne. Il ne céda pas facilement sur les prix et il écoula bien sa marchandise.

Au temps de la chasse, et même en dehors de l'ouverture, il lui arrivait de proposer, sur le ton de la confiance, et après un coup d'œil circulaire précautionneux, quelque gibier, lapin de garenne, perdrix - plus rarement un beau lièvre. De quoi vous rendre complice d'un délit supposé. Mais je n'ai pas besoin de dire que l'acheteur virtuel n'était nullement troublé par la mimique du bon apôtre. N'oublions pas que nous sommes en Basse-Normandie, sur les terres de "Bonnet", le braconnier !

D'autres jours, il devenait marchand des quatre-saisons. Fruits et légumes emplissaient alors sa voiturette. A l'automne, il avait aussi des châtaignes - grillées ou crues - ramassées à la campagne, sur les terres d'autrui.

Ses trouvailles verbales étaient divertissantes. Les poires de jaunet - dont j'ai bien perdu le goût - devenaient des "doubles poires" ! Ses choux pommés : milan frisé, cabus ou cœur-de-bœuf ; ses poireaux, ses pois ou haricots étaient, à l'entendre, autant de pièces pour concours agricole ! Soyons honnêtes : les produits de son jardin étaient bons et les clients ne manquaient pas.

Un gagne-petit, certes, voilà ce qu'il était, mais industriel au possible et sachant tirer parti de tout.

Certain jour qu'il avait à se débarrasser d'urgence d'un pigeon quelque peu... avancé, il le proposa, à domicile, à une ménagère, car il faisait à l'occasion, le porte-à-porte.

- Je n'ai besoin de rien, lui fut-il répondu, mon dîner est déjà prêt.
- Ça ne fait rien. Vous "l'ming'rez" quand vous voudrez !

Il n'était pas facile à démonter...

Ses revenus, faut-il le dire, étaient des plus modestes. Il en vivait pourtant et pas tellement mal, s'il faut se fier aux apparences.

ooooo

Durant la guerre de 14-18 il lui était bien arrivé de commettre un impair. Mais qui de nous n'en a jamais commis dans sa vie ?

Tout de même, celui-là était de taille ! Par une prémonition hardie, qui se révéla heureusement sans fondement, il décida que son fils "n'en reviendrait pas". En conséquence, il vendit les hardes civiles du poilu des tranchées !

De fait, à lire sur les monuments du canton les longues listes de tués, l'excuse qu'il invoquait devant son fils, démobilisé et justement courroucé, était à la mesure de ce geste inconsidéré, sinon extravagant !

ooooo

Je revois l'homme - sans âge - qui se tapait chaque jour ses dix kilomètres bien tassés, pour quelques francs de profit. La vie était si dure alors au pauvre monde. Casquette ou canotier, selon le temps et la saison, mais sans jamais quitter sa longue blouse bleue : la "blaude".

J'entends en l'écrivant le grincement de la voiturette sur les pavés inégaux de la grand-rue. Et dans mes oreilles retentit sa criée, qui amusait les gamins et amenait les ménagères sur le pas de leur porte...

Non, il n'était pas de Tinchebray, celui-là ! C'était quand même un gars du canton et qui en valait d'autres.

Il ne dépare pas mes souvenirs.

--==ooOO\$OOoo==--

4

## LE VIEUX CHARCUTIER

ooooooooo

Le père Guilande, Monsieur Guilande, comme il fallait l'appeler pour être dans sa manche, sans craindre même l'ostentation, tenait en ce temps-là boutique dans la grand-rue. Elle a depuis longtemps disparu, remplacée par un magasin très cossu.

Sombre, basse de plafond, aux dalles irrégulières, elle était néanmoins plus accueillante que le patron, qui ne l'était pas du tout. Elle méritait l'achalandage pour la bonne charcuterie qu'on y vendait... Quand l'irascible bonhomme y consentait. Vendre était, en effet, ce qui lui importait le

moins. En apparence.

Tout le monde l'appelait "le vieux charcutier" ou même "le vieux" tout court. Aller chez le Vieux, on savait ce que ça voulait dire. Dans la boutique, où l'on pénétrait comme au prétoire avec appréhension, il fallait donner "du Monsieur". Et pas sur n'importe quel ton !

Il officiait à son étal avec des mines de lord anglais. Glacé, roide, impénétrable. Nul ne le vit jamais sourire et le bon Docteur Coulombe qui le connaissait bien, aurait pu dire qu'il était né sans risorius. Pour dire le vrai, il avait vocation de dictateur.

Vous entriez dans sa boutique, montrant du doigt le chapelet de saucisses rondes (il y en avait des plates), ou les cervelas à l'ail, sa spécialité. Si votre tête ne lui revenait pas ou si, plus simplement, il était mal luné, il déclarait, imperturbable et sarcastique, contre toute évidence :

- Y'en - n'a - pas !

En détachant bien chaque mot. Mon Dieu ! quel commerçant...

Chaque mercredi matin, à moins que ce ne fût le jeudi, - pas le jour maigre en tout cas, car il était alors respecté même par les mécréants - il y avait les "ossailles", le délicieux petit salé, qui faisait le régal des connaisseurs avec la galette de sarrasin. Les autres charcutiers en préparaient bien aussi ; mais, réellement, celui du Vieux, c'était autre chose. Seulement, pour y prétendre, il fallait comme on dit se lever de bonne heure ! Non pas que la distribution commençât dès potron-minet. Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais ceci : que pour être des élus et accéder à ce fameux petit salé, il fallait... l'état de grâce !

C'était à n'y pas croire. Il était là, sur l'étal, en une odorante et fumante pyramide de chair et d'os, mais demeurait encore inaccessible. Les bonnes femmes et les gamins commissionnaires qui se tenaient, silencieux, dans la boutique, l'écuelle en main, figuraient autant de tantes qui s'ignoraient.

Le père Guilande savourait alors son triomphe, qui était d'humilier la clientèle en attente de son bon plaisir. Elle était là, résignée, sans broncher, ce qui eût été catastrophique pour le "délinquant". Sanction : pas de petit salé ! Fallait-il qu'ils y tinsent pour supporter pareille humiliation. Mais les humbles ne savent même pas ce que c'est.

Au bout de quelques minutes, satisfait de lui-même et des chalands, qu'il toisait avec un inexprimable dédain, le "Maître" condescendait enfin à commencer la vente.

Tirant l'écuelle des mains de la plus proche, il y mettait ce qu'il faut de marchandise, une cuillerée de bouillon, et laissait tomber, comme un verdict :

- C'est trente sous !

À la suivante... la vente se poursuivait ainsi, toujours dans le silence, que personne n'osait rompre. Il ne souffrait même pas de chuchotement entre commères. Je l'ai dit : c'était un dictateur. Un dictateur-charcutier, d'ailleurs nanti d'un caractère de cochon, ce qui est dans la nature des choses. S'il avait vécu l'époque de guerre du rationnement et des tickets, il aurait tyrannisé le pays.

Malheur à celle qui s'enhardissait jusqu'à la discussion lorsque, provocateur, il forçait à dessein sur les os et le trop gras.

- Monsieur Guilande vous m'avez mis bien du déchet, hasardait timidement la victime.

C'était prompt comme l'éclair ! Le Vieux renversait la marchandise sur le tas et rendait à la pauvre femme décontenancée son écuelle vide, dégoulinante de sauce. Tel était le bonhomme.

Il avait ses têtes, et il traînait parfois sa rancune et sa vindicte durant des années et d'une génération sur l'autre. La petite-fille s'entendait refuser ce qu'elle désirait acheter, prétexte pris qu'il avait eu jadis, des "mots" avec la grand-mère :

- T'es bien comme la Marie Tata qui me vendait son cochon et en retenait le lard !...

Je ne l'ai jamais vu de bonne humeur. Ou alors, c'est qu'il mijotait quelque rosserie. Qu'espérait-il de son comportement exécrable ? De quelle obscure déception voulait-il se venger sur ses clients ? Il était impénétrable.

Il s'acharnait parfois, avec une obstination méchante, sur de pauvres ménagères qui ne savaient même pas la raison de la disgrâce qui les frappait. C'est un fait qu'il a refusé, des années durant, l'accès de sa boutique à Victorine... qu'il ne pouvait pas sentir. Lui avait-elle "manqué" jadis ? Il avait la rancune tenace. Elle cherchait bien à forcer sa porte, par commissionnaire, mais ça ne réussissait pas à tous les coups.

Un jeudi matin (décidément c'était bien le jeudi le jour du petit salé), je me présentais chez le vieux avec l'écuelle de Victorine. J'avais reçu deux sous pour faire la commission, après avoir été dûment chapitré quant à la discrétion. Le récipient en terre de Ger était déjà rempli, copieusement arrosé, et j'allongeais la monnaie lorsque, pris de soupçon, le père Guilande m'interrogea :

- C'est pas pour Victorine... au moins ?

Oublieux des consignes, peut-être - par malice - car je n'en manquais pas !

- Oui, c'est pour elle, répondis-je.

Incontinent, l'écuelle fut retournée et c'est toute grasse, mais sans petit salé, que je la remis à la bonne femme, si désolée qu'elle ne pensa même pas, intéressée comme elle était, à me réclamer les deux sous...

Voilà comme il était, Monsieur Guilande, le Vieux charcutier, "le Vieux" ; que les bonnes gens disaient riche à ne savoir que faire de son argent.

Mais, bien sûr, personne n'avait compté avec lui.

=====

## LE BURALISTE D'EN FACE

=====

As-tu parlé de Radout dans ton livre, me demande un ami ? Je l'avais ma foi oublié. Il mérite

bien ces quelques lignes, qui ne sauraient être mieux placées qu'ici. Tant il ressemblait au père Guilande.

De l'autre côté de la rue, et presque en face, le père Radout vendait les journaux et le tabac avec le même enjouement !

Tout de même n'en disons pas trop de mal. Il me faut reconnaître à son actif qu'il dominait parfois de façon méritoire son caractère impossible, en laissant volontiers, et sans grogner, les gosses, dont j'étais, feuilleter librement et longuement, au risque de détériorer la marchandise, "Les Belles Images", "L'Épatant" et ses Pieds Nickelés, "Le Petit Illustré" et autres titres pour la jeunesse, bien qu'il eût la quasi-certitude que nous n'en serions pas acheteurs.

--==ooOO\$OOoo==--

5

TROIS OUVRIERS,

TROIS ARTISTES

-=====

Bien sûr, ils n'étaient pas les seuls, à Tinchebray, du temps de ma jeunesse. La conscience professionnelle, comme on dit maintenant avec une pointe d'ironie, s'y portait assez bien. Pour d'aucuns même, elle était un sujet de fierté. En tout cas, on peut dire que nombre d'ouvriers - au moins dans leur métier - avoisinaient la perfection.

Mais ces trois-là, réellement, étaient exceptionnels. Au vrai, ils restèrent hors de pair.

Ce qu'ils faisaient, ce qu'ils créaient, mériterait assurément les honneurs d'un musée de la ferronnerie d'art ou du bois sculpté... Au reste, maigrement rétribués. Leurs salaires dérisoires, si disproportionnés à leurs mérites, ne seraient plus, aujourd'hui, tolérables. Ni tolérés. Du moins, j'aime à le croire...

ooooo

Prieur, dont j'ai oublié le prénom (c'est le "Berlaubette", "Berlau" des sobriquets) et, avec lui, le père Sébire, excellaient dans le travail artistique du fer forgé, et forgé sans truquage, avec les seuls outils de l'antique forge de "grand-papa" : le marteau, l'enclume et la lime. Le premier disposait en plus d'une petite foreuse à manivelle. C'était pratiquement tout leur outillage.

Deux maîtres de la ferronnerie et qui n'en tiraient pas même vanité, tant leur talent, qu'ils n'allaient cependant pas jusqu'à méconnaître, leur semblait naturel et facile. Ils n'ont pas fait beaucoup d'enfants, si vous voyez ce que je veux dire. Sans prétention, sans fatuité et sans gloriole ; au pire, un peu jaloux de leur spécialité. Je ne sache pas qu'ils aient formé des apprentis. En somme, une race éteinte. Le souci du bien fait, du figolé, de la perfection, animait ces artistes, plus sûrement que celui du profit. Désintéressés comme ils étaient, ils n'ambitionnaient rien d'autre que gagner simplement leur vie. Semblables en cela à tous les ouvriers d'alors, la

promotion sociale ou seulement pécuniaire ne les tourmentait pas. Et pourtant, s'ils l'avaient voulu...

ooooo

Berlau constituait à lui seul le fonds commercial de son patron, Monsieur Pierre, qui habitait la rue - si mal nommée - du Commerce, et que la goutte chronique torturait sans rémission. Le bénéfice, le renom, la réputation, la gloire de la maison : tout reposait sur Berlaubette ; et, en un sens, sa disparition eût été proprement désastreuse...

La petite forge-atelier où il œuvrait était tout proche du logement de mes parents, rue aux Porêts. Dans le temps, bien avant la grande guerre elle avait appartenu aux Amaury, que je n'ai pas connus. Sauf la mère "Mélie" et ses deux petites-filles : la blanchisseuse Madeleine - qui chante joliment dans le chapitre du Grand Concours - et Julienne (Sœur Prosper) qui mourut sous le voile des sœurs de la Miséricorde. Mon ami de toujours, Charles Patry, maintenant aux Montiers, en aura été le dernier occupant...

Le soir, souvent, après l'école, les jeudis ou durant les vacances, je passais des heures entières assis sur le rebord d'une fenêtre de l'atelier, à regarder travailler Berlau. Parfois, j'étais admis dans le local et je me complaisais alors à tirer sur la chaîne du grand soufflet, pour activer le feu.

Bien qu'il fût maître de son temps, Berlau se mettait de bonne heure à l'ouvrage. Toujours très proprement vêtu d'une blouse bleue (la blaude), qu'il suspendait soigneusement au portemanteau, puis ceignait son gros tablier de cuir, qui préservait les jambes et le ventre des étincelles. Le foyer allumé, on allait vite entendre le rebondissement argentin du marteau sur l'enclume. Avec ses longues tenailles, Berlau saisissait le métal porté au blanc et le façonnait promptement, tant il est vrai de dire ici, sans métaphore, qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Son frère aîné, "Chiquard", qui le secondait à la forge, était loin d'être maladroit, sans toutefois atteindre à la classe du cadet. Quand il le fallait, pour une grosse pièce, il se plaçait face au forgeron, de l'autre côté de l'enclume, et frappait "à devant", en cadence de son frère, avec une lourde masse solidement emmanchée...

Et ainsi, entre les mains expertes de Berlau, l'acier doux, forgé, torsadé, soudé (et pas à l'autogène !), foré, fileté, taraudé, assemblé, rivé, limé, poli... se muait, docile au maître qui le travaillait, en landiers et leurs accessoires, en portemanteaux, en serrurerie d'art, paumelles, targes, heurtoirs, en lustres... Bien sûr que j'en oublie. J'ai conservé de ces précieux objets un souvenir étonnant car j'avais grand plaisir à les dessiner sur mon cahier. Par exemple, je revois comme d'hier ce monumental et magnifique lustre, commandé par la ville de Vichy pour je ne sais quel royal cadeau. Une véritable pièce de musée, qui avait demandé bien des heures de travail. Combien fut-il vendu et que resta-t-il de son prix entre les mains du créateur ?

Exceptionnellement, cet objet d'art avait été exécuté d'après un plan fourni ; mais il était fréquent que Berlau dessinât lui-même, inventât la pièce souhaitée sans autre précision. Il dessinait convenablement et le modèle ainsi conçu était reproduit au millimètre...

Avec un lascar de mon espèce, sa patience était souvent mise à l'épreuve ! Après tout, je n'étais pas tellement insupportable puisque mon vieil ami écoutait sans trop d'humeur mon verbiage

intarissable, et répondait complaisamment aux mille questions de mon insatiable curiosité.

Quand il s'accordait un instant de repos, il s'épongeait la sueur qui lui perlait au front et, d'un geste familier, relevait ses lunettes à montures de fer. Berlau buvait rarement, même au travail, ce qui était exceptionnel dans son métier comme, d'ailleurs, dans presque tous les autres.

C'est à ses moments de détente qu'il me parlait de lui, de sa jeunesse. Il égrenait pour moi le chapelet de ses souvenirs, sur le ton et avec les mots sans trivialité qui conviennent pour parler à un enfant. Avais-je même dix ans ? Je restais confondu d'apprendre qu'il était allé jusqu'à Bordeaux "faire" son régiment. Pour moi qui n'avais jamais dépassé Vire, Flers ou Condé, Bordeaux c'était le bout du monde ! A une distance prodigieuse ! Quoique je l'aie minutieusement appréciée sur ma géographie de Pierre Foncin.

Son frère Chiquard était loin de montrer la même patience avec les enfants, et quand je l'importunais trop, il me disait d'aller voir dans la rue "s'il ne venait pas" ! J'y allais aussitôt, feignant une naïveté trop ostensible pour être vraisemblable, et je rappliquais au galop, affirmant, d'un ton malicieux :

- Non, vous ne venez pas !...

Réponse désarmante qui dissolvait sa mauvaise humeur du moment, car il était sans méchanceté...

À Tinchebray, on continue de fabriquer la ferronnerie d'art et la production en a été industrialisée. Telles sont les exigences du progrès et, singulièrement, de la rentabilité. En cette matière l'artisanat n'est plus, je le suppose, qu'un lointain souvenir. N'importe ! Je reste persuadé que des Berlau, il n'y en a plus. Et je crois bien, je l'ai dit plus haut, que c'est une race disparue, sans rejetons. De son temps, Berlau était inégalable.

ooooo

Sauf, peut-être, par le père Sébire (le père du "Roupin" des sobriquets), spécialisé dans la serrurerie d'art et dans la fabrication de coffrets "médiévaux" du type de ceux que l'on pourrait admirer au musée de Cluny, à Paris, au voisinage des fameuses ceintures de chasteté.

Pour rendre ces objets plus précieux encore, plus inviolables, ce génial ouvrier compliquait savamment les serrures de ses bijoux de ferronnerie. Pour faire jouer le pêne et ouvrir le coffret, il fallait d'abord trouver le "secret" ; et chacun avait le sien, bien à lui. Celui-ci exigeait que l'on tourne légèrement l'un des pieds ; celui-là, que l'on appuie sur un bouton dissimulé dans les ornements floraux de la pièce ; tel autre ne s'ouvrait qu'après avoir fait glisser ou pivoter une feuille ou une fleur de métal.

Contrairement à Berlau, le père Sébire travaillait à domicile, car il ne faisait que de petits objets. C'étaient autant de chefs-d'œuvre qui sortaient de ses mains artistes. Il était un esclave, un maniaque, si j'ose dire, de la perfection. Manie qui en vaut bien d'autres !

Nous admirions ses productions lorsqu'il venait livrer chez Madame Lemoine, dont l'usine se



trouvait en face de chez nous.

Voici quelques années, j'évoquais avec Robert Lemoine, tragiquement disparu, l'ombre de ces deux maîtres ferronniers, et il concluait avec moi que personne - à l'exception de Jules Chesnel - ne les avait réellement continués.

oooo

Mon troisième artiste ouvrier, Louis Graveline, était en ce temps-là le maître incontesté de la sculpture du bois. C'était la providence des ébénistes de Tinchebray et autres lieux, car on venait de loin solliciter son concours.

Il faut le dire, il excellait en tout, et pas seulement dans sa spécialité professionnelle. Étonnamment cultivé, sans avoir fait de longues études (le cas n'est pas unique), il était au premier chef un artiste-né, un dilettante, au noble sens du terme. Avec cela nanti d'un solide bon sens ; d'une finesse d'esprit toujours en éveil et d'une intelligence lumineuse qui n'ont pas, Dieu merci ! disparu avec lui, en vertu des lois de l'hérédité.

Son enfance, son adolescence, s'étaient écoulées en Angleterre et la langue de Shakespeare lui était aussi familière que la nôtre, qu'il maniait avec le même bonheur que ses instruments de travail. Ce n'est pas tout. Louis Graveline, en bon animateur qu'il fut toute sa vie, se dépensait sans mesure dans nombre de sociétés locales, culturelles et autres, dont il était l'un des plus authentiques ornements. Cela malgré une grave infirmité qu'il avait, comme tant de pauvres bougres, ramenée de la guerre.

Je vous l'ai déjà présenté, disant "La grève des forgerons" à la soirée de la "Petite A". Il conduisait sa plume avec la même facilité que le ciseau ou la gouge du sculpteur. Et s'il avait à parler en public, à l'occasion de telle manifestation ou solennité, il n'avait nul besoin de se faire un "papier". Aisance, finesse, maîtrise de soi : trois qualités qui ne lui firent jamais défaut.

Graveline était d'une sensibilité, d'une délicatesse, de sentiments extrêmes ; mais il dissimulait parfois son cœur derrière le paravent d'une souriante ironie, au demeurant jamais désobligeante. Poète à ses heures, il composait des saynètes, dans la langue classique - mais oui ! - ou en patois local.

Ses travaux de sculpteur, dont il faut bien parler, étaient en tous points remarquables ; dans sa partie, il était de la même force que mes deux ferronniers d'art. J'ai souvenir de certain coffre, sculpté dans du vieux chêne, vermoulu à souhait - du bois "d'époque" - qui eût pu se vendre "à dire d'expert", pour une pièce indiscutable des XIV<sup>ème</sup> ou XV<sup>ème</sup> siècles ! Tant la facture et la patine pouvaient donner le change.

J'aimais à bavarder avec Louis Graveline, longuement, affectueusement et, pardonnez-moi de l'avancer, spirituellement. N'étions-nous pas, bien souvent, tous les deux, réglés sur la même "longueur d'onde" ? Conversations qui furent toujours, pour le jeune homme que j'étais alors, source d'enrichissement. Je l'aimais bien et je crois qu'il me rendait mon affection : Fernand Avice ne fut jamais indifférent à Louis Graveline...

Notre dernière rencontre remonte à une trentaine d'années, peut-être plus. Et, parce que j'étais

en uniforme ce jour-là, pour lui faire honneur, je le saluai militairement. Mais sans l'avoir revu. Il reposait dans le cercueil devant lequel je me tenais, désolé, immobile, au garde-à-vous...

oooo

De leur temps, les concours du "Meilleur ouvrier de France" n'existaient pas. Autrement, mes trois artistes, quels redoutables et dangereux concurrents ils eussent été pour leurs pareils !

--==ooOO\$OOoo==--

6

"MONSIEUR JULES"

-=-=-=-=-

J'ai scrupule à faire revivre, fut-ce l'espace d'une page, ce pauvre hère. Il faut de la prudence pour évoquer une infortune comme celle-là sans provoquer le rire. Le rire des sans-cœur.

Dépourvu de tout et surtout du nécessaire, "Monsieur Jules", comme l'appelaient par dérision des gens sans charité, se promenait dans la vie avec un maximum de dignité. Et pourtant, il était la misère personnifiée.

Un rang bien difficile à soutenir que celui ambitionné par le pauvre bougre, quand on est affligé d'un physique déplorable : malingre et rachitique, le visage de travers, le regard bigle et presque éteint ; avec cela bégayeur. Vêtu de nippes sordides, usées jusqu'à la corde, il se voulait, malgré tout, tiré à quatre épingles. Hélas ! son faux-col en celluloïd ne prouvait nullement la chemise. Ainsi bâti, ainsi accoutré, le chef orné d'un canotier à la Maurice Chevalier, il se déplaçait d'une marche sautillante qui achevait de le ridiculiser.

Brave homme bien inoffensif, poli à l'extrême et que tourmentaient sans relâche de jeunes voyous à peine mieux nantis, qui lui lançaient parfois des pierres, comme à un chien. On n'est pas plus cruel.

De quoi vivait-il ? De la charité publique ? Ce n'était pas grand chose, surtout en ce temps-là ; des maigres distributions du bureau de bienfaisance ; de menus travaux de-ci de-là ? Sa débilité lui interdisait tout travail de force, tout effort prolongé.

Une de ses occupations, la plus suivie peut-être, et faiblement rétribuée, on s'en doute, était de tourner la manivelle du cordier, qui tenait sa minuscule boutique-atelier sur le champ de foire, côté route de Saint-Jean...

Pauvre, pauvre vieux "Monsieur Jules" ! Sa fin fut effroyable, sinon atroce. Dans son taudis de la ruelle à la Brebis, sans nourriture et sans feu, il mourut gelé, littéralement gelé, au cours du terrible hiver de 1917, l'un des plus rigoureux du demi-siècle.

Des voisins plus curieux que secourables découvrirent un matin son cadavre recroquevillé. Il fallut rompre les membres pour le coucher dans le cercueil.

Je n'ai pas souvenir d'une détresse plus poignante, ni plus dignement supportée. Qui pense

encore à Jules Marotte à Tinchebray ?

Ai-je bien fait de le tirer de l'ombre ?

--==ooOO\$OOoo==--

7

## MES GRANDS-PARENTS

-----

Je suppose que ma grand-mère paternelle, Ernestine Lacroix, fille de l'Île d'Yeu et de l'un des derniers Cap-Horniers, naquit après l'invention des chromosomes. Il paraît, disent les savants, que ces intéressants personnages véhiculent les caractères héréditaires. Il m'est agréable d'apporter mon modeste témoignage à cette scientifique affirmation. Tant il est vrai que mes cellules ont hérité sans aucun doute, retransmis par mon père, du tempérament explosif de ma chère maman ("momen") Tine.

C'est ainsi que je l'appelais. Mon autre grand-mère, c'était "moman" Grenne. "Tine", d'Ernestine, et "Grenne", de Dégrenne.

Je n'ai connu que trois de mes grands-parents, le père de ma mère étant mort avant ma naissance. Louis-Émile Avice, c'était papa ("popa") Mile, conformément à une tradition bien de chez nous qui veut que le premier prénom à l'état-civil ne soit pas toujours celui qui prévaudra dans le commun de l'existence. Mon grand-père était l'aboutissement d'une dynastie de serruriers : fils de Guillaume, serrurier, né en 1807 ; petit-fils de Gilles, serrurier, né en 1782 ; et tous les trois nés à Tinchebray.

Le père Émile était, à l'opposé de maman Tine, d'une douceur placide et conciliante. En fait, tout le contraire de sa femme. On dit que la formule fait les ménages heureux et je crois bien, justement, que c'était le cas de celui de mes grands-parents paternels. Dieu sait pourtant que ma grand-mère avait la tête près du bonnet ; et qu'il fallait plutôt la retenir que la pousser ! Un exemple le montrera. J'avais dans les dix-huit mois, deux ans, étant alors "l'ornement" et la fierté de leur modeste maison de la Grichedenterie à Butte-Rouge. Je ne saurais même pas la retrouver, à supposer qu'elle soit encore debout. Toujours est-il qu'une commère, mal inspirée, commit l'erreur de porter sur mon physique une appréciation maladroite, ou qui se voulait désobligeante.

- Il n'est pas "ben biau" le gamin à Ernest, avait osé dire la bonne dame !

Lorsque ce jugement lapidaire et inconsidéré - au reste sûrement erroné ! - s'en vint corner aux oreilles de maman Tine, son sang ne fit qu'un tour : "pas biau, mon petiot ? Eh ben ça alors !" Et la voilà partie, telle "une hache démanchée", chez la voisine malencontreuse, pour lui "chanter sottise" !...

Telle était Ernestine Lacroix. Tel était son fils Ernest : tout d'une pièce, sans nuance, coléreux, mais non sans générosité. Le petit-fils, le fils, n'est pas sans leur ressembler...

Comment Émile Avice, originaire de Basse-Normandie, avait-il connu cette Vendéenne, îlienne, dont la rencontre, à cette époque lointaine, était des plus problématiques ? Par la guerre :

celle de 70. (Mon grand-père avait reçu la médaille commémorative peu de temps après que le Président Fallières l'eut remise au roi Pierre de Serbie). Gardant des prisonniers Allemands internés à l'Île d'Yeu, le soldat Émile ne pouvait déroger à cet usage militaire et galant, qui a toujours conduit les porteurs d'uniforme, avec ou sans galons, à meubler leurs loisirs en courtisant les jeunes filles. Il ne pouvait manquer de s'intéresser aux îliennes. Tout porte à croire que l'une d'elles sut captiver son cœur. Et c'est ainsi que la jeune Ernestine Lacroix quitta, pour n'y plus jamais revenir, son île natale, au bénéfice de notre Normandie.

Donc, maman Tine avait passé toute sa jeunesse à l'Île d'Yeu. C'était une vraie fille de marin et rien des choses de la mer ne lui était étranger. Elle pouvait par exemple, sans grand risque d'erreur, désigner par leur vrai nom des bateaux que nous appelons, par ignorance ou simplification, des bateaux à voiles.

À Granville, un dimanche qu'elle s'y trouvait avec mes parents en voyage populaire, par "train de plaisir", elle faisait se retourner sur elle les vieux marins du port quand elle montrait du doigt les bateaux amarrés.

- Ça, disait-elle, enthousiaste, sentant toute sa jeunesse lui remonter au cœur, c'est un doris, ou c'est une dundee... un lougre... un cotre... une goélette... un chalutier... Elle en parlait en connaisseur, la maman Tine.

Deux ou trois fois, elle s'était rendue sur le continent, avec ses sœurs, au pèlerinage d'Auray, faire ses dévotions à la grand-mère de Jésus-Christ. Et, comme je suis né un 26 juillet, à la Sainte-Anne précisément, maman Tine regardait cette coïncidence comme un heureux présage pour l'avenir de son petit-fils.

L'Océan, ses joies, ses drames, elle avait connu tout cela, comme les avaient connus ses deux sœurs, mariées, l'une à un marin de l'Etat, le commandant Gaborit, l'autre à un matelot de la marine marchande.

Le père, mon arrière-grand-père, le "Cap-Hornier", avait dû être capitaine au long cours ; je pense qu'il commandait un cargo, ou l'un de ces bâtiments qui naviguaient à la vapeur et à la voile. A quel âge est-il mort, disparu "corps et biens", bâtiment et équipage, au large des côtes du Brésil ? Probablement encore bien jeune pour mourir.

Ces rudes marins ne revenaient pas souvent au logis, et jalonnaient leurs passages... avec des gosses. Ma grand-mère et ses sœurs naquirent et grandirent ainsi, sans avoir bien connu leur père.

En ce temps-là, la navigation n'était pas que de plaisance ! On chargeait au Havre, à Nantes, à la Rochelle, à Bordeaux, pour aller à Dakar, à Pernambouc, à Rio, à Buenos-Ayres. Le Cap-Horn, le fameux Cap-Horn ou le détroit de Magellan franchi, on remontait la côte du Pacifique, relâchant à Valparaiso ("... et nous irons à Valparaiso..." dit justement la chanson des Cap-Horniers), à Guayaquil, que sais-je encore ? pour finalement aboutir à Vancouver, au Canada, sur le 50ème parallèle Nord, venant du 55ème Sud : les deux tropiques et l'Équateur ! Telle était la navigation, le périple de mon arrière-grand-père. Pour terminer sa vie dans une tragédie de l'Atlantique : perdu corps et biens. Le sort de nombre de marins de l'époque et de toujours...

Je suis très fier de ce Cap-Hornier là...

ooooo

J'avais six ans quand mourut maman Tine, mais je me la rappelle très nettement.

Tous les quinze jours ou tous les mois, elle venait de Vire passer l'après-midi chez nous, à Tinchebray, rue de la Croix. Elle profitait de la voiture (à cheval) de M. Auvray, le patron serrurier de grand-père, qui avait un dépôt à la Porte-de-Condé. Son grand panier noir en osier tressé, fermé par deux demi-couvercles se rabattant sur le dessus, était son bagage préféré. Et quand elle arrivait à la maison, j'étais très impatient d'en voir le contenu, car je savais qu'il renfermait inmanquablement quelque jouet ou gourmandise qui m'étaient destinés.

Tous les ans nous allions à Vire chez mes grands-parents, pour la grande fête des Rogations. C'était pour moi une espèce de féerie. Un dimanche que nous avions trop longuement navigué à travers la fête foraine, on m'avait couché un moment - posé plutôt - sur le lit pour me faire prendre quelque repos. Mes petites jambes étaient si fatiguées ! Je m'endormis bientôt, sur la promesse de repartir, après souper, voir le feu d'artifice. Mais j'avais vu tant de belles choses que mon sommeil en était agité. Je rêvais tout haut. Plus tard, ma mère me racontait que j'avais dit, d'un ton déclamatoire :

- Ah !... Tout Vire !... Tout Vire !...

Je n'avais pas encore six ans.

Une autre fois, on avait lâché sur l'esplanade du Château un ballon libre et, comme les hommes qui retenaient l'aéronef au sol n'obéissaient pas assez rapidement à l'aéronaute, celui-ci, que le voisinage immédiat des grands arbres commençait d'inquiéter, commanda :

"Lâchez tout !" sur un ton énergique. Que j'avais scrupuleusement enregistré.

- Qu'est-ce qu'il a dit, le Monsieur, demandait mon grand-père ?

Et moi, fier de pouvoir le répéter, heureux aussi de placer impunément un gros mot, je répondais :

- Il a dit : N.. de D.. ! Lâchez tout !...

Le grand-père Émile était, je l'ai dit, la bonté même. Je regrette pour mon hérédité que les chromosomes de maman Tine aient imposé, impérieusement, leur loi aux siens !

Je n'ai pas d'autre relique de lui que sa médaille du Travail, au ruban tricolore resté quasiment neuf, après 55 ans de sommeil dans l'écrin. Sur le revers de la médaille, frappée au chiffre du "Ministère du Commerce et de l'Industrie", portant la devise : "honneur-travail", et signée du graveur Borrel, sont gravés ces mots : L. E. Avicé 1914. J'ai plus de considération et de respect pour cette humble décoration que pour toutes celles, réunies, que j'ai pu recevoir durant ma carrière militaire.

1914 !... Mon père était parti à la guerre le 2 août et c'est dans le courant de ce même mois que mourut mon grand-père. On le trouva, un matin qu'il n'était pas venu au travail, affaissé sur sa chaise. On l'aurait cru seulement endormi. Comme son père, Guillaume, la mort l'avait surpris sans prévenir. Depuis 1908, maman Tine l'attendait dans le cimetière de Roullours.

La petite maison campagnarde où ils avaient fini leur existence était située à la sortie de Vire,

mais dépendait effectivement du village de Roullours.

Depuis longtemps, je le présume, une autre construction s'élève sur l'emplacement de ses ruines. Je le constatais, il y a deux ou trois ans, en revoyant ces lieux.

... Et pourtant, c'est elle seule qui m'apparaissait, à travers l'autre, la pauvre vieille maison morte, resurgie du passé avec son toit de chaume, ses espaliers et ses plantes grimpantes qui l'entouraient si joliment de verdure et de fleurs.

... Elle seule, et ses derniers occupants, mes chers grands-parents disparus.

ooooo

"Moman" Grenne, la mère Dégrenne, née Alesina Gallier, disparut bien avant la guerre : un an ou deux après "moman" Tine. Je restai plus longtemps auprès d'elle, car elle vivait chez mes parents. Toute la journée, elle la passait rue de la Croix, faisant la cuisine et le ménage, et s'occupant de son exécrable petit-fils. Mais le soir, elle regagnait sa petite chambre de la grand-rue, à quelques mètres de la pièce où je suis né.

Maman Grenne avait été longtemps polisseuse de peignes comme, plus tard, le fut sa fille ; mais elle avait dû quitter ce pénible travail vers la soixantaine parce qu'elle n'en pouvait plus. Ses douleurs dorsales en avaient fait une infirme, cette pauvre vieille que j'avais traînée, on l'a vu, jusqu'au haut de la côte de la Vrainière.

Je la faisais bien endêver, comme elle disait ; et les multiples ennuis que je lui causais, elle les racontait à sa vieille amie et confidente, Victoire Cailly, "Touère", (l'épouse infortunée de "Couillardot"), qui venait lui tenir compagnie en tricotant des "chausses", tout en participant à ma condamnation, si l'occasion se présentait.

Lorsque j'avais passé la mesure, ma grand-mère menaçait :

- Je vais le dire à ton père !...

Formule magique qui arrêta net l'espièglerie en cours et me remplissait d'une crainte salutaire. Je la tarabustais alors avec mon invariable litanie :

- Tu vas pas le dire à "popa" !... Tu vas pas le dire à "popa" !...

Jusqu'à ce que, excédée par sa rengaine, et surtout consciente de la raclée paternelle que sa dénonciation me vaudrait inmanquablement, l'excellente femme finisse par céder :

- Eh bien non ! Je ne vais pas le lui dire...

C'est maman Grenne qui, dans ses moments de souffrances et d'exaspération, m'appelait : "Monstre infernal", lorsque j'étais impossible. Le croiriez-vous ? Cet "infernale", qui assonait avec Fernand, je le prenais pour une variante de mon prénom et je n'en étais pas autrement tourmenté !...

ooooo

Chers vieux grands-parents, si éloignés dans le Temps mais si près de mon cœur, je vous devais bien, vous qui m'avez tant aimé et dorloté, l'évocation de votre chère mémoire en un chapitre de mon petit livre.

--==ooOO\$OOoo==--

8

## UNE SAINTE FILLE

-.=-.-

Si Maria Potel n'est pas au Paradis, c'est qu'on n'y doit trouver que peu de monde. Son édifiante vie terrestre aura passé à faire le bien. Charitable, dévouée, il n'est pas hasardeux d'avancer qu'elle ne vécut que dans la pureté. Au sens le plus fort du mot. Avec cela d'une piété fervente dénuée de bigoterie. Peut-être sa santé délicate l'empêcha-t-elle de se faire religieuse ?

Elle reste dans mon souvenir telle que je l'ai connue, telle qu'elle était vers 1913, l'année de ma première communion. Depuis, je ne l'ai plus revue. Jamais...

Et pourtant ma pensée la recrée sans effort. Je revois son fin visage au teint si délicat. Un peu fragile, l'air maladif, on aurait dit une éternelle convalescente. Et, ressemblant en cela à la Lucie de Musset, "elle était pâle et blonde". Toute jeune, elle avait dû être profondément atteinte dans sa santé, ce qui expliquait en partie son aspect physique. Ajoutons qu'elle était très distinguée : de maintien, de manière et, bien entendu, de langage. Je ne saurais dire si elle était instruite, j'entends du niveau du brevet, ce qui était considérable dans nos campagnes. Mais son éducation était irréprochable. A mes yeux d'enfant, elle figurait toutes les vertus. De quels péchés pouvait-elle bien s'accuser, modeste, réservée, bonne et pure comme elle était ? Pour tout dire, je l'admirais et, à mes bons moments, j'aurais souhaité lui ressembler. Je m'efforçais de mériter ses compliments et de lui plaire, à la mesure de mes moyens.

Sans être ce qu'on appelle vraiment jolie, elle était agréable à regarder. Toujours impeccablement mise, sans recherche, mais non pas sans goût. Bref, une vraie Demoiselle. Avec un grand D.

Elle vivait seule avec sa mère, le père étant mort depuis longtemps. Les deux femmes habitaient une coquette villa, propre comme une maison hollandaise, jouxtant la ferme de leurs parents Costard. Maria était brodeuse, et des plus expertes : une artiste à l'aiguille. Je contemplais silencieusement ce qu'elle faisait - on verra plus loin en quelques circonstances - et j'admirais ses productions, lesquelles étaient autant de pièces en tous points remarquables. Pour qui travaillait-elle ? Sans doute les dames fortunées de la ville et des environs constituaient-elles le fonds de sa clientèle. Je ne sais pas ce qu'elle y pouvait gagner, mais je gage que sa modestie et sa timidité lui faisaient pratiquer des prix très au-dessous de la valeur de son travail.

Enfin, quel âge pouvait-elle avoir à l'époque évoquée : 1911, 12 ou 13 ? Une dizaine, une quinzaine d'années de plus que ses élèves ? Il me serait facile de le vérifier, mais c'est sans importance. Disons que le gamin de 10 ou 11 ans que j'étais alors vénérait "sa" demoiselle d'environ 25 ans, peut-être moins...

Il est temps de le dire. Pendant trois ans au moins, j'allais chez Mademoiselle Potel apprendre

mon catéchisme, en compagnie de son cousin, André Costard, mon camarade de communion.

Elle se tenait, et nous avec, dans la salle à manger-salon. Dès que nous arrivions, sa mère nous laissait tous les trois, pour ne pas déranger, disait-elle, et s'éclipsait discrètement dans sa cuisine.

Mademoiselle s'approchait de la fenêtre, car elle était un peu myope et portait un lorgnon. André et moi, la regardions travailler quand nous levions le nez de dessus notre livre - c'était souvent ! pour se réciter mentalement les quelques lignes apprises. Car, en ce temps-là, la seule façon de connaître son catéchisme était de l'apprendre par cœur. Et c'est pourquoi aussi, nous nous trouvions du même coup initiés à la technique de la broderie, qui n'avait plus de secret pour nous ! Notre brodeuse plaçait sous la pièce de lingerie une petite toile cirée sur laquelle devait glisser l'aiguille. Puis elle faisait ses points de bourrage afin d'obtenir de jolis reliefs. Cette préparation terminée, la broderie elle-même pouvait alors commencer.

... Longtemps, bien longtemps après, lorsque je découvris "Le Rêve", de Zola (je l'ai plusieurs fois relu), la jeune et gracile Angélique, qui brodait au fil d'or chasubles, dalmatiques et étoles pour la cathédrale, prenait bien vite en mon esprit le doux visage de Maria Potel. J'étais alors si romantique !...

Au bout d'une heure de lecture studieuse, je déclarais :

- Mademoiselle ! Je sais ma leçon...

Je fermais le livre et elle m'écoutait réciter... ce qu'elle-même savait par cœur. Satisfaite de son élève, elle le complimentait.

- C'est très bien !... Et me gratifiait de son joli sourire. J'étais comblé !

Il est vrai, je le dis sans fausse modestie, j'apprenais le catéchisme avec la même facilité que les leçons à l'école. Ce qui ne veut pas dire loin de là, que j'étais un petit saint ! On l'a vu tout au long de mes souvenirs.

Lorsque je la quittais, ma leçon sue, Mademoiselle me donnait quelquefois un gros bouquet, que sa mère allait cueillir au jardin. J'étais fier de le rapporter à la mienne. D'autres fois, j'emportais des numéros anciens du "Pélerin", qu'elle recevait par abonnement.

Je l'appelais secrètement Maria ! Mais tout bas, pour moi seul, car je l'aimais trop pour oser jamais prononcer à haute voix, surtout en lui parlant, les syllabes de son petit nom. En mon esprit, ç'aurait été plus grave qu'une inconvenance : une sorte de sacrilège. Elle resta toujours "Mademoiselle". Que mon cœur enfantin, lui, dans la fraîcheur de ses dix ans, prononçait "ma" demoiselle. En deux mots...

Le dimanche, à la grand-messe, je la retrouvais près de la chapelle Saint-Joseph. Elle s'était chargée, bénévolement, de la surveillance discrète, mais sans autorité réelle, des garçons de l'école communale. Elle était trop gentille, au vrai trop indulgente avec nous, qui étions, même en ce lieu, très dissipés. Ceux de l'école libre, moins favorisés, restaient sous le contrôle, plus énergique, de leurs maîtres.

ooooo



Chère Mademoiselle Potel, je ne vous aurai pas vu vieillir et vous restez en mon souvenir, pour toujours, cette jeune fille d'à peine vingt-cinq ans qui m'aidiez tant, sans avoir soupçonné l'emprise morale que vous aviez sur moi, à devenir sinon meilleur, peut-être moins mauvais.

Je devais bien à votre souvenir, après un long silence qui aura duré cinquante-six ans, l'espace d'une vie, ce témoignage d'affection et de reconnaissance.

--==ooOO§OOoo==--

9

DEUX PRÊTRES.

oooooooo

"Sa silhouette était mince et diaphane, son visage très pâle, avec des yeux noirs d'Espagnol ou de Maure..."

Une amie m'envoie l'article que Paul Labutte consacre, dans "l'Orne Combattante", à la mémoire de l'abbé Alphonse Broudin, nonagénaire, qui fut ajoute-t-il, "l'un des plus beaux vieillards que j'aie jamais rencontrés..."

Et voici que, d'un seul coup, cinquante-sept ans s'envolent des jours de ma vie. Je me retrouve soudain dans l'église de Tinchebray, aux bancs des catéchismes, devant cette même silhouette "mince et diaphane", devant ce même visage émacié, devant ces mêmes yeux qui reflétaient l'intelligence et la bonté.

Est-ce une grâce ? Les ans ne l'auront pas changé durant le temps de sa longue existence, de son sacerdoce, de sa mission terrestre. Je le retrouve dans le panégyrique que je viens de lire, semblable à ce qu'il était jadis, comme si le temps, pourtant grand destructeur, n'avait pas eu de prise sur cette vie exceptionnelle.

C'est qu'en effet le portrait tracé par Paul Labutte ressemble en bien des points à celui que je garde en moi, depuis le temps de ma première communion. A l'âge qu'il avait alors - celui peut-être de Jésus expirant sur la Croix, l'abbé Broudin était déjà, au plein sens du terme, un prêtre extraordinaire.

En ce temps-là, Monseigneur Claude Bardel dirigeait le diocèse ; et l'abbé Garnier, qui repose dans l'église des Montiers, était curé-doyen de Tinchebray. Avec ses trois vicaires, les abbés Broudin, Leprince et, plus tard l'abbé Morin.

L'abbé Broudin nous faisait le grand catéchisme. Complètement chauve - sans doute l'était-il depuis longtemps quand je le vis pour la première fois - aussi mince et aussi pâle qu'à ses derniers moments, il avait un visage d'ascète, un masque d'intellectuel. Physiquement, une espèce d'André Gide.

Il nous dominait de sa souriante et bienveillante autorité, et son ascendant sur ses petits catéchumènes était très grand. Il avait une façon bien à lui d'enseigner le catéchisme et l'Histoire

Sainte. Et cet homme de grand savoir, simple et si clair dans ses exposés, réalisait de surcroît cette chose surprenante de retenir notre attention, nous les garçons, qui étions pour la plupart, ceux de la communale comme ceux de l'école libre, passablement dissipés.

Je l'admirais et je l'aimais, comme j'admirais et comme j'aimais M. Mégissier. Deux hommes pourtant bien différents, encore qu'ils eussent des points communs, en premier lieu leur grande honnêteté intellectuelle et morale. De même valeur pédagogique, ils avaient aussi, l'instituteur laïque et le prêtre, la même règle, les mêmes soucis d'impartialité et de tolérance, qualités qui n'étaient pas très répandues à l'époque où laïcité et cléricisme ne faisaient pas très bon ménage. Un exemple. M. Mégissier n'allait pas à la Messe, non plus que sa femme. Ce qui n'empêchait pas Madame, avec l'accord de son mari, de faire apprendre, en dehors de la classe et dans l'appartement du Maître, le catéchisme aux petits élèves pensionnaires.

De même, et quelle que fût la punition en cours d'exécution - j'en parle d'expérience ! - le maître ne nous retenait pas dès que sonnait l'heure du catéchisme.

De son côté, l'abbé Broudin ne distinguait jamais entre élèves, garçons et filles, qu'ils fussent des écoles publiques ou bien des écoles libres. A ses yeux, nous étions tous égaux, et seule notre valeur pouvait marquer les différences. M. l'abbé était incapable de favoriser à notre détriment les élèves des écoles confessionnelles. C'est ainsi que, je ne sais plus après quelle composition de catéchisme ou de classement avant la communion, la première des filles était Lucie Lechevalier, de l'Institution Saint-Rémy ("Le Cœur-Bleu"), tandis que le premier chez les garçons était... Fernand Avice, de l'école communale.

Ce même Fernand Avice auquel il arrivait parfois d'être répréhensible jusque dans le confessionnal.

M. l'Abbé nous aidait paternellement à présenter notre confession.

- As-tu fait ceci, et cela ? interrogeait-il avec bonté, aidant le petit pénitent à débarrasser son paquet de péchés.

Je m'accusais bien sûr d'un tas de choses réelles : battre les chiens, les chapardages de fruits à la saison, les sonnettes tirées ; d'avoir manqué la Messe ou de m'y être mal tenu, malgré la surveillance de Melle Potel ; d'avoir menti, ce qui était la plus commune des choses...

- Est-ce bien tout ? demandait M. l'abbé.

Alors, mû par le sentiment d'avoir été incomplet ou trop bref, il m'arrivait d'inventer des péchés non commis qui me passaient sur la tête, pour faire la bonne mesure ! En sorte que je sortais du confessionnal avec l'absolution, plus deux Pater, deux Ave et l'acte de contrition à réciter, ayant trouvé moyen de commettre une faute "gratuite", un péché supplémentaire de mensonge, jusque devant ce tribunal de la Pénitence. Ce qui est un comble !...

ooooo

La leçon terminée, aux moments de détente, l'abbé aimait à nous parler de tout autre chose que

de catéchisme ou même de religion. Mais tout se tenait. Par exemple, de Victor Hugo, il évoquait "La Conscience" ;

"L'Œil était dans la tombe et regardait Caïn".

Mais, par-dessus tout, c'est de l'abbé Lechatellier, son vieil et savant ami, qu'il aimait à nous entretenir. Chanoine de Notre-Dame, agrégé de l'Université, professeur de langues anciennes à l'Institut Catholique de Paris, auteur d'une grammaire latine, l'abbé Lechatellier était un authentique savant. Chaque année, aux grandes vacances, il venait se reposer à Tinchebray, dans sa petite maison en face des sœurs de la Miséricorde. J'imagine facilement la qualité, la hauteur des entretiens qu'il pouvait avoir avec notre abbé, quand ils avaient loisir de passer quelques heures ensemble. Le vieux professeur repose dans notre cimetière. Je présume qu'il était originaire de Tinchebray.

Entre autres éminentes qualités, l'abbé Broudin avait une remarquable voix de baryton. Le plus souvent, quand il ne célébrait pas la grand-messe, c'est lui qui conduisait le chœur à la tribune.

À Noël, nombre de gens qui ne venaient pour ainsi dire jamais à l'église, faisaient une exception pour la messe de minuit, certes moins par dévotion que pour entendre, aux douze coups de l'horloge, le "Minuit Chrétiens" d'Adolphe Adam, chanté par l'abbé Broudin.

La dernière fois que je l'ai entendue, cette voix éteinte, ce fut tel jour de 1921, quand on ramena du front, pour les inhumer en terre natale, une vingtaine de nos morts de la grande guerre. Pour la cérémonie religieuse, l'abbé avait composé une élégie à la gloire de ceux qui revenaient chez nous, dans un cercueil, lui, leur camarade, l'ancien combattant rescapé de la même tourmente.

Déjà, son sermon, d'une grande élévation de pensée, avait bouleversé la foule, entassée dans l'église, trop petite ce jour-là. Mais quand il chanta son cantique - on devine avec quel sentiment - accompagné par le chœur, sa belle voix, si émouvante, avait fait verser bien des larmes.

ooooo

Il est mort en juin 1969, nonagénaire. Et je me reporte une fois encore au texte de Paul Labutte. Il me fait partager son émotion lorsqu'il écrit, l'ayant visité au soir de sa vie, peut-être en ses tout derniers jours : "Il était gai, paisible. Ses grands yeux sombres témoignaient de la vie de l'esprit. Sa vieillesse était "l'accomplissement de sa vie", "la vendange de sa vigne et le grenier à blé de son hiver"...

ooooo

L'abbé Leprince nous avait fait, les années précédentes, le petit catéchisme. Aussi mince que l'abbé Broudin, et à peu près du même âge (ils furent mobilisés en même temps aux premiers jours de la guerre), il était lui, doté d'une magnifique chevelure noire, ce qui nous permettait d'admirer sa tonsure. Doté aussi d'une voix bien timbrée, quoique un peu sèche. Sans atteindre à la culture, réellement exceptionnelle, de l'abbé Broudin, c'était un prêtre instruit, sympathique, et qui savait parler et se faire aimer des tout jeunes enfants que nous étions alors.

Il me souvient que ma première composition écrite de catéchisme me prit un peu au dépourvu. Nouveau venu, je n'avais pas appris certaines leçons que nous avions précisément à réciter - mot à mot - et par écrit.

La première question posée : "Qu'est-ce que l'homme ?", me laissa perplexe. J'avais dans les sept ou huit ans. Il fallait répondre : "L'homme est une créature raisonnable composée d'un corps et d'une âme". Mais moi je ne le savais pas ! C'était le début du catéchisme, cette définition-là, incluse dans les leçons d'avant mon arrivée.

Pour autant, je ne laissai pas la question sans réponse ; car les blancs, ce n'est pas du meilleur effet dans une composition, ni très payants pour le classement. Et ce que j'écrivis était certes moins d'un petit catéchumène que d'un futur "civiliste" :

"L'homme est une personne" !...

En revanche, ma deuxième composition fut un triomphe ! J'étais bel et bien classé premier, et même premier devant Pierre Droulout, de l'école libre. Le croirait-on ? Ce succès ne fut pas loin de m'attirer les reproches paternels. Voici ce qui s'était passé.

Sur le coup de midi et demi, alors que nous achevions le repas (mon père reprenant le travail à une heure), on frappe à la porte.

- Entrez !

C'était l'abbé Leprince qui venait en personne féliciter les heureux parents de "l'enfant prodige !" Mon père ne savait quelle contenance adopter, lui qui aimait afficher à l'usine ou ailleurs des idées "avancées", donc anticléricales, certes plus par fanfaronnade que par réelle conviction. Bref, Ernest Avice se trouvait, chez lui, en présence d'un curé qui venait le féliciter du travail de son fils et qui, par-dessus le marché, lui tendait la main ! Il n'y avait pas d'autre attitude à prendre que remercier l'abbé Leprince, ce que firent mes parents. Mais tout de même !... Pensez à ce qu'allaient dire les voisins, les amis, les copains à l'usine :

- Tu connais la dernière ? A midi, il y avait un curé chez Yaume !

Et quelle coïncidence... Le dernier prêtre qui avait franchi notre seuil rue de la Croix, c'était justement l'abbé Leprince, qui venait administrer ma grand-mère mourante, "moman" Grenne...

ooooo

Bien plus tard, pendant la grande guerre, en 1916 ou 17, je revis l'abbé Leprince, à Saint-Quentin, dont il était devenu le curé titulaire. Titulaire mais sous les drapeaux. Ce jour-là, la soutane avait fait place au bleu-horizon. Le sergent (ou caporal) Leprince, en permission, portait sur sa vareuse la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palmes et étoiles. C'est qu'il collectionnait les citations M. le Curé ! Et, malgré la défense qu'il lui en avait faite, son remplaçant, le Révérend père Leboucher, le trahissait joyeusement, sans le moindre remords, en lisant en chaire la dernière citation accordée au sergent Leprince !

La grand-mère Duval, la mère d'Édouard, mon patron, n'en revenait pas, au fond presque scandalisée de voir M. le curé sans soutane, portant la moustache et le bouc. Et qui, avec ça - on prenait de ces habitudes dans les tranchées ! - ne rechignait pas sur la goutte de cidre !...

oooo

Est-il encore de ce monde, ce cher abbé Leprince ? Il serait hasardeux de l'affirmer. En tous cas, j'aimerais qu'il ait eu, comme son ami l'abbé Broudin, cette admirable vieillesse, sereine, simple et tranquille, dont parle M. Labutte.

Et, qu'il nous ait ou pas quittés, je devais bien ces quelques lignes d'admiration à l'ancien combattant (c'est l'ancien officier qui parle) et de reconnaissance au prêtre, ajoute le gamin de jadis.

--==ooOO§OOoo==--

10

## UN MÉDECIN DE CAMPAGNE

oooo

C'est lui qui vous accueille au seuil du cimetière. Le buste lui ressemble étonnamment. Il est bien tel que nous l'avons connu jadis, quand il passait dans son antique cabriolet, tiré par une brave bête que son fidèle Eugène faisait reluire à force de pansage.

Singulier docteur que celui-là ! Homme de cœur, certes, et de savoir. Sa science médicale, il la dispensait équitablement, sans considération de personne ou de fortune. C'était un homme libre et désintéressé. Pour lui, tous les malades se valaient, se ressemblaient, pour ainsi dire égalisés à ses yeux par le malheur physique et la souffrance. S'ils le payaient, c'était très bien. Mais ceux qui n'avaient pas le sou étaient soignés aussi consciencieusement que les nantis. Tel était le docteur Albert Coulombe. Sa fortune était grande. Sans héritier direct après la mort de son neveu, il la légua à l'hospice, aux pauvres, en sa totalité. Mais vous savez tout cela aussi bien que moi.

Il tutoyait tout le monde ou presque. Patoisant volontiers avec les bonnes gens, il savait, à l'inverse, user d'un langage châtié, parfois malicieusement saupoudré d'ironique affectation, sinon de pédantisme voulu. Par exemple, ce jour de 1915, alors qu'il disputait, au chevet de ma mère, avec un jeune confrère en uniforme de l'hôpital militaire de Tinchebray, des mérites respectifs et comparés de leurs prescriptions médicales.

Le bon docteur Coulombe, on s'en doute bien, n'avait pas à sa disposition l'arsenal thérapeutique moderne ; et la plupart de ses remèdes étaient "formulés". Entendez qu'il les composait lui-même et que, pour le pharmacien, "exécuter" une ordonnance prenait sa pleine signification : le médicament prescrit se fabriquait à l'officine. Tant de centigrammes de ceci, tant de milligrammes de cela. Et il ne fallait pas se tromper de décimales ! (Non plus que maintenant, me rétorque plaisamment une amie pharmacienne !). Aujourd'hui, nos médecins n'ont plus de tels soucis. On ne formule plus guère. Il est juste de reconnaître qu'il leur reste tout de même l'embarras du choix parmi tant et tant de "spécialités" pharmaceutiques. Ce n'est pas rien. Je le constate sans ironie...

Certes, en ces temps lointains, on connaissait déjà les pilules Pink "pour personnes pâles" ; le fer nuxaté ; l'hémoglobine du Docteur Deschions ; la Jouvence de l'abbé Souris et le délicieux élixir de Virginie Nyrthal, pour les dames. Mais le médecin ordonnait rarement ces médicaments-là.

C'étaient plutôt les malades, réels ou imaginaires, qui se les prescrivait d'autorité, souvent sur les conseils d'une commère à qui "ça avait fait du bien".

Non, ce qui se prescrivait alors, c'étaient les vésicatoires, qui fabriquaient de douloureux et beaux abcès de fixation, la terreur des patients. Ou encore les sinapismes Rigolo, qui ne faisaient rigoler personne mais soulageaient bien les oppressés.

Il arrivait que les arséniates, dans les cas sérieux et, parfois, la redoutable liqueur de Fowler (sept ou huit gouttes dans un verre d'eau), accourussent au secours des super-anémiés, des asthmatiques ou des emphysémateux.

Ce n'est pas tout. Dans cette médication d'un autre temps (personne alors n'avait marché sur la Lune, hormis les héros de Jules Verne), la médecine officielle et campagnarde ne dédaignait pas, si l'occasion se présentait, les remèdes de bonnes femmes.

Mettre de la bouillie sur le "tété", était autre chose qu'une boutade. Quand ce n'était pas, pour un abcès du sein, l'application - prescrite par le docteur Coulombe - des feuilles de choux très chaudes et beurrées. Ne souriez pas ! Cette médication émolliente et mûrissante avait au moins le mérite de soulager la suppliciée, si même elle ne faisait pas avorter l'abcès, si redouté des fraîches accouchées...

Les gosses, quand ils toussaient, avaient droit à la pâte pectorale, au sirop de tolu ou bien iodotannique. Les grands se voyaient souvent prescrire, pour calmer leur toux ou le mal de poitrine, ces deux décoctions à la fois amollissantes et pectorales : la tisane des Quatre-fleurs et la tisane des Quatre-fruits. Les petits anémiés étaient traités à l'huile de foie de morue : quel régal ! Quant aux vers d'avant "le bon vermifuge lune", on les attaquait à la santonine dont je retrouve, en l'évoquant, le goût de sucrerie médicamenteuse...

En ce temps-là, les bonnes gens ne se privaient ni de beurre, ni de lard qui était, avec la galette de sarrasin, le fond de la nourriture dans nos campagnes ; sans parler de la fameuse "soupe grasse", à la graisse de porc, qui fut le tourment de mon enfance (Dans "la rue morte" on a vu que mon ami, le bon chien "Faraud", me fut parfois bien secourable !). Et ils ne s'en portaient pas plus mal ? du moins apparemment. Bien sûr, on mourait tout comme aujourd'hui, peut-être même plus jeune. Mais, comme le cholestérol n'était pas encore inventé, il ne pouvait naturellement être question de ce fameux infarctus qui marche avec lui, si j'ose dire, la main dans la main ! Tout au plus parlait-on, de temps à autre, et pas trop rarement ma foi, de mort subite : c'était moins scientifique et, somme toute, plus naturel !...

Les accouchements, même ceux pathologiques quand il ne s'agissait que de forceps, se faisaient à domicile. Je n'ai pas souvenir qu'ils aient été plus catastrophiques que maintenant. Tout se passait bien, généralement, et le docteur présentait le nouveau-né à la maman avec ce compliment de circonstance :

- Il est pas mal, ton petiot !

Ce qui, souventes fois, était indiscutable.

Je n'ai pas fait autrement mon entrée dans le monde.

Et les dents ? Ah ! les dents ! Tinchebray n'avait pas de dentiste à demeure. Ce n'est pas que nos mâchoires normandes, détériorées par le cidre, n'eussent pas fourni au praticien ce qu'il fallait de clientèle pour s'installer avec profit. Mais à l'époque, rares étaient ceux qui se faisaient soigner la bouche, et pas seulement dans le monde ouvrier. Plus que l'ennui de la dépense, une certaine négligence de son corps, de l'hygiène, jointe à la crainte du mal, assez fondée, faisaient que le docteur Coulombe (et le jeune docteur Vivien, nouvellement arrivé), suffisaient largement à nos besoins dentaires.

Car on n'allait chez le médecin que pour se faire arracher la molaire cariée au-delà du possible - ou le chicot pour les anciens - qui vous torturait depuis une bonne semaine.

- Passe-moi ton mouchoir, commandait le docteur au gamin terrorisé et douloureux. Mais les grandes personnes étaient-elles plus courageuses ?

Il entortillait un bout de l'étoffe sur le crochet de la terrible clef de Garangeot (devenue, heureusement, pièce de vitrine). Et, les mains solidement tenues par ma mère, ou par la voisine quand la maman ne pouvait pas voir "ça", il ne me restait plus qu'à subir comme tout le monde l'atroce douleur de la luxation dentaire, dans un hurlement épouvantable qu'on pouvait entendre de la rue ! Car, j'allais oublier de le dire, la chose se passait sans anesthésie : même pas un semblant de quelque chose pour, au moins, atténuer la terreur du petit patient. L'opération n'était pas très onéreuse et on en avait pour son argent ! Avec un impérissable souvenir et la haine farouche de tout ce qui était dentisterie... jusqu'à la prochaine rage et la nouvelle extraction !...

Le docteur Coulombe, c'est un fait, affectionnait, par plaisanterie et sans méchanceté, de rudoyer en paroles ses vieux clients qu'il connaissait de tout temps, tel mon grand-père, et qui étaient aussi ses vieux amis.

A un geignard pas bien malade au fond, qui se plaignait de ses douleurs.

- Est-il pas temps que tu crèves ? lui servait-il.

C'était boutade, acceptée comme elle était dite ; et le bonhomme apostrophé, loin de montrer de la contrariété, arrêta de gémir et se mit à rire.

Les nourrices, nos braves nourrices de campagne, redoutaient bien un peu ses visites d'inspection, car il était d'une grande sévérité pour tout ce qui tenait à l'hygiène infantile. Oui, même en 1910, où l'on ne voyait pas des microbes partout.

- Montre-moi le c.. de ton petiot !

Il fallait s'exécuter, délanger le moutard et montrer de visu qu'il était bien tenu.

Son cauchemar, c'était la tétine à tuyau de caoutchouc.

- C'est jamais bien lavé, grommelait-il.

Près de sa fin, car il exerça pratiquement jusqu'à sa mort, c'était la comédie quand on venait le chercher au milieu de la nuit. Le coup de sonnette l'amenait à sa croisée et le dialogue s'engageait avec le carillonneur resté dans la rue :

- Qu'est-ce qu'elle a au juste, ta femme ?

Ou bien :

- C'est-il encore ton homme qu'a trop bu ?

Et l'autre répondait :

- Elle dit qu'elle a mal dans le ventre.

Ou bien :

- C'est Gustave qu'a eu comme un coup d'sang !

Et le pauvre vieux docteur, mal en point, impotent et qui devait se ménager, appréciait à l'estime s'il lui fallait tout de même se lever ou remettre sa visite au jour.

ooooo

En 1870, il se trouvait, avec mon grand-père, au combat du Bourget, où des fusiliers marins s'étaient battu dans le cimetière. Il en parlait souvent ; et quand il nous faisait monter, un ou deux galopins, dans le célèbre cabriolet, nous aimions l'entendre raconter cet épisode du siège de Paris ;

ooooo

Cher docteur Coulombe, il m'a plu - et non sans émotion - de rappeler à ceux qui vous ont connu et aimé, de présenter aux autres votre noble figure de grand honnête homme, un peu bourru - façon de cacher votre cœur - au franc-parler, mais si compatissant, si dévoué, si désintéressé ! Vous pour qui la médecine fut un vrai sacerdoce.

...Comme il m'a plu de terminer ce livre par l'évocation de votre souvenir, qui ne saurait s'évanouir, ici, dans ce Tincebray dont vous aurez été le bienfaiteur à tous égards, durant le temps de votre vie et après votre mort.

## VIII

### EN GUISE DE

### CONCLUSION

ooooo

Eh bien ! Voilà, mes chers amis (et, je le souhaite, mes chers lecteurs si mon travail est un jour imprimé) je crois qu'il est sage de s'arrêter ici, et que l'essentiel de mes souvenirs d'enfance, je vous l'ai exposé du mieux que j'ai pu, selon mes possibilités.



Sans autre référence que ma mémoire, je me suis plu à exhumer, l'espace de ces pages, pour mon plaisir intime et, je me hasarde à l'espérer, pour le vôtre, ce que j'ai gardé en moi de ce passé lointain et qui nous fut commun.

Sachez qu'au cours de cet ouvrage j'ai revécu par la pensée, parfois avec délectation, bien souvent avec émotion, telles circonstances, tels événements, telles anecdotes qui jalonnèrent notre prime jeunesse, en ces années de l'avant-guerre.

Je revivais intensément, tandis que le stylo courait allègrement sur la page blanche et que la pensée se remémorait sans effort, tout ce qui fit le charme de nos jeunes années... Peu à peu, le brouillard se dissipait, perdait de son intensité. Je revoyais alors nettement les faits, soit que j'y fusse acteur ou simplement témoin. Des visages, depuis longtemps oubliés, se remodelaient, sortaient de l'ombre, certains hélas ! de la tombe où ils gisent depuis tant et tant d'années. Je les reconnaissais tous, tels qu'ils étaient à l'époque que je relate ; je réentendais en esprit les voix aimées qui se sont tuées à jamais. De sorte que, le chapitre terminé, le portrait dessiné, l'anecdote contée, après ma longue plongée dans notre cher passé, je revenais à la surface de la réalité, avec cette impression, décevante - ou délicieuse selon le cas - que l'on éprouve au sortir d'un rêve interminable.

oooo

Certes, je ne me dissimule pas les imperfections de ma modeste entreprise, dénuée à tout le moins d'ambition ou de prétention littéraire. Honnêtement, je me suis efforcé de transcrire ma pensée comme je l'aurais parlée : sans "embarras" ou fioriture, avec les simples mots du langage familier de tous les jours.

Je le répète, la seule source utilisée est ma mémoire. C'est dire - et on me le pardonnera volontiers - qu'il a pu se glisser çà et là quelques inexactitudes ; d'un autre côté, je suis probablement coupable d'omissions majeures, que sais-je encore ?

Il fallait bien choisir, la richesse du sujet proscrivant, on s'en doute, un travail exhaustif.

oooo

En tout cas, ce que j'ai voulu faire, avant de disparaître, c'est d'effectuer cette promenade sentimentale à travers mon passé, qui est aussi le vôtre, guidé exclusivement par l'affection que je garde au Tinchebray de ma naissance, à ce "Tinchebray de mon temps".

Dernièrement, j'ai retrouvé ses rues qui me furent tellement familières. Mais hélas ! c'est surtout aux Montiers que j'ai revu en esprit, lisant sur les croix et les pierres tombales leurs noms plus ou moins effacés, tant de ceux qui auraient pris, je le crois, quelque plaisir à la lecture de mon modeste ouvrage.

Quant aux vivants, au nombre desquels je me flatte de compter de vrais et bons amis, qu'ils sachent bien que mon idée directrice - et désintéressée - a été tout bonnement de les distraire un peu, non sans les éloigner, le temps d'une lecture, de leurs soucis quotidiens.

Je pense n'avoir été, de propos délibéré, désobligeant pour personne ; et je serais désolé si telles de mes boutades, par une interprétation erronée qu'on en ferait, avaient pu humilier ou blesser. On aura vu que je ne me suis pas épargné ; et si l'on croyait déceler parfois quelque allusion qui se

pourrait prendre en mauvaise part, faites-moi l'amitié, mes chers amis, de croire qu'il n'en est rien. Mon texte, tel que je l'ai conçu, tel que je l'ai écrit, animé des seuls sentiments qui vaillent : amitié et affection, ne laissait aucune place à la malveillance ou à la méchanceté. Tout en étant - c'est le reflet de mon tempérament - très familier de ton et, parfois, saupoudré de cordiale ironie, celle qu'on accepte avec le sourire.

Pour autant, nul n'est exempt, moi comme les autres, de commettre des maladresses de style. Soyez donc indulgents.

oooo

Remuer la poussière qui recouvre le passé est une opération qui requiert circonspection, prudence, choix, délicatesse de sentiments. Et, par-dessus tout, une grande honnêteté intellectuelle.

Telle a été ma règle de conduite. Quant à mon dessein, il était, en dernière analyse, je le répète une fois encore, de vous intéresser tout en vous distrayant.

Il ne m'appartient pas de dire dans quelle mesure j'y serai parvenu.

Divonne-les-Bains  
1969-1970

## TABLE DES MATIÈRES

-----

- Note liminaire
- Avant-propos
- I - DU TEMPS QUE J'ÉTAIS ÉCOLIER
  - 1 - La Maternelle
  - 2 - L'école communale
  - 3 - Les Prix
- II - LES GARNEMENTS
  - 1 - Les garnements
  - 2 - Prunes et cerises
  - 3 - Gaspilleurs d'eau
  - 4 - Les chiens
  - 5 - Les lampions
  - 6 - Les sonnettes
- III - UN ENFANT PROMETTEUR... MAIS PAS DE TOUT REPOS !
  - 1 - Un artiste en herbe
  - 2 - Drapeau russe... et procession
  - 3 - La comète de Halley
  - 4 - Le périple
- IV - LES OUVRIERS
  - 1 - Les sobriquets
  - 2 - La condition ouvrière vers 1910 (ou : Un soir de paye)
  - 3 - La rue morte
- V - NOS RÉJOUISSANCES
  - 1 - Divertissements et réjouissances de notre jeunesse
  - 2 - La bonne année
  - 3 - Les avions
  - 4 - Le Grand Concours
  - 5 - La cible du mois de Mai
- VI - CUL-TERREUX OU DU TEMPS QUE J'ÉTAIS DOMESTIQUE
- VII - VISAGES DU TEMPS PASSÉ
  - 1 - Alcide, Charles et le "Troisième Homme"
  - 2 - Un facteur rural auxiliaire
  - 3 - Coques fraîches !... Choux pommés !...
  - 4 - Le vieux charcutier. Le buraliste d'en face.
  - 5 - Trois ouvriers, trois artistes
  - 6 - "Monsieur Jules"
  - 7 - Mes grands-parents
  - 8 - Une sainte fille
  - 9 - Deux prêtres
  - 10 - Un médecin de campagne
- VIII - EN GUISE DE CONCLUSION

-----